TUFTS COLLEGE LIBRARY

Gift of
Mrs. R. S. Murray
February 1928

93709

LE
BACHELIER
DE
SALAMANQUE.

Don Cherubin jouant aux cartes avec le Gardien des Cordeliers de Xalapa et avec trois autres religieux gagne leur argent.

LE BACHELIER DE SALAMANQUE, OU LES MEMOIRES ET AVENTURES DE DON CHERUBIN DE LA RONDA.

Par Monsieur LE SAGE.

NOUVELLE ÉDITION.

TROISIEME PARTIE.

A PARIS,

Chez LAURENT PRAULT, Fils, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Gille-Cœur.

M. DCC. LXVII.

Avec Privilége du Roi.

93709
PQ
1997
.B2

LE BACHELIER DE SALAMANQUE, OU LES MEMOIRES ET AVENTURES DE DON CHERUBIN DE LA RONDA.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Don Manuël de Pédrilla se voyant dans la néceſſité de retourner dans ſon pays, engage Don Chérubin ſon ami à l'accompagner. De leur arrivée à Alcaraz.

Comme on oublie plus facilement une ſœur qu'une maîtreſſe, je ne penſai plus à Dona Franciſca vingt quatre heures après que je m'en fus ſéparé, au lieu que Don Manuël eut beſoin de huit jours pour chaſſer

de son souvenir sa chere Ismenie. Enfin nous ne songions plus à ces Dames, lorsque mon ami reçut une lettre d'Alcaraz, par laquelle Don Joseph son pere lui mandoit, que se sentant frappé d'une maladie dont il ne pouvoit revenir, il souhaitoit de mourir dans ses bras. Don Manuël, fort affligé de cette nouvelle, se disposa dans le moment à obéir à son pere; mais voulant en même-tems accorder avec son devoir l'amitié qu'il avoit pour moi, il me pria de l'accompagner, & je ne pus m'en défendre.

Nous partîmes de Madrid suivis d'un valet, tous trois montés sur de bonnes mules, & nous prîmes le chemin d'Alcaraz, où nous arrivâmes en moins de six jours. Nous trouvâmes le bon homme Don Joseph prêt à faire le trajet de ce monde-ci à l'autre. Il y avoit dans sa chambre deux Médecins qui saluerent Don Manuël, en lui disant d'un air gai : Il y a trois jours que votre pere devroit être mort; mais grace à la vertu de nos

remédes & aux soins que nous avons eu de lui, nous avons prolongé sa vie jusqu'à votre retour ; il désiroit la satisfaction de vous embrasser, nous la lui avons procurée. Quand ces Docteurs auroient guéri leur malade, ils n'eussent pas paru plus contents. Cependant le vieillard qui tiroit à sa fin, n'eut pas sitôt vû son cher fils, qu'il expira & remplit de deuil sa maison.

Il laissoit après lui une vieille sœur, une jeune fille & Don Manuël. Ces trois personnes pleurerent amerement son trépas, & lui firent des funérailles dignes d'un Gentilhomme qui avoit été Officier Général dans les armées du Roi sous le regne précédent. Lorsqu'ils eurent essuyé leurs pleurs, & que Don Manuël se fut mis en possession des biens de son pere, il reparut dans le monde & ne se refusa plus aux plaisirs de la société. Il fit son premier soin de me présenter aux plus honnêtes gens de la Ville comme un Gentilhomme de ses amis. Voilà le personnage que

j'eus à jouer, & dont j'ose dire que je ne m'acquittai point mal. J'étois trop bien en habits & en argent pour faire une triste figure. Je donnois des fêtes aux Dames, & sans vanité je ne m'attirois pas moins leur attention que mon ami.

On ne peut pas long-tems fréquenter de jolies femmes sans payer le tribut qu'on leur doit : Don Manuël devint amoureux. Dona Clara de Palomar, jeune beauté d'Alcaraz, prit dans son cœur la place qu'Ismenie y avoit occupée, & même y alluma une flamme plus vive. Pour moi, je faisois ma cour aux Dames en général, sans m'attacher à aucune en particulier; ce qui étonnoit fort mon ami. Don Chérubin, me disoit-il, toutes les Dames d'Alcaraz auront-elles le honteux malheur d'avoir inutilement essayé sur vous leurs regards ? Quelqu'une ne vengera-t-elle pas les autres de votre injurieuse indifférence ?

Je riois des reproches de Don Manuël; mais, hélas ! il ne me les au-

roit pas faits s'il eût pû lire au fond de mon ame. Bien loin d'être insensible, je brûlois des feux les plus ardens pour sa sœur Dona Paula. Je l'adorois secretement, comme on adore une Divinité. Je n'avois garde de faire confidence à son frere d'une passion si audacieuse. Quelqu'amitié qu'il me témoignât, je m'imaginois que si je me déclarois il se révolteroit contre ma témérité.

Je cachois donc bien soigneusement mon amour. Je pris même la vigoureuse résolution de le vaincre, & ce triomphe ne me parut pas impossible; car malgré ma préoccupation, je convenois que Dona Paula n'étoit pas une beauté parfaite; & qu'il y avoit lieu d'espérer, qu'en m'éloignant d'elle, je viendrois à bout de m'en détacher. Ayant donc formé le dessein de tenter le secours de l'absence, pour suivre le conseil d'Ovide, je dis à Pedrilla que je le priois de me permettre de retourner à Madrid, mais il s'opposa fortement à mon départ.

Est-ce là, me dit-il, cet ami qui me protestoit qu'il vouloit passer sa vie avec moi ? Don Chérubin, ajouta-t-il, vous vous ennuyez dans ce séjour, ou bien je vous ai peut-être, sans y penser, donné quelque sujet de mécontentement. Non, lui répondis-je, mon cher Don Manuël; je n'ai jamais été plus content de vous que je le suis. Pourquoi donc, repliqua-t-il, avez-vous envie de m'abandonner ? Là-dessus il me fit de si pressantes instances pour sçavoir mon secret, que je le lui révélai. Voilà, lui dis-je ensuite, ce qui m'oblige à m'éloigner d'Alcaraz, & vous devez approuver ma résolution.

Don Manuël, après m'avoir attentivement écouté, prit un air sombre & chagrin. Je crus, que malgré l'amitié qui nous unissoit, la fierté de ce Gentilhomme se révolteroit contre un téméraire qui élevoit trop haut sa pensée; & dans cette erreur, j'ajoutai qu'il ne devoit pas s'offenser de l'aveu d'une passion que j'avois condamnée au silence, & qu'il au-

roit toujours ignorée, s'il ne m'eût pas forcé de la lui découvrir. En jugeant ainſi de Don Manuël, je ne lui rendois pas juſtice : Don Chérubin, me dit-il, je ſuis au déſeſpoir que vous ne m'ayez pas plutôt fait connoître vos ſentimens pour ma ſœur. Je l'ai promiſe il y a huit jours à Don Ambroiſe de Lorca. Que ne l'avez-vous prévenu ? Je n'aurois point donné ma parole à ce Gentilhomme, quoique ce ſoit peut-être le parti le plus avantageux qui puiſſe ſe préſenter pour ma ſœur.

Je fus accablé de cette nouvelle, & Don Manuël parut fort touché du ſaiſiſſement qu'elle me cauſa. Mais changeant tout-à-coup de viſage : Mon ami, me dit-il, d'un air conſolant, le mal n'eſt pas ſans reméde. Je me ſouviens qu'il y a dans mon engagement avec Lorca une circonſtance qui peut le rendre nul. Je ne lui ai promis ma ſœur qu'à condition qu'elle ſouſcriroit ſans répugnance à ma promeſſe. Réglez-vous là-deſſus. Faites bien votre cour à Dona Paula.

Je vous fournirai de fréquentes occasions de la voir & de l'entretenir en particulier. Tâchez de lui plaire, & si vous en venez à bout je me charge du reste. Ces paroles me rappellerent, pour ainsi dire, à la vie. Je commençai à me flatter que je pourrois bien devenir l'époux de Dona Paula. Je ne craignois qu'une chose : j'avois peur que cette Dame ne fut prévenue en faveur de mon Rival ; & c'étoit en effet de là que mon sort dépendoit. Heureusement dès la premiere conversation que j'eus avec elle je perdis ma frayeur. Je remarquai même que Don Ambroise étoi haï, ce que j'eus la vanité de regarder comme un préfage d'amour pour moi.

CHAPITRE II.

Don Chérubin se fait aimer de Dona Paula. Don Ambroise de Lorca son rival presse Don Manuel de la lui accorder. Il la lui refuse. Suite funeste de ce refus : Don Manuël & Don Chérubin vont se battre avec lui; ils sont les vainqueurs.

EFfectivement je ne me flattai point d'une trompeuse espérance. A force de faire, tantôt le languissant, le mourant, le passionné, j'obligeai Dona Paula de m'avouer qu'elle étoit sensible à ma tendresse. Il est vrai que le frere & la tante ne contribuerent pas peu à lui faire agréer mes soins par le bien qu'ils lui disoient de moi tous les jours : de sorte que je me vis bientôt dans cette ravissante situation où se trouve un Amant chéri, qui est sur le point d'épouser ce qu'il aime.

D'un autre côté, mon Rival, aussi amoureux que moi pour le moins, & comptant sur la promesse de Pe-

drilla, le preſſoit vivement de la tenir. Don Manuël, lui dit-il un jour, il ſemble que vous ayez perdu l'envie d'être mon beau-frere. Parlez-moi franchement, auriez-vous changé de ſentiment au mépris de votre parole donnée ? Non, lui répondit Don Manuël ; mais reſſouvenez-vous qu'en vous promettant ma ſœur, je vous déclarai que je ne prétendois pas la marier malgré elle. Vous devez m'entendre. Je ſuis fâché de vous le dire, ſon cœur eſt échappé à vos galanteries.

A d'autres, interrompit Don Ambroiſe, en rougiſſant de honte & de dépit ; car c'étoit un Noble des plus fiers & des plus glorieux. Ce n'eſt point à moi qu'on en fait accroire. Je ſuis mieux informé que vous ne penſez de ce qui ſe paſſe. Je ſçais tout. Vous voulez préférer à un homme de ma qualité le fils d'un petit Juge de village, un Bourgeois à qui je ferai donner les étrivieres pour punir ſon audace & ſon inſolence ? Ce Bourgeois, lui dit Pédrilla, porte

une épée, & je vous apprends que ſes ennemis ſont les miens. Cela étant, reprit Lorca, trouvez-vous demain tous deux au lever du ſoleil à l'entrée des montagnes de Bogarra; vous y verrez un homme diſpoſé à vous faire connoître qu'on ne lui manque pas de parole impunément.

En prononçant ces mots d'un air menaçant, il ſe retira plein d'impatience d'être au lendemain. Mon ami vint me rendre compte de cette converſation, & ne me fit pas grand plaiſir en m'annonçant qu'il falloit nous préparer à nous battre. Il avoit beau ſe montrer courageux juſqu'à ſe faire un jeu de cet appel, je ne m'en faiſois qu'une image très-déſagréable. Néanmoins, quoique je ſentiſſe frémir la nature, je ne laiſſai pas d'affecter par honneur de paroître réſolu. Je pris même un air d'intrépidité, dont je ſuis sûr que mon ami fut la duppe. Mais tout cela ne me rendoit pas plus vaillant, & dans le fond de l'ame j'aurois voulu la partie rompue.

Je dirai plus, pour accommoder les choſes, je fis la nuit un plan de pacification, par lequel je cédois de bonne grace ma Maîtreſſe à mon Rival. Véritablement je rejettai enſuite une penſée ſi lâche. Je me repréſentai le mépris dans lequel je tomberois ſi je ne marquois pas de la fermeté dans cette occaſion ; & qu'enfin je perdrois, avec mon honneur, l'eſtime de mon ami, & l'objet de mon amour. Ces réflexions m'échaufferent peu-à-peu, & m'inſpirerent tant de courage, que je ne reſpirai plus que le combat.

Je me levai dans cet accès de bravoure pour voler au rendez-vous avec Don Manuël, qui, ſans le ſecours de l'amour, étoit dans la même diſpoſition que moi. Nous montâmes ſur nos deux meilleurs chevaux, & nous picquâmes vers Pogarra. Don Ambroiſe y étoit déjà avec un autre Cavalier. Nous nous joignîmes tous quatre, & nous étant ſalués de part & d'autre, Lorca dit à Don Manuël : Êtes-vous toujours dans la réſolution

de me refuſer votre ſœur après me l'avoir promiſe ? Oui, lui répondit Pédrilla, & vos menaces m'ont confirmé dans ce deſſein, au lieu de m'en détourner. Vous n'avec donc, repliqua Don Ambroiſe, qu'à deſcendre votre Chérubin & vous.

Il ne fut point obligé de nous le dire deux fois : nous mîmes pied à terre dans le moment. Nos ennemis firent la même choſe. Nous attachâmes nos chevaux à des arbres qui bordoient le grand chemin, & nous nous préſentâmes fierement les uns devant les autres. Don Ambroiſe attaqua Don Manuël, & j'eus affaire à l'autre Cavalier, qui joignoit à l'avantage d'être bon eſcrimeur, celui d'avoir à ſe battre contre un homme qui ne ſçavoit ſeulement pas manier une épée. Cependant, je ne ſçais par quel haſard, je fis ſentir à ce Spadaſſin la pointe de ma lame ſi rudement, que je l'étendis ſur le carreau. Dans le tems que mon homme tomba ſous mes coups, Don Manuël eut auſſi le bonheur d'expédier le ſien ; de ſorte

que nous demeurâmes maîtres du champ de bataille.

CHAPITRE III.

Ce que firent Don Manuël & Don Chérubin après cette aventure. Ils sont poursuivis par la famille de Don Ambroise de Lorca, & sont obligés de se retirer dans un Monastere. Rare portrait d'un Supérieur de Couvent.

LA premiere chose que nous jugeâmes à propos de faire après ce triste événement, fût de penser à notre sûreté. Don Ambroise étoit parent du Gouverneur d'Alcaraz, & nous pouvions compter que ce Gouverneur mettroit la sainte Hermandad à nos trousses, dès qu'il seroit informé de notre combat. Il faut ajouter à cela que le Cavalier qui avoit eu le malheur d'étrenner ma rapiere, étoit d'une famille qui avoit aussi beaucoup de crédit. D'un autre côté, dans quelque endroit du monde qu'il nous prit envie de nous retirer, il

nous falloit de l'argent. Tout cela bien considéré, nous résolûmes de regagner Alcaraz avant qu'on y sçût la mort de Lorca, de nous munir d'or & de pierreries, & de nous sauver à Barcelone pour nous y embarquer sur le premier vaisseau qui mettroit à la voile pour l'Italie.

Sitôt que nous eûmes formé ce dessein, nous retournâmes en toute diligence au logis, où sans perdre de tems nous nous chargeâmes de tout ce que nous pûmes emporter de pistoles & de bijoux. Ensuite nous dîmes adieu à Dona Paula & à sa tante, après être convenus avec elles des moyens d'avoir secretement ensemble un commerce de lettres. Nous partîmes pour Barcelone, suivis d'un seul valet; mais ne trouvant point en arrivant dans cette Ville l'occasion de passer en Italie, nous fûmes obligés, en l'y attendant, de nous y arrêter quelques jours.

On ne sçauroit s'imaginer ce que je souffris pendant ce tems-là. Il faut avoir fait un mauvais coup pour con-

cevoir les allarmes & les inquiétudes qui troublerent mon repos. Quoique j'euſſe tué mon Cavalier en galant homme, je n'avois pas moins de peur que ſi j'euſſe commis un aſſaſſinat. Je croyois voir ſans ceſſe des Archers qui venoient fondre ſur moi. Quand j'appercevois quelqu'un qui m'enviſageoit, je le prenois pour un eſpion payé pour me ſuivre. Enfin, j'avois le jour mille frayeurs, & la nuit je faiſois des ſonges funeſtes.

Outre les craintes continuelles dont j'étois la proie, je ne me ſouvenois pas ſans remords de ce que j'avois fait. Je me repentois d'avoir donné la mort à un Cavalier, au lieu d'avoir ſuivi le plan de pacification qui m'étoit venu dans l'eſprit la veille du jour de notre combat. J'en avois d'autant plus de regret, qu'il me ſembloit que je n'aimois plus tant Dona Paula. Ce qu'il falloit attribuer à l'horrible ſituation où j'étois ; l'amour ſe plaiſant à regner ſeul dans un cœur, & n'y pouvant ſouffrir

que les craintes & les inquiétudes qu'il cause lui-même aux amans.

Tandis que nous étions agités, Don Manuël & moi, de toutes les erreurs qui accompagnent un homme que poursuit la Justice, Mileno notre valet les augmenta un soir, en nous disant qu'il venoit de voir descendre à la porte d'une hôtellerie des gens qui lui étoient suspects, & qu'il croyoit même avoir reconnu parmi eux un Alguasil d'Alcaraz; mais, ajouta-t-il, je puis m'être trompé. Pour sçavoir la vérité, je vais me glisser subtilement dans cette hôtellerie.

Nous laissâmes faire ce garçon dont nous connoissions l'adresse, & qui revenant nous joindre deux heures après, nous dit: L'avis que je vous ai donné, n'est que trop vrai. Un Alguasil & des Archers sont à vos trousses; ils vont vous chercher d'hôtellerie en hôtellerie, & vous ne devez pas douter qu'ils ne viennent dans celle-ci. Vous n'avez point de tems à perdre, si vous voulez leur

échapper. Allez vîte demander un asyle dans quelque Monastere : c'est le seul endroit où vous puissiez être en sûreté.

Nous jugeâmes que Mileno avoit raison. Nous nous refugiâmes chez les Carmes Déchaussés, dont le Supérieur nous reçût à bras ouverts, lorsque nous eûmes dit que nous étions deux Gentilshommes qu'une affaire d'honneur obligeoit à se cacher. Il est vrai, que pour mieux l'engager à nous faire l'hospitalité, nous lui laissâmes entrevoir dans nos discours, que nous étions en état de la bien payer. Il voulut avant toutes choses être informé de l'aventure qui nous réduisoit à la nécessité de chercher une retraite. Nous ne lui célâmes rien ; & lorsque nous lui eûmes tout conté, il nous dit : Votre affaire peut s'accommoder ; les Cavaliers qui ont succombé sous vos coups, se sont eux-mêmes attiré leur malheur. Ne songez plus à vous embarquer pour l'Italie. Il n'est pas besoin que vous fassiez ce voyage pour vous mettre

mettre en sûreté ; demeurez tranquilles dans ce Couvent, vous y serez à couvert du ressentiment de vos ennemis ; & j'espere que par le crédit de mes amis, je vous tirerai de l'embarras où vous êtes.

Nous remerciâmes sa Révérence de la bonté qu'elle avoit d'entrer ainsi dans nos intérêts ; & c'étoit en effet un grand bonheur pour nous. Ce Supérieur avoit sous sa direction les premieres personnes de la ville, & entr'autres le Gouverneur Don Guttiere de Terrassa, dont il étoit fort considéré. Le nom du Pere Théodore emportoit dans Barcelone une idée d'homme de bien, ou plutôt d'homme de Dieu. Ce Carme joignoit à cela beaucoup d'esprit, mais ce qu'il avoit de plus admirable, c'étoit une humeur gaie qu'il sçavoit concilier avec une vie dure & mortifiée. Il passoit les trois quarts de la nuit à prier & à méditer ; il employoit la matinée à prêter l'oreille aux pécheurs qui vouloient se convertir par son ministere ; & l'après-

dîner, dans ſes heures de récréation, il avoit avec les honnêtes gens qui le venoient voir, des entretiens dans leſquels il faiſoit paroître l'eſprit & toute la gaieté d'un homme du monde. De tels Religieux ſont aujourd'hui bien rares.

Le Pere Théodore, tel que je viens de le peindre, nous fit donner deux cellules, où il y avoit deux grabats compoſés chacun d'une paillaſſe & d'un matelas fort mince, & qui pourtant tout durs qu'ils étoient, pouvoient paſſer pour des lits mollets, en comparaiſon de ceux des Religieux de ce Couvent. Seigneurs Cavaliers, nous dit ce ſaint Supérieur, ne vous attendez point à trouver dans cet aſyle toutes les commodités que vous auriez dans le monde. Outre que vous ſerez ici fort mal couchés, on ne vous y ſervira que notre pitance, qui n'eſt propre qu'à ôter la faim ſans picquer la ſenſualité. Mais, ajouta-t-il en ſouriant,

je crois que vous voudrez bien souffrir cette petite mortification pour appaiſer le Ciel, que vous avez irrité contre vous par votre combat. Nous nous ſoumîmes volontiers à cette légere pénitence. Je dirai même qu'en peu de jours, nous nous accoutumâmes à la dureté de nos lits, & à la frugale portion des Moines, comme ſi nous n'euſſions jamais été couchés plus mollement ni mieux nourris.

CHAPITRE IV.

De quelle façon tourna l'affaire de Don Chérubin & de Don Manuël, par l'entremise & les protections du Pere Théodore. De la résolution que prit subitement le premier, & de quelle maniere il l'exécuta. Il va entendre l'exhortation d'un Religieux à un mourant. Edification de Don Chérubin. Il déclare à son ami Don Manuël sa résolution, & ils se quittent.

LE Pere Théodore ne négligea point notre affaire ; pour l'accommoder, il eut recours au crédit du Gouverneur de la Principauté de Barcelone, son Pénitent, qui voyant que sa Révérence y prenoit beaucoup de part, n'épargna rien pour la terminer à l'amiable. Ce Seigneur écrivit de la maniere du monde la plus forte aux parens de Don Ambroise de Lorca, & entr'autres au Gouverneur d'Alcaraz, dont, par bonheur pour nous, il étoit intime ami,

Comme Don Ambroise avoit été l'agresseur, ses parens n'étoient pas si animés contre nous, qu'ils l'auroient été s'il eut eu raison. Ils sacrifierent sans peine leur ressentiment à Don Guttiere, & aux démarches que la famille de Don Manuël fit pour les appaiser. Ils cesserent de nous poursuivre, & cette affaire fut entierement finie au bout de six mois. Je ne doute point que le Lecteur ne s'imagine qu'après cela nous retournâmes gaiement à Alcaraz, mon ami & moi, pour y épouser nos Maîtresses; mais il se trompe. Je demeurai à Barcelone, où il m'arriva ce que je vais raconter.

Pendant qu'on travailloit à notre accommodement, j'avois souvent des entretiens avec le Pere Théodore; & plus je le voyois, plus j'étois charmé de lui. Il avoit un air de satisfaction que j'admirois; je le lui disois souvent, & il me répondoit toujours que si je voulois l'avoir aussi, je n'avois qu'à passer ma vie dans ce Monastere. Considerez bien nos Reli-

gieux, me dit il un jour, vous lirez sur leur visage la tranquillité qui regne dans leur conscience. Vous êtes, ajouta-t-il, si occupé de vos affaires, que vous n'avez pas encore pris garde à cela, quoique ce soit une chose qui mérite d'être remarquée.

J'y fis attention : & véritablement j'en fus édifié. J'étois étonné de voir des hommes si satisfaits d'un genre de vie si austere. Je commençai à rechercher leur conversation par curiosité. Je les engageois à parler pour sçavoir s'ils jouissoient effectivement d'une paix intérieure, qu'aucun chagrin ne troubloit. Je trouvai leur discours d'accord avec leurs visages ; & j'eus lieu de penser qu'ils étoient aussi contens qu'ils le paroissoient. Cela me fit faire des réflexions qui m'agiterent terriblement. Comment donc, dis-je en moi-même, il y a des mortels assez détachés des biens & des plaisirs du monde, pour leur préférer la solitude des Cloîtres ; que leur bonheur est digne d'envie !

Entre ces vénérables Religieux, il

y en avoit un qui se distinguoit par un talent aussi rare qu'utile. Il sembloit n'avoir qu'une fonction ; & cette fonction consistoit à confesser les malades, & à les exhorter à la mort. On le venoit chercher à toutes les heures du jour & de la nuit pour aller disposer des mourans à faire une fin chrétienne. Ayant entendu dire qu'il s'acquittoit à ravir d'un si triste emploi, il me prit envie d'accompagner ce Pere une nuit. Il s'agissoit d'engager à se confesser un vieux Gentilhomme Catalan, qui pendant quarante ans pour le moins avoit mené une vie de Miquelet. Deux Ecclésiastiques y avoient déja renoncé, n'ayant pû tenir contre les injures dont il les avoit accablés en les voyant seulement paroître dans sa chambre.

Ce pécheur endurci ne fit pas d'abord à notre Carme une réception plus gracieuse. Retire-toi, Moine, lui cria-t-il, ta figure me déplaît ; & ces paroles furent suivies d'une infinité d'autres pleines de fureur. Le

Religieux, au lieu de se rebuter, répondit avec douceur à ses emportemens, & s'arma d'une patience infatigable. Le malade en fut étonné. Que venez-vous faire ici, Pere ? lui dit-il ; retirez-vous. Un aussi grand pécheur que moi doit vous épargner des discours superflus. Je suis trop coupable, pour échapper à la Justice divine.

Alors le Pere Séraphin, c'est ainsi que se nommoit le Carme, étendit les bras, & adressa ces paroles au Ciel, d'un ton qui émut toutes les personnes qui étoient présentes. O divin Sauveur ! Pere des miséricordes, vous voyez une de vos Créatures prête à tomber dans le désespoir. Faites-lui la grace, par mon organe, de la préserver de ce malheur. Jettez sur elle un œil de pitié. Que votre bonté, Seigneur, la dérobe à votre Justice. Le malade fut effrayé de cette apostrophe, & demanda au Religieux s'il lui étoit permis de concevoir quelqu'espérance de salut après avoir commis tant de péchés.

Là dessus notre saint Carme emporté par son zele, s'approcha du Gentilhomme ; & se répandant en discours sur la miséricorde de Dieu, il lui en tint de si consolans & de si pathétiques, qu'il fit fondre en pleurs tous ceux qui l'écoutoient. Pour rendre son exhortation plus touchante encore & plus efficace, il l'accompagnoit de ses larmes dont il baignoit les joues du malade en l'embrassant à tout moment. Il y avoit de l'onction dans la maniere dont il disoit les choses mêmes. Aussi le Gentilhomme en fut si pénétré, qu'il rentra en lui-même, se repentit de ses fautes & mourut, du moins en apparence, parfaitement converti.

Je ne regardai plus après cela le Pere Séraphin qu'avec admiration. Je recherchai son amitié, qu'il ne pût refuser à un homme dans lequel il entrevit une disposition prochaine à devenir dévot, comme en effet, de jour en jour je me sentois plus de goût pour la retraite ; & les entretiens que j'avois tantôt avec ce

Pere, & tantôt avec le Supérieur ; m'inspirerent insensiblement le desir d'y passer le reste de ma vie, & ce desir se tourna bientôt en résolution. Je fis confidence d'un si louable dessein au Pere Théodore, qui le combattit, moins pour m'en détourner, que pour éprouver la fermeté de mes sentimens. Mon cher enfant, me dit-il, quand votre affaire sera terminée, vous penserez peut-être autrement que vous ne faites aujourd'hui. Non, mon Pere, lui répondis-je, non ; je veux mourir dans ce Monastere sous votre habit.

Tandis que j'étois dans cette disposition notre affaire s'accommoda. Le Supérieur après m'avoir annoncé cettte nouvelle, me dit d'un air riant : Hé bien, mon fils, qui vit présentement dans votre esprit, du monde ou de la solitude ? de l'abondance ou de la pauvreté ? Il ne tient qu'à vous de retourner à Alcaraz, où la main d'une jeune & belle personne vous attend. Pourrez-vous préférer à un sort si charmant les rudes travaux de la

pénitence? Consultez-vous bien avant que vous vous déterminiez.

Je répondis au Pere Théodore que j'avois fait toutes mes réflexions, & que je souhaitois d'augmenter le nombre de ses Religieux. J'ajoutai à cela que je voulois en prenant l'habit, lui remettre tout le bien que je possédois, & dont je faisois présent à sa Communauté; à quoi d'abord il fit difficulté de consentir, de peur qu'on ne dît dans le monde qu'il m'avoit séduit. Je combattis sa délicatesse, qui résista long-tems à ma pieuse intention; néanmoins, comme sa Révérence vouloit que la volonté du Ciel se fit en toutes choses, elle eut la bonté de me sacrifier sa répugnance.

Je n'avois point encore parlé de mon projet à Don Manuël, qui étoit fort éloigné de le pénétrer. Il s'appercevoit bien que je devenois dévot à vûe d'œil; mais il ne me croyoit pas homme à pousser la dévotion jusqu'à vouloir prendre le froc; s'imaginant que j'étois toujours épris de

sa sœur, comme lui de Dona Clara, il ne fut pas peu surpris, lorsqu'après notre affaire finie je l'informai du changement qui s'étoit fait en moi, & du dessein que j'avois pris d'entrer dans l'Ordre des Carmes Déchaussés.

J'avois compté, me dit-il, que nous retournerions tous deux à Alcaraz où vous épouseriez ma sœur : que nous n'y ferions qu'une famille, & qu'enfin la mort seule nous sépareroit. C'est, lui répondis-je, ce que je me promettois aussi quand nous sommes venus dans ce Couvent. Je me faisois une idée charmante de vivre avec vous & Dona Paula ; mais le Ciel en ordonne autrement. Il m'a parlé du ton dont il parle aux cœurs qu'il veut arracher aux délices du siecle. Je ne me fais plus un plaisir de ceux que l'hymen le plus doux peut offrir à la pensée, ou plutôt je m'en fais un de les sacrifier tous. Heureux, si ce sacrifice peut expier les désordres de ma vie passée.

Je redoublai par ce discours l'étonnement de Don Manuël. S'il étoit

permis, reprit-il, de murmurer contre le Ciel, je lui reprocherois de m'avoir enlevé le plus cher de mes amis. Au lieu de vous plaindre du Ciel, lui repartis-je, craignez plutôt qu'il ne mette au nombre de vos plus grandes fautes, celle de n'avoir pas profité comme moi des bons exemples que les Religieux de ce Monaſtere nous ont donnés. Cependant, mon cher Don Manuël, il en eſt tems encore. Laiſſez vos biens à votre ſœur, & renoncez courageuſement à Dona Clara. L'amour n'eſt pas une paſſion qui ſoit invincible, & le ſouvenir d'une maîtreſſe ne tiendra pas ici longtems contre le ſecours que la grace vous prêtera pour en triompher. Allons, pourſuivis-je, mon ami, faites un effort pour rompre des liens qui vous attachent au monde. Demeurez dans ce Couvent pour y partager avec moi les douceurs d'une tranquillité, qu'on ne peut trouver que dans la retraite. Quel contentement pour moi, ſi je vous voyois prendre cette réſolution!

Ne l'eſpérez pas, me dit Don Manuël. Je vous admire ſans pouvoir vous imiter. Nous ne ſommes pas tous nés pour le Cloître. Il eſt beau, pour l'honneur du Chriſtianiſme, qu'il y ait des perſonnes qui ſoient détachées de la terre, & qui vivent fort auſterement; mais on peut faire ſon ſalut dans toutes les conditions de la vie en en rempliſſant bien les devoirs. Demeurez donc, ajouta-t-il, dans cette ſainte ſolitude, puiſque le Ciel vous y arrête; mais il a ſur moi d'autres vûes, il veut que je retourne à Alcaraz, & que je garde la foi jurée à Dona Clara.

Tel fut le dernier entretien que j'eus à Barcelone avec mon ami, & que nous finîmes par des embraſſemens mutuels. Adieu, Don Chérubin, me dit-il d'un air attendri, puiſſiez-vous toujours perſévérer dans la ferveur qui vous anime. Je ſoutins avec plus de fermeté que lui notre ſéparation; & à peine fut-il parti, que je commençai à l'oublier; ce qui me fit croire que j'avois de la

disposition à me dépouiller de toute affection terrestre, & que je pourrois acquérir avec le tems cette sainte dureté qui rend un Religieux insensible à la voix du sang & de l'amitié.

CHAPITRE V.

Comment après six mois de Noviciat la ferveur de Don Chérubin se trouve ralentie. De sa sortie du Couvent & du nouveau parti qu'il prend. Il rencontre par hasard le Licencié Carambola. Sa conversation avec lui : il prend le parti de se mettre encore gouverneur de quelqu'enfant. Ce qui l'en détourne.

JE portai pendant six mois l'habit de Novice avec plaisir, m'acquittant avec ardeur de tous mes devoirs, & comptant bien que je passerois le reste de mes jours dans ce Monastere. Malheureusement pour moi, le Pere Théodore fut obligé de quitter Barcelone, & de se rendre à Madrid, pour y remplir la place de Supérieur dans le grand Couvent des Carmes Déchaussés. Pour surcroît de mortification, je perdis en même-

tems le Pere Séraphin, qui mourut d'une pleuresie, qu'il avoit gagnée à force de s'échauffer, en exhortant un Alguasil malade, à faire une bonne fin.

Je fus vivement affligé de la perte de ces deux Religieux. Privé de ces guides, qui me conduisoient sûrement dans la voie du salut, je demeurai livré à moi-même. Je ne tardai guères à ressentir la tyrannie des passions dont je m'étois cru délivré. Elles porterent de si vives atteintes à ma vocation, qu'elle n'y pût toujours résister. Néanmoins avant qu'elle y succombât, je fis tous mes efforts pour la soutenir. Je cherchai du secours contre ma foiblesse; & m'imaginant que j'en trouverois dans les conversations de quelques Novices qui me paroissoient bien appellés, je dis un jour à l'un d'entr'eux : Mon cher frere, que vous êtes heureux d'avoir oublié le monde, & de fournir votre carriere avec tant de courage! Que ne puis-vous ressembler!

Le Novice me répondit : Si vous lisiez dans mon cœur, vous n'envieriez point ma situation. Ma famille m'a forcé de me rendre Carme, & je suis réduit à faire de nécessité vertu : jugez si je puis être aussi content de mon état que vous le pensez. Un autre Novice me dit que s'étant fait Moine de regret d'avoir perdu une Dame qu'il aimoit, il sentoit bien qu'il étoit consolé de sa perte, mais qu'il y avoit des momens où il se repentoit de ne s'être pas servi d'un autre moyen de l'oublier. Je crois que si j'eusse interrogé tous les Novices, j'en aurois encore trouvé plus d'un, peu satisfait de sa condition.

Quoi qu'il en soit, je me dégoûtai de la vie monacale ; & reprenant mon habit séculier, je sortis du Couvent comme d'une prison, ravi de me revoir en liberté, quoique sans argent ; car j'avois donné tout le mien à ces bons Religieux, & c'étoit à quoi il ne falloit plus penser. Je ne pouvois me résoudre à retourner à Alcaraz, ignorant de quel œil Do-

na Paula me regarderoit. J'aimois mieux renoncer au plaisir de la voir, que de courir le risque d'en être mal reçu ; outre que je n'étois pas trop assuré de retrouver mon ami dans Don Manuël marié.

Je ne sçavois donc ce que je devois faire, lorsque le Licencié Carambola, que je ne m'attendois plus à revoir de ma vie, s'offrit tout-à-coup à mes yeux dans la rue. Nous fûmes également étonnés de nous rencontrer tous deux dans la Capitale de la Catalogne. Vous à Barcelone ! lui dis-je en l'embrassant ; vous y êtes bien vous même ! me répondit-il. Qu'est-ce que vous y êtes venu faire ? Une sottise, lui repartis-je. En même-tems je lui appris ma derniere équipée. Après m'avoir écouté jusqu'au bout, il me dit que j'avois été bien prompt à me défaire de mon argent, & que je n'aurois dû le livrer qu'à condition qu'il me seroit rendu si je n'achevois pas mon Noviciat. La faute est faite, interrompis-je, mon ami ; n'en parlons plus. Ce qu'il

y a de consolant pour moi, c'est que ces bons Peres, en me disant adieu, m'ont assuré que j'aurai part aux prieres qu'ils feront pour les bienfaicteurs de leur Couvent.

Pour obliger le Licencié à me raconter à son tour ce qu'il avoit fait depuis notre séparation : Pourquoi, lui dis-je, avez-vous abandonné le séjour de Madrid, & le petit bâtard confié à vos soins ? Le Conseiller du Conseil des Indes, son pere putatif, vous auroit-il congédié par caprice ? Non, me répondit-il, c'est moi qui l'ai quitté par raison. Je vais vous en apprendre le sujet.

Monsieur le Licencié, me dit un jour ce Magistrat, je suis dans l'habitude de me faire lire pendant la nuit quelque livre pour m'endormir ; sans cela je ne pourrois fermer l'œil. Mon Lecteur ordinaire est tombé malade. Voulez-vous bien prendre sa place jusqu'à que sa santé soit rétablie ? vous me ferez plaisir. Très-volontiers, Monsieur, lui répondis-je, ne sçachant pas à quelle peine je

m'exposois ; & dès le soir même, sitôt qu'il fut au lit, je m'assis à son chevet, ayant devant moi une petite table, sur laquelle il y avoit un vieux bouquin espagnol, qu'on appelloit par excellence au logis, le Pavot du Patron, avec une tranche de jambon, du pain, un verre, & une bouteille de vin pour rafraîchir le Lecteur.

Je pris le livre, & j'en eus à peine lû quelques pages, que mon Conseiller s'assoupit. Quand je le crus bien endormi, je suspendis ma lecture pour reprendre haleine, ou plutôt pour boire un coup ; mais il se réveilla dans le moment, ce qui fut cause que je me remis promptement à lire. O prodige étonnant ! dix lignes de ce livre admirable replongerent le Magistrat dans le sommeil. Alors saisissant d'une main le verre, & de l'autre la bouteille, je sablai un bon coup de vin de Lucene. Je voulus ensuite manger un morceau de jambon, m'imaginant que le Juge m'en donneroit le tems ; mais je me trompai. Il se réveilla si vîte que je ne pûs me satisfaire.

Je reprens auſſi-tôt ma lecture, j'endors mon homme pour la troiſieme fois; & pour rendre ſon ſommeil plus profond, je lis juſqu'à trois pages mortelles. Après lui avoir fait avaler une ſi forte doſe d'opium, je crois mon Conſeiller endormi pour longtems. Pardonnez-moi, le bourreau ſe réveille à l'inſtant; & remarquant que j'ai le verre à la bouche, il s'écria d'un air bruſque: Hé, que diable, Monſieur le Licencié, vous ne faites que boire! Et vous, Monſieur, lui répondis-je, vous ne faites que vous endormir, & vous réveiller! Vous n'avez, s'il vous plaît, qu'à vous pourvoir dès demain d'un autre Lecteur. Je ne veux plus prêter ſi déſagréablement mes poulmons, quand vous doubleriez mes honoraires. C'eſt pourtant, reprit le Magiſtrat, à quoi vous devez vous réſoudre, ſi vous ſouhaitez de continuer l'éducation de mon fils. Voyant qu'il me mettoit ainſi le marché à la main, vous connoiſſez la vivacité Biſcaïenne, je lui répondis fierement. Nous

nous brouillâmes là-dessus, & le lendemain nous nous séparâmes.

Quelques jours après, poursuivit le Licencié, un de mes amis me proposa d'élever le fils d'un Gentilhomme Catalan. J'acceptai la proposition. Il me présenta au pere, qui m'arrêta, & m'amena de Madrid à Barcelone où je suis depuis six mois. Êtes-vous, lui dis-je, satisfait de votre poste ? Très-satisfait, me répondit-il. Les parens de mon disciple sont de bonnes gens. J'ai bien la mine de demeurer longtems chez eux. L'enfant qui ne fait que d'entrer dans sa huitieme année, est un enfant que le pere & la mere idolâtrent & gâtent par l'aveugle complaisance qu'ils ont pour lui. Quelque espiéglerie qu'il fasse, on n'en fait que rire ; on lui passe tout. Il m'est défendu non-seulement d'en venir avec lui aux voies de fait, mais même de le gronder, de peur de le rendre malade en le chagrinant. Aussi bien loin de le corriger quand il le mérite, j'applaudis à ses actions. En un mot, j'encense l'idole, & je

m'en trouve bien. Par-là je me fais aimer de mon éleve & de ſes parens, qui ont pour moi des conſidérations infinies.

Je félicitai Carambola ſur ſon heureuſe ſituation ; après quoi nous étant embraſſés réciproquement, nous nous ſéparâmes tous deux avec promeſſe de nous revoir. Lorſque je l'eus quitté, je me replongeai dans les réflexions. Quel parti vais-je prendre, diſois-je, pour me tirer de l'indigence où je me trouve ? Si j'avois mon habit de Bachelier, je me remettrois dans le Préceptorat. Mais ne puis-je ſous celui dont je ſuis revêtu faire à-peu-près le même métier ? Pourquoi non ? Je n'ai qu'à chercher quelque grande maiſon où l'on ait beſoin d'un Gouverneur pour conduire un jeune homme qu'on veut mettre dans le monde. Je ferai ce perſonnage auſſi bien que celui de Précepteur.

Je m'arrêtai à cet emploi que je me propoſai d'exercer dès que l'occaſion s'en préſenteroit. Cependant le Ciel

qui avoit d'autres vûes sur moi, en ordonna autrement, & changea tout-à-coup la face de ma fortune par un événement auquel je ne me serois jamais attendu, & qui fut précédé d'un songe trop singulier pour n'être pas raconté.

CHAPITRE VI.

Du songe que fit Don Chérubin, & du changement subit qui arriva dans sa fortune. Mécontentement qu'il reçoit des Religieux. Il devient un riche héritier. Son inclination pour Narcisa.

JE rêvai que j'étois dans la ville de Méxique dans un superbe appartement, où je voyois mon frere Don César en robe-de-chambre, assis dans un fauteuil, & dictant les articles de son Testament à un Notaire qui les écrivoit. Il y avoit auprès de lui un coffre-fort, d'où tirant des sacs remplis de piéces d'or,

d'or, il me les montroit, en me disant : Tiens, Don Chérubin, mon cher frere, voilà le fruit de mon voyage & des mouvemens que je me suis donnés dans les Indes pour m'enrichir. Je te laisse en mourant tous ces biens, ils sont à toi. Ensuite il me faisoit manier des doublons, que j'étois si aise de toucher, que je me réveillai de plaisir croyant en tenir une poignée.

Ce songe fit une si forte impression sur moi, que j'en fus tout ému à mon réveil. Au lieu de le regarder comme une chimere, je pensai sérieusement que c'étoit un secret avis que mon bon génie me donnoit de quelque bonheur prochain. Cela se peut, disois-je, après toutes les histoires que j'ai ouï conter là-dessus, je crois qu'il y a des songes mystérieux ; & si cela est, le mien en doit être un certainement. Mon frere est peut-être mort, & laisse après lui des richesses qui m'appartiennent. Je fus sur-tout si frappé de cette idée, que si j'eusse été bien en argent, j'aurois,

je crois, été assez fou pour aller recueillir sa succession dans la nouvelle Espagne. Enfin, sur la foi de ce songe, je me levai plein de joie, & pressentant une bonne fortune, j'allai me promener dans la ville.

Comme je traversois le marché de Notre-Dame-del-Mar, j'apperçus à la porte de l'Eglise du même nom plusieurs personnes qui lisoient attentivement une pancarte qu'on y venoit d'afficher. Curieux de la lire aussi, je fendis la presse pour m'en approcher, & je ne fus pas peu surpris de la trouver conçue dans ces termes : *Le Public est averti qu'un Particulier, nommé Don César de la Ronda, venu des Indes Occidentales avec de l'argent & des marchandises, à Séville, y est mort deux jours après son arrivée. Ceux ou celles qui sont en droit de prétendre à sa succession, n'ont qu'à se rendre à Séville avec leurs titres, & on leur délivrera ses effets, suivant l'Inventaire qui en a été fait par ordre de Nosseigneurs les Juges du Commerce.*

Je lus juſqu'à quatre fois cette affiche, n'oſant me fier tout-à-fait au rapport de mes yeux ; néanmoins ne pouvant plus douter de mon bonheur, j'entrai dans l'Egliſe pour en remercier Dieu. Je n'oubliai pas Don Céſar dans ma priere. Je pleurai ſa mort, mais de maniere qu'on n'auroit pû diſtinguer ſi mes pleurs étoient des marques de douleur ou de joie. Il ne tiendroit qu'à moi, pour faire honneur à mon naturel, de dire que je ne fus ſenſible qu'au trépas de mon frere ; mais outre qu'on pourroit douter de ma ſincérité, je ſuis ennemi du menſonge, & j'avouerai franchement que je pleurai Don Céſar comme un bon cadet pleure un aîné qui l'enrichit.

Tout ce qui me faiſoit de la peine, c'eſt qu'il me falloit des eſpeces pour m'aller mettre en poſſeſſion des biens que le Ciel m'envoyoit ſi à propos, & je n'en avois point. J'étois ſorti du Couvent les poches vuides ; & me voyant ſans reſſource, je me trouvois fort ſot, tout riche héritier que

j'étois. A force pourtant de rêver, il me vint dans l'esprit un moyen qui me parut sûr pour avoir dequoi faire le voyage de Séville. Les Peres Carmes, dis-je en moi-même, me prêteront volontiers une cinquantaine de pistoles. Ce sont de bons Religieux, qui ne demanderont pas mieux que d'obliger un homme qui leur a fait un don assez considérable.

Dans cette confiance je m'adressai au Supérieur qui avoit succédé au Pere Théodore; je lui exposai ma situation, & le priai de me faire donner cinquante pistoles, lui promettant de les lui rendre avec usure aussitôt que j'aurois recueilli la succession de mon frere. Le bon Religieux, après m'avoir écouté avec attention, me répondit froidement qu'il ne pouvoit me faire ce plaisir, sans avoir auparavant tenu Chapitre sur cela; & là-dessus il me remit à la quinzaine, c'est-à-dire aux Calendes Grecques. Je ne m'attendois pas à ce refus; après leur avoir fait la donation de ce que j'avois lorsque je voulois être des

leurs. Ce qui me fait dire que tous ceux qui aiment qu'on les oblige, n'aiment pas à obliger, & sur-tout les Moines : rien ne se fait chez eux qu'on ne tienne Chapitre : paroles dont ils endorment la plûpart de ceux qui leur demandent des graces.

Peu satisfait de la reconnoissance monacale, je retournai tristement à l'hôtellerie où j'étois logé. Mon Hôte, qui se nommoit Geronimo Moreno, remarquant que j'avois un air mécontent, m'en demanda le sujet. Je ne lui en fis pas un mystere, & il ne lui en fallut pas davantage pour se déchaîner contre les Moines, ce qu'il avoit coutume de faire toutes les fois qu'il entendoit parler d'eux, de quelqu'Ordre qu'ils fussent. A cela près, c'étoit un bon homme, plein de franchise, obligeant & généreux : Seigneur Don Chérubin, me dit-il, consolez vous de l'ingratitude de ces Révérends Peres. Vous n'avez pas besoin de leur bourse pour faire votre voyage ; Geronimo Moreno n'est pas,

Dieu merci, hors d'état de prêter de l'argent à un honnête homme. Sil ne vous faut que cinquante piſtoles pour aller à Séville, je les ai à votre ſervice. Vous me paroiſſez un garçon d'honneur ; je vous prêterois tout mon bien ſur votre parole.

Je remerciai mon Hôte de l'offre qu'il me faiſoit, & je le pris au mot. Il me compta cinquante piſtoles. Je lui en fis mon billet, & deux jours après je m'embarquai ſur un vaiſſeau Gênois qui alloit à Séville. Il y avoit à bord pluſieurs paſſagers, & entr'autres un vieux marchand de Tortoſe, que l'intérêt de ſon commerce appelloit en Andalouſie. Je liai connoiſſance avec ce Catalan ; & la ſympathie qui ſe trouva entre nous fit naître une amitié qui devint ſi forte, qu'en arrivant à Séville, il me dit : Ne nous ſéparons point. Je ſçais une hôtellerie où nous ſerons bien, & chez de bonnes gens. J'y conſentis, & nous allâmes tous deux dans la rue de Lonxa, loger à l'enſeigne du Perroquet.

Le maître de cette hôtellerie, sa femme & sa fille me parurent si joyeux de revoir le marchand de Tortose, que je jugeai bien qu'ils se connoissoient de longue-main. Voici, leur dit-il, un Cavalier que je vous amene, & que je vous prie de regarder comme un autre moi-même. Il suffit, lui répondit l'Hôte fort poliment, que ce Gentilhomme soit de vos amis pour mériter toutes nos attentions. L'Hôtesse, qui pouvoit avoir quarante ans, & qui ne démentoit point la réputation que les femmes de Séville ont d'être flatteuses & coquettes, ne pût s'empêcher d'ajouter à la réponse de son mari, qu'un Cavalier fait comme moi, devoit être assuré qu'on auroit pour lui tous les égards imaginables.

Le soir, quand il fut tems de souper, l'Hôte, appellé Maître Gaspard, nous demanda si nous voulions être servis en particulier: Non, non, lui répondit le vieux Catalan, nous mangerons avec vous & votre aimable famille, nous aimons la

compagnie. Nous nous mîmes donc à table avec l'Hôte, l'Hôtesse & la jeune Narcisa leur fille, qui joignoit au vif éclat de la jeunesse des traits réguliers, un air riant, & des yeux pleins de feu qui invitoient à la regarder. Aussi j'eus souvent la vûe sur elle pendant le repas. De son côté, elle ne fut point avare d'œillades, & elle m'en lança quelques-unes qui me donnerent fort à penser. Je crus y démêler un desir de me plaire qui fit promptement son effet. Je me troublai. Je me sentis agité de tendres mouvemens; & mon cœur, que le séjour du Couvent n'avoit fait que rendre plus combustible, s'enflamma tout-à-coup pour la belle Narcisa.

Le Marchand de Tortose, qui peut-être s'en apperçut, & voulut servir ma tendresse naissante, en me faisant passer pour un homme opulent, parla de l'affaire qui m'amenoit à Séville. Il éblouit par-là le pere & la mere, & multiplia les regards favorables que je reçus de la fille. Maître

Gaſpard m'offrit ſes ſervices. Il me propoſa de me mener le lendemain chez un Juriſconſulte de ſa connoiſſance, dont la principale occupation étoit de faire rendre juſtice aux Etrangers qui venoient à Séville pour des affaires de commerce. Cet homme-là, pourſuivit-il, vous apprendra de quelle façon vous devez vous conduire pour n'être pas friponné par les Officiers dont vous ſerez obligé d'employer le miniſtere ; ou plutôt, ſi vous voulez, il ſe chargera de tous les ſoins qu'il faut prendre pour cela, & vous en ſerez quitte pour une petite marque de reconnoiſſance ; car c'eſt un homme fort déſintéreſſé.

Le vieux marchand me conſeilla d'accepter la propoſition de l'Hôte, ce que je fis ſans héſiter. Après quoi l'heure de nous coucher étant venue, nous nous retirâmes, le Catalan & moi, dans les chambres qui nous avoient été préparées, & qui étoient aſſez propres pour des chambres d'hôtellerie. Je me mis au lit, où je m'occupai d'abord des charmes de Nar-

cisa préférablement à la fortune brillante dont j'étois sur le point de jouir ; mais l'image de la fille de Gaspard cédant à son tour à l'idée des richesses, je m'endormis sur l'or & sur l'argent.

CHAPITRE VII.

Don Chérubin va à Salamanque, revient à Séville avec ses papiers : il reçoit la succession de son frere ; devoirs funèbres qu'il rend à sa mémoire. Suite de son amour pour Narcisa.

LE jour suivant, mon Hôte, pour me faire voir qu'il étoit homme de parole, me mena chez le Jurisconsulte en question, & me présentant à lui : Seigneur Don Mateo, lui dit-il, vous voyez un Gentilhomme qui est logé chez moi. Il n'entend pas trop bien les affaires, & il auroit besoin de vos conseils. Là-dessus le Docteur me demanda gravement ce qui m'amenoit à Séville. Je le mis au fait. Ensuite il me dit : Il faut avant

toutes choſes avoir votre extrait-baptiſtaire en bonne forme, avec un certificat qui prouve que vous êtes frere dudit Céſar de la Ronda, depuis peu mort à Séville. Ne perdez point de tems. Partez tout-à-l'heure pour aller chercher ces pieces à Salamanque. Apportez-les-moi, & comptez que je vous ferai remettre auſſi-tôt les effets de votre frere, malgré tous les tours de paſſe-paſſe qu'on voudra faire pour en retarder la délivrance.

L'impatience que j'avois d'être muni des papiers qui m'étoient néceſſaires pour tirer des griffes de la Juſtice de Séville les biens qui m'appartenoient, ne me permit de différer mon départ que du tems qu'il me falloit pour m'y préparer, & me fit faire tant de diligence, qu'au bout de quinze jours on me vit revenir pourvû de mon extrait-baptiſtaire & de certificats, tant du Corrégidor, que de tous les autres Magiſtrats de Salamanque; de ſorte qu'on ne pouvoit me nier que je fuſſe fils de mon

pere, & par conſéquent frere dudit Don Céſar. Auſſi quand Don Mateo eut examiné mes paperaſſes, il s'écria, comme par enthouſiaſme : Vive Dieu, voilà des pieces victorieuſes ! De plus, me dit-il, je vous apprends que pendant votre abſence j'ai vû les Juges du Commerce, qui m'ont dit que votre frere a fait un Teſtament la veille de ſa mort, & vous a nommé ſon Légataire univerſel. Ainſi vous ſerez en peu de tems maître de ſes biens ; ou je ne veux jamais me mêler d'aucune affaire quelque bonne qu'elle puiſſe me paroître.

Comme ce Juriſconſulte me ſembla mériter ma confiance, je la lui donnai toute entiere ; & je n'eus pas ſujet de m'en repentir, puiſqu'en trois ſemaines il me mit en poſſeſſion de tous les effets de Don Céſar, leſquels conſiſtoient en barres d'argent, en piſtoles d'Eſpagne, & en marchandiſes de défaite. Pour dire les choſes comme elles ſe paſſerent, il ne laiſſa pas de m'en couter beaucoup pour arracher ces richeſſes des

mains qui les tenoient en dépôt, & elles ne me furent délivrées qu'après tant de formalités, qu'on peut dire que les Officiers de la Justice furent mes cohéritiers. Néanmoins, malgré le suc que ces frêlons tirerent de mes marchandises, mon Jurisconsulte honnêtement récompensé, après une infinité de droits payés, tout compté, tout rabattu, je me trouvai encore de net la valeur de quatre-vingt mille écus.

Quelle bénédiction ! Le premier usage que je fis d'une si bonne fortune fut de donner des marques publiques de ma reconnoissance à la mémoire de mon frere. J'ordonnai pour le repos de son ame des Services solemnels dans toutes les Eglises de Séville. J'occupai pour mon argent le Clergé, tant séculier que régulier, à prier Dieu pour lui. Je fis connoître enfin, que Don César de la Ronda n'avoit pas choisi un mauvais frere pour son héritier. Lorsque je me fus acquitté des soins que je devois à sa cendre, je songeai à mes affaires. Je

vendis mes marchandises, & j'en déposai l'argent, par le conseil du marchand de Tortose, entre les mains du Seigneur Abel Hazendado, qui avoit la réputation d'être le plus sûr Banquier qu'il y eût alors dans Séville.

Tandis que je mettois ainsi mon bien en regle, Maître Gaspard chez qui j'étois toujours logé avec le vieux Catalan, avoit pour moi de grandes considérations, aussi bien que sa femme; & la belle Narcisa me prodiguoit les plus doux regards. Le marchand de son côté me vantoit sans cesse le mérite de cette fille. Il louoit son esprit & son bon caractere, sans oublier sa vertu. Je voyois bien où il en vouloit venir. Il souhaitoit autant que l'Hôte & l'Hôtesse, qu'il me prit envie d'épouser cette aimable personne dont il étoit le Parrain, & peut-être même quelque chose de plus. J'avois assez de disposition à faire cette folie; je crois même que je l'aurois faite, si je n'eusse pas eu le bonheur d'en être préservé

par une nouvelle que j'appris, & qu'on lira dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Don Chérubin rencontre Mileno : ce qu'il lui apprend, & de la nouvelle qui l'empêche d'épouser la fille de Maître Gaspard, ce qui fut cause qu'il s'éloigna de Séville, avec autant de précipitation que s'il eût fait quelque mauvais coup.

IL est constant que j'aimois Narcisa, & que m'imaginant en être uniquement aimé, j'étois sur le point d'en faire la demande à son pere, lorsque le hazard me fit rencontrer Mileno, que je croyois encore au service de Pedrilla. Hé, te voilà, lui dis-je, mon cher Mileno ! Don Manuel seroit-il à Séville ? Je ne suis plus à lui, répondit-il. Nous nous sommes séparés tous deux à l'occasion d'un différend que j'ai eu avec son cuisinier pour la soubrette de Dona Paula. Le cuisinier & moi, nous étions fort épris de la petite

personne, nous devînmes jaloux l'un de l'autre, nous nous battîmes; je blessai mon homme, & je pris aussitôt la fuite. Je suis venu à Séville, où j'ai l'honneur de servir un jeune Chanoine qui sçait accorder avec son Breviaire le plaisir d'avoir une Maîtresse. Il voit secretement par le ministere d'une officieuse vieille & par le mien, la fille d'un Maître d'hôtellerie.

Ces dernieres paroles me firent frémir; je demandai en tremblant à Mileno s'il sçavoit le nom de cet Hôtellier. Il s'appelle, répondit-il, Maître Gaspard, & sa fille se nomme Narcisa. Vous la connoissez apparemment, ajouta-t-il, puisque vous changez de visage en entendant prononcer son nom? Vous prenez quelqu'intérêt à cette Dame? Plus que tu ne peut penser, repris-je, mon enfant. Je suis amoureux de cette beauté perfide. J'allois en faire mon épouse. Tu me rends un bon office, en me donnant un avis dont je t'assure que je profiterai.

Si j'eusse sçû, me dit-il, que vous étiez dans le dessein de lier votre sort à celui de Narcisa, je me serois bien gardé de vous révéler la foiblesse qu'elle a pour le Licencié Don Blas Mugerillo mon Maître. Il ne faut nuire à personne, & je serois fâché que mon rapport vous empêchât d'épouser une charmante fille qui n'a qu'une petite galanterie sur son compte. Monsieur Mileno, répliquai-je, cessez, s'il vous plaît, de faire avec moi le mauvais plaisant, & continuez de servir si honnêtement votre chaste Maître. Apprenez-moi des nouvelles de Don Manuel. N'est-il pas l'époux de Dona Clara? Non vraiment, répondit-il. Vous ne sçavez donc pas qu'à son retour de Barcelone à Alcaraz, il apprit que cette Dame étoit dans un Couvent de Filles de Ninaterra, & qu'elle y avoit pris le voile; de sorte qu'elle est perdue pour lui, selon toutes les apparences. Hé! dans quelle situation, repris je, as-tu laissé Dona Paula? Dans la situation, répartit-il, d'une fille qui auroit été

bien-aise de subir avec vous le joug de l'hymenée, & qui, se croyant dans la nécessité de renoncer à cette espérance, a pris le mariage en aversion, & ne veut plus en entendre parler.

Je voulois avoir un plus long entretien avec Mileno, mais il ne me fut pas possible de l'arrêter. Il me quitta tout-à-coup, en me disant : Adieu, Seigneur Don Chérubin ; pardon si je ne demeure pas plus long-tems avec vous. Je suis pressé. Mon Maître donne à souper ce soir à cinq ou six de ses confreres : je vais chez le traiteur ordonner un repas digne de leur sensualité.

Après la retraite de Mileno, je fis bien des réflexions. Parbleu, dis-je en moi-même, il y a des physionomies furieusement trompeuses. Qui n'auroit pas crû, comme moi, Narcisa sage & vertueuse ? Il faut avouer que mon front vient de l'échapper belle ! Ensuite venant à Don Manuel, & le plaignant d'avoir perdu une Maîtresse aussi estimable que Dona

Clara, je partageois sa douleur. Si j'étois, dis-je, à Alcaraz présentement, je lui ferois d'un grand secours. Qui m'empêche d'y aller ? La consolation d'un ami, l'intérêt de mon repos, tout m'excite à faire ce voyage. Tout indigne que Narcisa est de ma tendresse, je me sens retenir par ses charmes, & j'ai besoin, pour l'oublier, de revoir Dona Paula. Enfin toutes mes réflexions aboutirent à me déterminer à prendre au plutôt le chemin d'Alcaraz. Je sortis secretement de Séville ; mais en partant je fis tenir à la fille de Maître Gaspard un billet, par lequel je lui mandois, qu'étant obligé de m'écarter d'elle pour quelque tems, j'avois chargé un jeune Chanoine de la Cathédrale, du soin de la consoler pendant mon absence.

CHAPITRE IX.

Don Chérubin se rend à Alcaraz. Dans quel état il y trouva Don Manuel de Pedrilla & Dona Paula sa sœur. De l'accueil qu'ils lui firent. Son amour se renouvelle pour la sœur de Don Manuel.

APrès avoir été mal nourri, mal couché sur la route, & m'être fort ennuyé pendant six jours, j'arrivai à Alcaraz. J'allai descendre chez Pedrilla, qui crut voir un phantôme lorsque je parus devant lui. Est-ce une illusion, s'écria-t-il? Est-ce Don Chérubin de la Ronda que je vois?

Oui, lui répondis-je, mon ami, c'est lui-même. C'est moi que vous avez laissé à Barcelone, sous un habit que ma foible vertu ne m'a pas permis de porter jusqu'au bout. En même-tems je lui contai de quelle façon ma ferveur s'étant rallentie, je n'avois pû achever mon Noviciat. Et les Moines, me dit-il, vous ont-ils du moins rendu une partie de l'ar-

gent que vous leur aviez donné en prenant le froc ? Non, lui répartis-je, c'eſt de quoi il n'a pas été queſtion. Mais je ſerois content d'eux, s'ils n'euſſent pas refuſé de me prêter cinquante piſtoles que je leur demandai quelques jours après ma ſortie. A ces mots, Don Manuel hauſſa les épaules d'une maniere qui valoit la plus vive déclamation contre les Moines. Souffrez, reprit-il enſuite, que mon amitié vous reproche de ne m'avoir pas mandé l'état où vous étiez. Ne ſçavez-vous pas qu'entre Eſpagnols, c'eſt offenſer un ami, que de ne pas recourir à lui quand on a beſoin de ſa bourſe ou de ſon épée ?

Pour réparer votre faute, continua-t-il, vous demeurerez toujours avec moi, & partagerez ma fortune. Tout ce que j'exige de votre reconnoiſſance, c'eſt d'être perſuadé que votre mauvaiſe ſituation ne laſſera jamais mon amitié. Je dirai plus, je vous ai promis ma ſœur, & je vous renouvelle cette promeſſe. Elle con-

ſerve encore les ſentimens qu'elle avoit pour vous avant votre départ pour Barcelone ; car ne vous imaginez pas que pour l'avoir quittée, vous ayez perdu la place que vous occupiez dans ſon cœur. Elle a pleuré votre inconſtance ſans ſe plaindre de vous.

Je ne pus entendre parler ainſi Pedrilla ſans m'attendrir, & le ſerrant étroitement entre mes bras : Ah, mon cher Don Manuel, m'écriai-je ! quel bonheur pour moi d'avoir un ami ſi parfait ! & qu'il m'eſt doux d'apprendre que je puis encore aſpirer à la poſſeſſion de Dona Paula ! J'en ai d'autant plus de joie, que je ne ſuis point dans l'état indigent que vous penſez. J'ai quatre-vingt mille écus à lui offrir avec ma foi. Eſt il poſſible, interrompit Don Manuel, que la fortune ait répandu tant de biens ſur vous en ſi peu de tems ?

Alors je rendis compte à mon ami de ce qui m'étoit arrivé depuis ma ſortie du Couvent ; & mon détail

lui fit tant de plaisir, qu'il me conduisit aussi-tôt à l'appartement de sa sœur, à laquelle il dit en entrant tout transporté de joie : Grande, grande nouvelle ! Voici Don Chérubin de la Ronda, qui revient à vous plus amoureux que jamais. Oui, Madame, dis-je à Dona Paula, l'amour me ramene à vos pieds. Le Ciel content des efforts que j'ai faits pour me détacher de vos charmes, vous renvoye un amant qu'il n'a pas voulu vous enlever. Je vous pardonne ces efforts, me répondit-elle en souriant ; ma fierté n'en est point offensée, & je respecte trop la cause de votre changement pour vous le reprocher.

Que vous êtes heureux l'un & l'autre, s'écria mon ami. Vous touchez au moment qui va combler vos souhaits. Pour moi, misérable jouet de l'amour, j'ai perdu l'espérance de posséder Dona Clara. Je viens d'apprendre qu'elle a fait profession, & que la cruelle me laisse le pénible emploi de l'oublier. Don Chérubin, ajouta-t-il, vous ne vous attendiez

pas à cette nouvelle. Je la sçavois déja, lui répondis-je : Mileno, que j'ai rencontré à Séville, m'a tout dit. J'ai ressenti vivement vos peines ; mais j'espere qu'en les partageant avec vous, j'aiderai à les adoucir.

Je demeurai donc chargé de deux soins, de consoler le frere, & de faire ma cour à la sœur. Je m'en acquittai si bien, que je diminuai le chagrin de l'un, & que j'augmentai l'amour de l'autre. Il est vrai, que si je redoublai les feux de Dona Paula, de son côté cette Dame irrita les miens, & leur rendit leur premiere vivacité.

CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

Par quel hazard Don Chérubin apprend des nouvelles de Dona Franciſca ſa ſœur; & de quelle façon il en fut affecté. Il ſe marie à Dona Paula. Honneurs qu'il reçoit.

JE paſſois fort agréablement le tems avec la plus brillante jeuneſſe d'Alcaraz, en attendant que je devinſſe l'heureux époux de Dona Paula, lorſqu'étant un ſoir dans une des principales maiſons de la ville, je vis arriver un grand homme maigre, à qui la compagnie s'empreſſa de faire beaucoup de civilités. Je conſidérai ce Cavalier, que je reconnus d'abord pour Don Denis Langaruto, ce Chevalier de ſaint Jacques que j'avois vû chez ma ſœur à Madrid. Il me remit auſſi, & venant ſe jetter à mon coû : Le Seigneur Don Chérubin, me dit-il, veut bien que je l'embraſſe ? Je ſuis ravi de le revoir. Pour ne pas demeurer en reſte de politeſſe avec ce Gentilhomme,

je lui témoignai une joie égale à la sienne, & Dieu sçait pourtant à quel point cette rencontre nous étoit indifférente à tous les deux.

Nous soupâmes ensemble dans cette maison. Comme nous étions dix ou douze à table, la conversation ne pouvoit être toujours générale : chaque convive de tems en tems s'entretenoit tout bas avec son voisin. Ainsi me trouvant auprès de Don Denis, nous nous adressions souvent la parole à demi-voix de part & d'autre. Seigneur Don Chérubin, me dit-il, j'ai pris, je vous assure toute la part possible au triste accident qui est arrivé au mari de votre sœur, Don Pedro Retortillo. Je lui demandai d'un air surpris ce que c'étoit que cet accident. Comment donc, reprit-il ! vous ignorez que Don Pédre étant à la chasse, il y a trois mois, tomba de cheval, & se blessa ; de façon qu'il ne vécut pas deux heures après sa chûte. Voilà ce que je ne sçavois pas, lui dis-je, & cela ne doit pas vous étonner ; je suis

brouillé avec ma sœur depuis son mariage avec Don Pédre, & nous avons rompu tout commerce ensemble. Mais, de grace, ajoutai-je, Seigneur Don Denis, apprenez-moi si ce que vous venez de me dire est véritable. Vous n'en devez pas douter, répondit-il; ce malheur est arrivé à votre beau-frere auprès de Cuença dans son Château de Villardesaz, où il s'étoit retiré avec sa femme quelques jours après l'avoir épousée.

Je fus si ému de cette nouvelle, que j'en eus l'esprit tout occupé le reste de la soirée. Ma sœur, pour qui je ne croyois plus avoir que de l'indifférence, s'offrit à ma pensée d'une maniere qui me fit sentir que je m'intéressois encore pour elle. La cause de notre brouillerie ne subsistant plus, le sang reprit aisément ses droits.

Sitôt que je revis Don Manuel, je l'informai du funeste accident que Don Denis m'avoit appris. Ensuite, je lui témoignai un desir curieux de sçavoir en quel état pouvoient être

alors les affaires de ma sœur. Je n'ai pas moins d'envie que vous d'en être instruit, me répondit mon ami. Nous irons, si vous voulez, au Château de Villardesaz consoler cette belle veuve de la mort de son époux, & nous reverrons en même-tems Ismenie, que je crois toujours avec elle. Mais, ajouta-t-il, je suis d'avis que nous remettions ce voyage après vos noces. Je consentis à ce délai d'autant plus volontiers, que j'avois beaucoup d'impatience d'être beau-frere de Don Manuel de Pedrilla.

On fit donc les apprêts de mon mariage avec magnificence, & j'épousai Dona Paula, qui lia son sort au mien avec une satisfaction qui rendit mon bonheur parfait. Ce ne fut pendant quinze jours, que concerts, que bals, que festins : quand j'aurois été un grand Seigneur, je ne crois pas que mon hymen eût été célébré par plus de fêtes & de réjouissances.

CHAPITRE XI.

Avec quel Cavalier Don Chérubin fit connoissance, & ce qui s'ensuivit. Il part avec Don Manuel pour le Château de Clévillente; ce qu'il y reconnut.

PArmi les jeunes Gentilshommes qui se trouverent à mes noces, il y en eut un sur-tout qui me frappa par son air noble & agréable. D'abord que je le vis, je demandai à Don Manuel qui étoit ce beau Cavalier-là. Il s'appelle, me dit-il, Don Grégorio de Clévillente.

A ce mot de Clévillente, je changeai de visage, & me troublai, ne doutant nullement que ce Gentilhomme ne fût le séducteur de ma sœur Franciſca. Néanmoins je dérobai mon trouble aux yeux de Pedrilla; qui poursuivit ainsi : Il revient de Calatrave, & passe par Alcaraz pour retourner à son Château qui est auprès d'Alicante. Je me sçais très-bon

gré d'avoir fait connoissance avec lui ; il me paroît un Cavalier accompli.

Si Don Grégorio charma Don Manuel, Don Manuel ne plût pas moins à Don Grégorio, qui s'arrêta quinze jours à Alcaraz, pendant lesquels il se forma entre ces deux Gentilshommes une amitié si vive, que j'en fus d'abord un peu jaloux. Mais ma jalousie ne pût tenir contre les avances que me fit Clévillente pour devenir de mes amis ; de sorte qu'oubliant ce qui pouvoit s'y opposer, je répondis de bonne foi aux sentimens affectueux & sinceres qu'il me témoigna. Ce Cavalier, la veille de son départ, en nous marquant le regret qu'il avoit de nous quitter, nous proposa de nous mener à son Château pour quelques jours : ce qu'il fit avec des instances si pressantes, que nous y consentîmes. Je partis donc pour le Château de Clévillente, non que je me fisse un plaisir de voir un séjour que le frere de ma sœur ne pouvoit regarder sans peine, mais entraîné

par une secrete inspiration du Ciel qui vouloit par mon ministere accomplir ses desseins.

Le premier objet qui frappa ma vûe dans ce Château, fut un garçon de dix à douze ans qui vint se jetter dans les bras de Don Grégorio, qui l'ayant fort caressé nous le présenta en disant : Vous voyez le fruit de mes premieres amours. Nous trouvâmes ce petit garçon fort joli, nous l'embrassâmes Don Manuel & moi, & nous félicitâmes le pere d'avoir un fils d'une si belle espérance. Clévillente se montra sensible aux complimens que nous lui fîmes là-dessus, & nous dit : Cet enfant m'est d'autant plus cher, qu'il sort d'une mere que je ne puis me consoler d'avoir perdue.

Il accompagna ces paroles d'un soupir que je relevai dans l'intention de l'engager à nous raconter une histoire dans laquelle je craignois que ma sœur ne fût intéressée. Seigneur, lui dis-je, il est bien triste de se voir enlever par une mort prématurée un

objet chéri. La perſonne dont je pleure la perte, interrompit-il, n'eſt point morte ; je ne le crois pas, du moins. Mais il y a dix ans qu'elle diſparut ſubitement de ce Château ; & quelques perquiſitions que j'en aye pû faire, je ne ſçais ce qu'elle eſt devenue.

Vous nous donnez, dit Don Manuel, une grande idée des charmes de cette Dame. Elle devoit être raviſſante, puiſqu'après dix ans vous prenez encore plaiſir à vous ſouvenir d'elle. Ce n'étoit pas, répondit-il, une beauté achevée ; cependant on ne pouvoit la voir ſans l'aimer, tant elle avoit l'air gracieux. Vous en allez juger par vous même, ajouta-t-il, ſi vous voulez me ſuivre. A ces mots, il nous mena dans ſon cabinet, où parmi pluſieurs portraits étoit celui de ma ſœur. Je le reconnus d'abord, tant il étoit reſſemblant. Toute la différence que j'y trouvois, c'eſt que la copie avoit un vif éclat de jeuneſſe que l'original commençoit à n'avoir plus.

Voilà, nous dit Clévillente, en nous montrant du doigt le portrait en question, les traits de la mere de Francillo. N'ai-je pas raiſon de regretter une ſi charmante perſonne ? Je ne fis pas ſemblant de reconnoître Franciſca dans ce portrait ; cependant je demeurai perſuadé que Francillo étoit un enfant de ſa façon. Je ne puis, diſois-je, m'empêcher de le croire, quoiqu'elle n'ait fait aucune mention de ce bâtard dans le récit de ſes aventures ; elle aura jugé à propos de ſupprimer cette circonſtance, croyant par cette ſuppreſſion rendre ſon hiſtoire plus innocente. Puis changeant de penſée : Peut-être auſſi, ajoutois-je, que ce fils naturel eſt de quelqu'autre Dame que Clévillente aura ſéduit comme Dona Franciſca.

Pour ſçavoir mieux à quoi m'en tenir en faiſant parler Don Grégorio, je lui dis : Vous devez en effet être ſenſible à la perte d'une beauté ſi touchante : mais comment l'avez-vous perdue ? Vous a-t-elle quitté par inconſtance, ou ſi vous lui avez

donné sujet de se plaindre de vous ? Hélas ! me répondit-il tristement, je suis la cause de notre séparation. C'est ma faute, & c'est ce qui me rend inconsolable. Si Dona Franciſca m'eût abandonné par légereté, il y a long-tems que je l'aurois oubliée ; au lieu que reconnoiſſant mon mauvais procédé à son égard, je ne puis l'ôter de mon souvenir. Je l'avoue, poursuivit-il, je ne puis imputer sa faute qu'à mes parjures. Quand je l'enlevai du Couvent où elle étoit Penſionnaire, je promis, jurai que je l'épouserois ; & elle se rendit moins à la violence de mon amour, qu'à ce ſerment. Cependant, loin de lui tenir parole, je l'amusai, je la trompai, & je lassai enfin sa patience. Après une année de séjour, elle s'échappa de ce Château, sans pouvoir être retenue par un enfant nouveau-né, qu'elle me laissa pour que sa vûe me reprochât sans cesse ma perfidie & ma trahiſon.

Je fis, continua Don Grégorio, chercher par tout Franciſca sitôt que

je ſçus ſa fuite ; mais les perſonnes que je chargeai de ce ſoin, s'en acquitterent ſi mal qu'ils n'en apprirent aucune nouvelle. Depuis ce tems-là je ne ſuis pas tranquille. J'ai toujours Franciſca dans l'eſprit, & ſon image vengereſſe me pourſuit la nuit & le jour. Je crois la voir ; je crois l'entendre déplorant ſa crédulité, ſe répandre en imprécations contre moi. Peut-être, dis-je à Clévillente, ne vous la peignez-vous pas telle qu'elle eſt. Peut-être que n'accuſant qu'elle-même de ſon malheur, le ſouvenir de ſes bontés pour vous ne lui arrache que des larmes. Peut-être enfin regnez-vous encore dans ſon cœur malgré votre ingratitude.

Ah, ſi je le croyois, s'écria-t-il, & que je ſçuſſe où elle eſt, j'irois déteſter à ſes pieds l'indigne traitement qu'elle a reçû de moi ! Oui, j'irois la trouver, quand elle ſeroit au bout du monde. Vous n'auriez pas beſoin, lui repliquai-je, de l'aller chercher ſi loin, ſi vous étiez effectivement dans la diſpoſition d'ex-

pier par un mariage l'atteinte mortelle que vous avez portée à son honneur, & l'affront que vous avez fait à sa famille. Qu'entends-je, me dit Don Grégorio d'un air étonné ! Don Chérubin, seroit-il possible que vous connussiez la Dame que représente ce portrait ? N'en doutez pas, lui répondis-je, & elle n'est pas inconnue à Don Manuel.

A ces paroles Pedrilla considéra le portrait avec plus d'attention, & démêlant les traits de ma sœur : Qu'est-ce que je vois, mon ami, me dit-il d'un air troublé ? Je n'ose vous découvrir ma pensée. J'aime mieux croire que mes yeux me trompent en ce moment. Non, non, lui repartis-je, leur rapport est fidéle. Dona Franciſca qui vous est connue sous le nom de Basilisa, est l'original de cette peinture. Clévillente a séduit ma sœur, elle me l'a elle-même avoué. Il l'enleva d'un Couvent de Carthagene où elle étoit Pensionnaire, & l'amena dans ce Château. C'est un rapt dont l'honneur veut que je de-

mande raiſon ; mais puiſque Dona Franciſca eſt veuve, il eſt un moyen plus doux de contenter l'honneur.

Après les ſentimens que Don Grégorio vient de faire paroître, dit alors Don Manuel, je ſuis perſuadé que ſa plus chere envie eſt d'épouſer Dona Franciſca. Je n'ai pas un autre deſſein, s'écria Clévillente ; les remords dont je ſuis la proie depuis dix ans doivent vous en répondre. Enſeignez-moi ſeulement l'endroit d'Eſpagne que cette Dame habite, & j'y vole à l'inſtant. Je prétends vous y conduire moi-même, lui dis-je, pour être témoin de la joie que vous aurez tous deux à vous revoir. Je crois que Don Manuel ne refuſera pas de nous accompagner. Non ſans doute, répondit Pedrilla ; j'ai mes raiſons auſſi pour faire ce voyage, indépendamment de la complaiſance que vous êtes en droit d'attendre de mon amitié.

CHAPITRE XII.

Du voyage que ces trois Cavaliers firent au Château de Villardesaz. Ils se travestissent en Pélerins pour entrer dans ce Château. De quelle maniere ils furent reçus. Entretiens singuliers d'un domestique de Dona Francisca. Surprise imprévûe de la derniere. Reconnoissance.

NOus prîmes donc tous trois sur le champ la résolution d'aller au Château de Villardesaz, où je jugeai que ma sœur devoit être. Nous nous disposâmes à partir; & suivis de trois valets montés comme nous sur des mules, nous nous mîmes en chemin pour Cuença, où nous nous rendîmes en moins de six jours.

Lorsque nous fûmes arrivés dans cette ville, nous trouvâmes à propos de nous y arrêter pour nous informer de ce que nous voulions sçavoir, c'est-à-dire, de ce qui se passoit au Château de Villardesaz, qui n'est qu'à trois quarts de lieue de la ville.

Nous apprîmes qu'effectivement le Seigneur Don Pedro Retortillo s'étoit tué en tombant de cheval dans une chasse, & que sa veuve encore affligée de sa mort, menoit une vie triste au Château, n'ayant avec elle pour toute consolation qu'une Dame de ses amis. Quand Don Manuel entendit parler de cette amie, il en tressaillit de joie, ne doutant nullement que ce ne fût Ismenie, qu'il n'étoit pas moins ravi de revoir, que Don Grégorio de retrouver sa chere Franciſca.

Comme nous tenions tous trois conseil sur la maniere dont nous irions nous présenter à ces deux Dames, il me vint une idée folle que mes camarades approuverent, & que nous résolûmes de suivre. Nous fîmes faire trois habits de Pélerins, sous lesquels, après avoir laissé nos valets à Cuença, nous nous rendîmes à l'entrée de la nuit auprès du Château de Villardesaz. Nous frappâmes à la porte, & nous dîmes à un domestique qui vint nous l'ou-

vrir, que trois Pélerins Arragonois qui alloient à saint Jacques en Galice demandoient la permission de passer la nuit dans les écuries du Château. Le domestique rentra pour nous annoncer, & vint nous dire un moment après que sa maîtresse y consentoit; & là-dessus nous ayant introduit dans le Château, il nous conduisit jusqu'au fond d'une salle basse, où il y avoit de la paille fraiche & une lampe attachée au mur dans un coin. Amis, nous dit-il, quand il passe par ici des Pélerins, ce qui arrive assez souvent, c'est dans cette salle que nous les faisons coucher. Vous n'y serez point mal; & comme vous ne manquez pas, je crois, d'appétit, je vais vous apporter de quoi le satisfaire. Vous verrez qu'on ne fait point dans ce Château les choses à demi.

En achevant ces mots, il se retira, nous laissant la liberté dont nous avions besoin, pour céder à l'envie qu'il nous prit de rire de l'hospitalité qu'on nous faisoit. Il étoit en ef-

fet assez plaisant de voir traiter ainsi des Pélerins tels que nous, & cela nous réjouissoit infiniment. Nous attendions que le même domestique revint : & nous n'étions pas peu curieux de sçavoir en quoi consisteroit le soupé dont il nous avoit fait fête, lorsqu'un quart-d'heure après il rentra dans la salle avec un panier, dans lequel il y avoit du pain, du fromage & des oignons. Il étoit suivi d'un autre valet qui portoit une grande cruche de vin de la Manche ; & s'approchant de nous d'un air gai : Voici, nous dit-il, des rafraîchissemens que je vous apporte pour vous donner de nouvelles forces. Bourrez-vous-en bien l'estomac, car c'est lui qui porte les pieds.

Ce garçon nous paroissant un gaillard qui ne demandoit qu'à parler ; nous lui fîmes tous trois tour à tour des questions auxquelles il répondit en serviteur discret & affectionné. Nous lui donnâmes occasion de nous conter le malheur de Don Pédre, ce qu'il nous détailla sans oublier la

moindre circonstance. Et Madame son épouse, lui dis-je ensuite, a-t-elle été fort touchée de sa mort ? Elle l'est bien encore, me répondit-il. Je n'aurois jamais crû qu'une femme pût pleurer si long-tems son mari. Don Pédre votre Maître, lui dit Don Grégorio, étoit apparemment un Cavalier fort aimable ? Pas trop, repartit le domestique ; c'étoit un mortel d'un assez mauvais caractere, un jaloux, un grondeur, un homme plein de fantaisies. Cependant, malgré tout cela, il avoit un je ne sçais quoi, qui le rendoit agréable à Madame. Hé ! n'y a-t-il personne qui cherche à consoler cette belle veuve, dit Don Manuel ? Pardonnez moi, reprit le domestique ; outre que la Segnora Ismenia son amie combat sans cesse sa douleur, il vient ici presque tous les jours un jeune Gentilhomme de Cuença qui me paroît propre à soulager les ennuis du veuvage.

Ce Cavalier, continua-t-il, se nomme Don Simon de Romeral. Je ne doute point qu'il n'ait envie de

succéder au Seigneur Don Pédre, & la chose n'est pas impossible. Depuis quelques jours Madame me paroît un peu moins affligée qu'à son ordinaire, soit que les discours d'Ismenie ayent opéré, soit que Don Simon commence à plaire.

Le rapport de ce valet me fit craindre que nous ne fussions arrivés trop tard, & que ce Don Simon ne se fut déja rendu maître du cœur de Franciſca : si cela est, disois-je en moi-même, ma sœur ne me sçaura peut-être pas bon gré du soin que je prends de son honneur. Elle ne reverra point avec plaisir son premier amant si elle est actuellement prévenue en faveur d'un autre. Don Grégorio faisoit à-peu près les mêmes réflexions, & nous commencions l'un & l'autre à douter que notre pélerinage fut heureux.

A force de faire des questions à ce domestique qui n'étoit pas sot, nous nous rendîmes suspects : Messieurs, nous dit-il en branlant la tête, vous m'avez bien la mine d'être des fins

Pélerins. Vous n'êtes pas des *Picaros*, comme le ſont pour la plûpart ceux qui portent votre habit. Vous avez tous l'air d'être des gens d'importance. Vous vous êtes déguiſés de cette ſorte pour jouer quelque Comédie, & peut-être même avez-vous choiſi ce Château pour le lieu de la ſcène. Si vous avez beſoin, ajouta-t-il, d'un quatrieme Acteur pour repréſenter votre piece, je vous offre mes talens.

Nous le prîmes au mot; & voyant que c'étoit un homme qui pourroit nous être utile, nous nous découvrîmes à lui; & pour mieux l'engager à nous rendre ſervice, nous lui donnâmes une trentaine de piſtoles. Il connut par-là qu'il n'avoit point mal jugé de nous; & charmé de nos manieres à ſon égard: Meſſieurs, nous dit-il, diſpoſez de Clarin votre ſerviteur, vous n'avez qu'à commander. Quel eſt votre deſſein? Que puis-je faire pour vous? Nous connoiſſons, lui dis-je, la Maîtreſſe de ce Château & ſon amie. Il y a

longtems que nous ne les avons vûes, & nous nous faisons une fête de paroître devant elles pour voir si elles nous remettront sous cet habillement. Allez, poursuivis je, allez dire en secret à Dona Franciſca, que ſi elle eſt curieuſe d'apprendre des nouvelles de Don Chérubin de la Ronda, il y a ici un Pélerin qui pourra ſatisfaire ſa curioſité. Si vous n'exigez que cela de moi, répondit Clarin, c'eſt peu de choſe. Je me ſerai bientôt acquitté de cette commiſſion.

En effet, nous ayant quitté, il revint à nous quelques momens après. Venez avec moi, me dit-il, Madame veut vous entretenir. En même-tems il me conduiſit à un fort bel appartement, où ma ſœur étoit ſeule avec Iſmenie. Elles me reconnurent d'abord toutes deux. Ah! mon frere, s'écria ma ſœur, quelle agréable ſurpriſe pour moi de vous revoir! Mais pourquoi vous offrir à ma vûe ſous cet habillement? Ma ſœur, lui répondis-je, vous ceſſerez de vous

étonner que je paroisse devant vous sous cette forme, quand vous sçaurez la cause de mon pélerinage. Mais permettez auparavant, que je vous témoigne la part que j'ai prise à la mort du Seigneur Don Pédre. Comme je n'ignore pas que vous êtes très-sensible à la mort de vos époux, je viens ici partager votre affliction.

La veuve à ce discours sentit renouveller sa douleur, & ses yeux se couvrirent de larmes. Je crus qu'elle alloit se répandre en nouveaux regrets, & je m'attendois à essuyer la bordée; mais heureusement Ismenie détourna l'orage, en disant à son amie : Ma mignone, vous avez assez pleuré, il est tems de vous consoler; votre frere vient ici dans l'intention d'y contribuer. Oh, pour cela, oui, dis-je, c'est mon dessein; & j'ose vous prédire que les choses vont bien changer de face dans ce Château. Je suis accompagné de deux bons Pélerins qui sont dans la résolution d'y faire succéder la joie à la tristesse. Et qui sont ces Pélerins,

dit Dona Franciſca ? je ne veux pas les voir que je ne le ſçache. Souffrez, lui repartis-je, que je ne vous les nomme point, pour vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe. Ordonnez qu'on vous les amene. Alors Iſmenie ayant appellé Clarin, le chargea d'aller chercher les deux autres Pélerins, qui n'avoient pas peu d'impatience de ſe montrer ſur la ſçène.

Dès qu'ils y parurent, Iſmenie reconnut Don Manuel ; mais ma ſœur ne démêla pas dans le moment Don Grégorio, qui ne l'eut pas ſitôt apperçue, qu'il courut ſe jetter à ſes pieds : Souffrez, Madame, lui dit-il, qu'un coupable entraîné par ſes remords, vienne vous demander grace. Dona Franciſca, moins frappée de ces paroles que du ſon de la voix de Clévillente, ſe le remit, & s'évanouit auſſi-tôt. Je m'étois bien douté que la vûe du pere de Francillo la troubleroit ; mais je ne m'étois point attendu qu'elle feroit ſur elle une ſi vive impreſſion.

Nous lui donnâmes, Iſmenie &

moi, promptement du secours; & lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, elle garda quelque moment le silence. Ensuite m'adressant la parole: Mon frere, me dit-elle, vous voyez l'effet de votre imprudence. Ne deviez-vous pas me prévenir avant que d'offrir à mes yeux Don Grégorio? Vous n'ignorez pas les raisons que j'ai d'éviter sa présence. J'ai tort, lui répondis-je, ma sœur, je conviens que j'aurois dû par un entretien particulier, vous préparer à revoir un amant à qui vous êtes en droit de faire les reproches les plus sanglans; & qui pourtant n'est pas indigne de pardon. Il a reconnu sa faute, & il la pleure depuis dix ans. Permettez-lui de vous exposer ce qu'il a souffert, daignez l'écouter. Je vous réponds de sa sincérité.

Oui, Madame, s'écria Clévillente, donnez-moi de grace un moment d'audience; accordez-le aux prieres de mon ami Don Chérubin. Quelque prevenue que vous puissiez être contre moi, les choses que j'ai à vous

vous apprendre désarmeront votre ressentiment. Hé ! que pouvez-vous dire pour votre justification, répliqua la veuve de Don Pedre ? Plût au Ciel que vous ne fussiez pas le plus perfide & le plus ingrat de tous les hommes ! Je demeure d'accord de ma perfidie, lui répartit Don Grégorio ; mais que n'ai-je point fait pour l'expier ? En même-tems il enfila le détail de ses souffrances que nous lui laissâmes, Ismenie & moi, continuer en particulier, & qui ne manqua pas de produire son effet, c'est-à-dire, d'attendrir Francisca ; d'où il faut conclure, que si les premieres passions ne sont pas toutes à l'épreuve du tems, du moins ce sont des feux mal éteints, qui peuvent aisément se rallumer.

Tandis que ces deux amans s'entretenoient tout bas, je les observois, & il me sembloit que la colere de ma sœur s'éteignoit à vûe d'œil. Je crois que mon neveu Francillo ne fut pas oublié dans leur conversation, & qu'il ne nuisit point à leur racom-

modement. Pendant ce tems-là, Don Manuel & moi, nous apprîmes à Iſmenie de quelle façon nous avions fait connoiſſance avec Don Grégorio, & tout ce qui s'étoit paſſé entre nous & ce Cavalier au Château de Clévillente.

Vous me raviſſez, nous dit Iſmenie, en m'annonçant le retour d'un parjure que mon amie n'a jamais pû entierement bannir de ſa mémoire; mais par ma foi, vous ne pouviez l'amener ici plus à propos. Il étoit tems. Un mois plus tard, vous auriez trouvé Dona Franciſca remariée. Elle commençoit à ſe ſentir du goût pour Don Simon de Romeral, & je la voyois diſpoſée à l'épouſer Graces au Ciel, m'écriai-je, nous ſommes donc arrivés bien heureuſement, pourvû que ma ſœur ne s'aviſe pas de vouloir préférer au premier en date le dernier venu. Fi donc, reprit Iſmenie, rendez plus de juſtice à Dona Franciſca. Quand même ſon penchant l'entraîneroit du côté de Don Simon, elle ſe déclareroit pour Clé-

villente sans balancer. L'amant offert par l'amour céderoit à l'amant présenté par l'honneur.

Quoi qu'Ismenie pût dire, pour me rassurer là-dessus, je ne laissois pas de craindre que ma sœur ne pensât autrement qu'elle : cependant ma crainte fut vaine. Don Grégorio étoit un galant de la premiere classe. Il possédoit l'heureux talent de persuader les Dames ; aussi Dona Franciſca sentit-elle renaître toute la tendresse qu'elle avoit eûe pour lui ; & comme elle n'étoit pas de son côté moins habile que ce Cavalier dans l'art de plaire, elle le rendit plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été. Don Manuel ne revit pas non plus Ismenie sans reprendre les sentimens qu'il avoit eus pour elle à Madrid ; & cette Dame lui fit assez connoître par la maniere obligeante dont elle le reçut, que son bonheur ne dépendroit que de lui, s'il l'attachoit au plaisir d'être son époux.

CHAPITRE XIII.

Nos trois voyageurs soupent avec Dona Francisca & Dona Ismenia : Don Chérubin entretient particulierement sa sœur. Elle épouse Don Grégorio son premier amant. Dona Ismenia épouse aussi Don Manuel de Pedrilla. Don Chérubin & Don Manuel se retirent du Château de Clévillente, & partent avec leurs épouses pour Alcaraz ; convention qu'ils firent.

CEs deux Pélerins, qui ne s'ennuyoient pas avec leurs maîtresses, furent interrompus par l'arrivée d'un domestique, qui vint avertir que le soupé étoit prêt. Là-dessus la veuve de Don Pédre nous mena dans une salle où il y avoit une table couverte de toute sorte de viandes bien apprêtées. A la vûe d'un repas où régnoit l'abondance & la propreté, je me ressouvins du fromage & des oignons que Clarin nous avoit apportés dans l'écurie. Je dis à Pedrilla : Beau-frere, voilà des mets

qui valent bien ceux qui nous ont été préſentés tantôt. Qu'en penſez-vous ?

Cette réflexion excita un éclat de rire général, & nous mit tous en train de nous réjouir. Meſſieurs, nous dit Iſmenie, ſous votre habillement nous vous avons pris pour trois aventuriers, & nous reglons ici l'hoſpitalité ſur la mine de nos hôtes ; mais des Pélerins tels que vous, méritent que nous les recevions comme d'honnêtes gens : auſſi ſommes-nous, mon amie & moi, très-diſpoſées à vous faire un bon traitement. Je n'ai pas beſoin de vous le proteſter, ajouta-t-elle en regardant avec un ſourire mes deux compagnons, vous devez déja vous en être apperçûs. Enfin, notre pélerinage fit la matiere de notre entretien pendant le ſouper, & nous fournit mille plaiſanteries qui nous amuſerent agréablement juſqu'au milieu de la nuit. Alors pluſieurs domeſtiques qui portoient des flambeaux, parurent pour nous conduire aux appartemens qui nous avoient

été préparés. Ainsi les trois Pélerins, au lieu de reprendre le chemin de l'écurie pour y coucher sur la paille, allerent se reposer comme des Inquisiteurs dans des lits de duvet.

Le lendemain dans la matinée, ma sœur m'envoya dire qu'elle vouloit avoir une conversation particuliere avec moi. Je me rendis à son appartement, où m'ayant fait asseoir au chevet de son lit : Mon frere, me dit-elle, je suis contente de Don Grégorio ; il se repent de m'avoir offensée. Il en a, dit-il, depuis dix ans des remords qui le suivent, comme autant de furies. Il me cherchoit par-tout, pour expier par le mariage son mauvais procédé. Il me retrouve ; il m'offre sa main, & plus épris de ma personne que jamais, il me jure un éternel amour. Il a rallumé dans mon cœur tous les feux qu'il y avoit fait naître à Carthagene, & j'accepte son offre avec transport.

J'applaudis à ce discours de ma sœur. Vous faites bien, lui dis-je ; Clévillente est votre premier vain-

queur, & le gage de votre amour doit vous le faire regarder comme un époux qui vous rejoint, après avoir été long-tems séparé de vous. Ces paroles firent rougir Dona Franciſca, qui me dit : Je crois, mon frere, que vous voudrez bien me pardonner de vous avoir fait un myſtere de ce gage dont vous parlez. Lorſqu'une fille tendre raconte ſon hiſtoire, il ne faut pas trouver mauvais qu'elle en ſupprime quelque circonſtance. Ah, vraiment, lui répondis-je, ma chere ſœur ! je vous le pardonne volontiers ; mais auſſi qu'il me ſoit permis de vous entretenir aujourd'hui de Francillo. Il n'y a jamais eu d'enfant plus aimable. Quand vous l'aurez vû, vous le plaindrez d'avoir été privé de vos careſſes dans ſa premiere enfance, & vous avouerez qu'il mérite bien que ſon pere & ſa mere le reconnoiſſent pour leur légitime héritier. Enfin, je plaidai ſi bien la cauſe de mon neveu, que Dona Franciſca s'attendrit ſur ſon ſort, juſqu'à verſer des larmes. Fran-

cillo, lui dis-je, n'eſt plus à plaindre, puiſque le Ciel raſſemble ici ſes parens, & que l'hymen va les unir tous deux. Ils fixeront ſon état, & par-là ils donneront un nouveau membre à la Nobleſſe de Valence.

Après nous être entretenus aſſez long-tems de Francillo, nous parlâmes de la mort de Don Céſar notre frere, & du riche héritage qu'il m'avoit laiſſé. Ma ſœur, (je lui dois cette juſtice,) au lieu de témoigner un avare regret de n'y avoir point eu de part, fut aſſez généreuſe pour m'en féliciter de bonne foi. Il eſt vrai qu'étant encore mieux que moi dans ſes affaires, & ſur le point d'épouſer un Gentilhomme opulent, elle devoit être contente de ſa fortune. Notre entretien finit par des queſtions qu'elle me fit ſur mon mariage, & elle eut tout lieu de juger par mes réponſes, que je ne me repentois pas de m'être marié.

Après cette converſation, j'en eus une autre avec Don Grégorio, qui ſentant irriter de moment en mo-

ment son amour, parut fort impatient de posséder Françisca. Tandis que j'étois avec ce Cavalier, Don Manuel arriva. Je viens, nous dit-il, de quitter Ismenie. J'en suis enchanté; je meurs d'envie de joindre mon sort au sien. Hé bien, Messieurs, leur dis-je, puisque vous êtes si amoureux il faut hâter votre bonheur. C'est un soin dont je me charge. Je vais trouver vos Dames, & leur marquer l'impatience que vous avez d'être unis avec elles; je doute fort qu'elles ayent la cruauté de vouloir vous faire languir dans cette attente. Véritablement dès qu'elles virent que leurs amans se soumettoient de si bonne grace au joug de l'hymenée, elles se conformerent, sans hésiter, à leurs intentions.

Quand je vis que les quatre parties intéressées étoient d'accord, nous tînmes un grand conseil sur ce qu'il convenoit de faire; & il fut résolu que ce double mariage seroit célébré au Château de Clévillente pour plus d'une raison. Cela étant arrêté, nous

fîmes venir de Cuença nos valets avec notre équipage, & nous nous préparâmes à partir, ce que nous fûmes bientôt en état de faire. Nous quittâmes nos robes de Pélerins pour reprendre nos habits de Cavaliers; & ma sœur ayant laissé au fermier le soin du Château de Villardesaz, prit avec nous & tous ses domestiques le chemin d'Alicante, où nous n'arrivâmes qu'au bout de huit jours, n'ayant pas voulu faire plus de diligence de peur d'incommoder nos Dames. Nous ne nous arrêtâmes point dans cette ville, & nous gagnâmes promptement le Château de Clévillente, où la veuve de Don Pédre se rappellant les chagrins ou peut-être les plaisirs qu'elle y avoit eus, ne pût retenir ses larmes, qui furent redoublées par la vûe de Francillo. Mais cet aimable enfant essuya lui-même les pleurs qu'il faisoit couler, & inspira pour lui tant de tendresse à sa mere, qu'elle en fit son idole. Outre qu'elle voyoit en lui sa vivante image, il étoit son fils unique; car

elle n'avoit point eu d'enfant de ſes deux maris.

On ne s'occupa dans le Château que des apprêts des noces de mes beau-freres. Tandis qu'on y travailloit, j'allai chercher à Alcaraz Dona Paula ma femme, ſans laquelle la fête n'eut pas été complette. Ce ne fut qu'un voyage de ſix jours, après leſquels le Château de Clévillente me revit avec mon épouſe, dont l'heureuſe arrivée augmenta la joie qui y régnoit. Iſmenie & Dona Franciſca lui firent à l'envi des careſſes, & trouverent en elle une perſonne diſpoſée à vivre avec ſes belles-ſœurs en bonne intelligence.

Don Manuel & Don Grégorio ſe donnerent tant de mouvemens pour hâter le jour qui devoit combler leurs vœux, qu'il arriva bientôt. Ils reçurent la bénédiction nuptiale de la main de l'Evêque d'Orignela, parent de Clévillente; Sa Grandeur, qui étoit un Moine de l'Ordre de Saint Dominique, ayant bien voulu pren-

dre la peine de venir au Château pour cet effet.

Voilà de quelle façon Ismenie & ma sœur furent mariées. Après s'être donné bien du bon tems, elles eurent le bonheur d'épouser deux Gentilshommes, qui par un excès d'amour pour elles, en firent deux Dames d'importance. Que l'amour est admirable ! Il tire le rideau sur la vie passée d'une coquette, quand il veut la marier à un honnête homme.

Ces deux mariages furent suivis de réjouissances qui durerent plus de trois semaines. Après quoi Don Manuel & moi, nous priâmes Don Grégorio & son épouse de nous permettre de nous retirer à Alcaraz ; mais nous eûmes bien de la peine à les y faire consentir. Il y avoit si longtems que ma sœur vivoit dans une étroite liaison avec Ismenie, qu'elle ne pouvoit se résoudre à cette séparation. Cependant elle cessa de s'opposer à notre départ, à condition que pour être ensemble la moitié de

l'année, nous irions, Don Manuel & moi, avec nos épouses passer trois mois de l'été au Château de Clévillente, & que Don Grégorio & ma sœur viendroient l'hyver demeurer trois autres mois à Alcaraz. Ils nous laissèrent enfin la liberté de les quitter, sur la promesse que nous leur fîmes d'observer exactement la convention.

CHAPITRE XIV.

Farce singuliere où se trouve Don Chérubin. Sérieuse réflexion sur sa fortune & sur celle de sa sœur. Don Manuel & lui sont volés par un de leurs laquais; ils en prennent un autre; qui il étoit? Surprise de Don Chérubin & de son ami lorsqu'ils le reconnoissent.

APrès nous être témoigné de part & d'autres par des caresses mutuelles combien notre séparation nous étoit sensible, nous partîmes, Don Manuel & moi accompagnés de nos charmantes épouses, laissant Don

Grégorio & ma sœur fort tristes de notre départ dans leur Château. Pour nous, la possession de ce que nous avions de plus cher dans le monde, nous consola, & nous eûmes un plaisir infini dans notre petit voyage. Comme nous étions obligés de coucher en chemin, nous nous arrêtâmes dans une bourgade, où nous eûmes le divertissement d'une piece, jouée par des Bateleurs; ils l'avoient intitulée : *Ines de Castro.* Sur la réputation que cette Tragédie s'étoit acquise à Madrid, nous procurâmes à nos épouses le plaisir de la voir; mais nous fûmes bien désolés lorsque nous vîmes paroître dans une chambre d'auberge où se donnoit cette Comédie, une femme prête d'accoucher; elle nous débita un galimatias auquel on n'entendoit rien; ensuite vint un autre Acteur âgé de soixante ans environ. Il représentoit *Don Pedro :* enfin cette piece qu'on ne peut nommer comique ni tragique, ne dura qu'un quart-d'heure, au grand contentement des spectateurs : ils don-

noient après un divertiſſement compoſé de danſes, de ſauts & de voltiges; & pour terminer le ſpectacle, celui qui avoit joué le rolle de *Don Pedro* ſe mit à faire des armes avec ſon pied droit, la tête en bas; comme il s'en tiroit aſſez bien, il fut fort applaudi; mais le plus comique de l'aventure, c'eſt que Madame *Ines*, qui en jouant, avoit fait beaucoup de grimaces par les douleurs qu'elle ſentoit de ſa groſſeſſe, accoucha le même ſoir ſur le théâtre preſqu'en notre préſence. Nous nous retirâmes après cette cataſtrophe: les Acteurs nous prierent de les excuſer s'ils ne nous donnoient pas un ballet Chinois qui avoit fait beaucoup de bruit à Madrid; mais que l'évenement imprévû de l'Actrice accouchée les en empêchoit. Nous eûmes beaucoup plus d'agrément à notre ſouper. Le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à Alcaraz. Nos épouſes avoient beſoin de repos, & de notre côté nous en avions beſoin auſſi. Nous jouiſſions de la félicité la plus par-

faite : quoique nous fussions mariés depuis trois mois, nous aimions encore nos femmes plus que jamais. Trop heureux, si le bonheur dont je jouissois en mon particulier avoit duré toute ma vie ! mais il étoit écrit dans la table des destinées qu'il devoit m'arriver des malheurs plus grands que ceux que j'avois déjà éprouvés. Les aventures de ma sœur me revenoient sans cesse à l'esprit, & j'admirois la Providence qui ne nous a jamais abandonnés. Une femme aussi coquette, jouir de la plus brillante fortune, me disois-je, cela est heureux ! Que l on voit des personnes avoir plus de mérite & plus de vertu que ma sœur, dans l'opprobre & dans la misere! Quel est ce monde ! Une fille débauchée, Comédienne, devenir l'épouse d'un bon Gentilhomme : cela ne se voit pas souvent. L'honneur de ma sœur est réparé par ce moyen. Elle est riche, & son mari ne l'est pas beaucoup, ainsi l'un fait passer l'autre. Puisse la fortune nous laisser jouir long-tems de ses

bienfaits, il ne me prendra plus envie de prendre le froc & de donner mon bien à des Moines. Ceux à qui j'ai eu affaire ont été trop reconnoissans des biens que je leur ai laissés, malgré moi; je peux avoir tort de parler ainsi, je dois peut-être ma nouvelle fortune à l'efficacité de leurs prieres. Don Manuel vient de mettre le comble à mon bonheur, en me faisant la donation de la moitié de son Château : les personnes les plus distinguées d'Alcaraz nous honorent de leurs visites, & la meilleur société est la nôtre. La promenade, la chasse, la pêche, le jeu, la lecture, sont nos occupations & nos amusemens.

Nos plaisirs furent troublés par un accident imprévû qui nous arriva. Le feu prit pendant la nuit dans notre château, & consomma presque la moitié de nos effets; heureusement que nous eûmes le tems de faire enlever ce que nous avions de plus précieux, & quelques réparations remirent les choses dans le même état

qu'elles étoient avant. Nous nous ſerions conſolés aiſément de cette perte ſi l'on ne nous avoit pas volé beaucoup d'argenterie & les bijoux de nos épouſes, qui ne laiſſoient pas que de monter à une ſomme conſidérable. Nous ne ſoupçonnions aucuns de nos domeſtiques, & cependant c'en étoit un, qui fut découvert par le Marchand, à qui ce coquin avoit été pour vendre une partie de ce qu'il avoit pris. Don Manuel vouloit le remettre entre les mains de la Juſtice, mais par conſidération pour moi, il ſe contenta de le chaſſer, en lui ordonnant, ſous peine de le déclarer, de ſortir du Royaume en deux tours de ſoleil. Nous récompensâmes libéralement notre honnête homme de Marchand: il eſt rare d'en voir de ſon eſpece.

Quelques jours après il ſe préſenta pour notre ſervice un jeune garçon, dont la phyſionomie & la taille répondoient pour lui. Il venoit avec une recommandation d'un de nos amis. Nous l'arrêtâmes le même jour.

Son nom étoit Alvarès. Sa douceur, sa complaisance & son exactitude à bien remplir ses devoirs, lui attirerent notre estime. Il avoit cet esprit de modestie & d'humilité qui le faisoit aimer de tout le monde ; mais malgré l'excellent caractere qu'il possédoit, il étoit d'une mélancolie affreuse ; il soupiroit toujours. Je m'intéressois à son sort. Ce garçon me montroit de l'amitié, & j'y répondois. Il suffisoit qu'il fut malheureux pour qu'il me devint cher.

J'aimois si fort Alvarès que je me mis dans la tête de dissiper son chagrin. Son air sombre & triste m'inquiétoit ; je le fis venir un jour dans l'appartement de Don Manuel pour qu'il me découvrit le sujet de sa douleur. Je commençai par lui demander s'il se déplaisoit avec nous, que nous étions contens de lui, & que la mélancolie qui le rongeoit l'emporteroit tôt ou tard au tombeau. Alvarès m'écoutoit en soupirant, & ne me disoit rien. Vous aimez, continuai-je, & on ne répond point à vos de-

sirs. Avouez-le-moi ; si la personne qui vous est chere dépend de nous, ou qu'elle habite dans notre voisinage, ne vous contraignez pas. Ouvrez-moi votre cœur, je suis assez votre ami pour vous faire obtenir l'objet de vos soupirs. J'aime, il est vrai, me répondit Alvarès, mais sans aucun espoir, quoique je sois aimé de la plus aimable créature que le Ciel ait pû former. Ces paroles me surprirent dans la bouche d'un valet. Vos bontés excessives pour moi, continua-t-il, sont si réiterées, que je ne fais aucune difficulté de me confier en vous & de vous apprendre ce que je suis.

Don Manuel qui nous écoutoit de son cabinet, ne pouvant retenir sa curiosité, étant extrêmement gêné, en sortit aussitôt. Alvarès fut surpris de le voir si près de nous, & voulut se retirer. Don Manuel le fit rester, en lui disant, qu'il avoit entendu notre conversation, & que la part qu'il y prenoit l'avoit engagé à sortir de son cabinet pour en entendre le

reſte, & qu'il pouvoit ne voir en nous que ſes amis. Meſſieurs, nous dit-il, que je ſuis confus de vos bienfaits!

Ma famille eſt noble, mais la nobleſſe eſt bien peu de choſe quand elle n'eſt pas ſoutenue par de grands biens. J'eus une mere, qui, par ſa coquetterie & les grands airs qu'elle ſe donnoit, ruina mon pere en fort peu de tems; heureuſement que je fus le ſeul fruit de leur hymenée. Mon pere dont le nom étoit Don Alvar del Sol, en mourut de chagrin, & ma mere ne pouvant réſiſter à la perte qu'elle avoit faite, ſuivit mon pere peu de tems après. Quoi, interrompit Don Manuel, vous êtes le fils du Seigneur Don Alvar del Sol. Ah! mon cher Don Carlos, que je vous embraſſe! Don Manuel ſe jetta à ſon col, & lui rappella qu'ils avoient étudié enſemble à Madrid. Je fus charmé de cette découverte en moi-même, & je priai Don Carlos de nous faire part de ſes infortunes. Mon ami lui demanda des nouvel-

les de Don Lopez, dont la richesse étoit immense, & qui demeuroit à Madrid. Hélas ! repartit *Don Carlos*, c'est l'auteur de tous mes malheurs, & voici comment.

CHAPITRE XV.

Histoire tragique de Don Carlos & de Dona Sophia.

APrès la mort de mes pere & mere, Don Lopez de la Cruſca, mon oncle maternel, prit soin de mon enfance, & c'est sous ses yeux que je fis mes études. Malgré son avarice extrême, il m'aimoit, & m'avoit retiré chez lui où je vivois heureux & sans inquiétude : mais l'amour vint troubler mon repos. Mon oncle me procuroit tous les plaisirs qui peuvent flatter un jeune homme qui sort du College ; nous allions souvent au Prado ensemble, & la promenade étoit notre principal amusement. Un jour que nous y

étions, mon oncle se lassant de se promener voulut s'asseoir : par bienséance je restai avec lui. Il y avoit vis-à-vis de nous un banc sur lequel étoit assis la plus aimable personne que l'on peut voir. Elle jettoit ses regards de tems en tems sur moi ; & c'étoit autant de trait que l'amour me lançoit. Cependant sa compagne, que je crus sa mere, se leva, & elle la suivit : voyant qu'elles sortoient de la promenade du côté de notre logis, je feignis de me trouver indisposé pour obliger mon oncle à rentrer aussi. Mon oncle y consentit, & j'eus le plaisir de suivre de loin la personne du monde qui m'étoit devenue la plus chere. Quelle fut ma surprise de les voir entrer justement vis-à-vis notre demeure. Je demandai à mon oncle s'il connoissoit les Dames qui demeuroient vis-à-vis sa maison : il me répondit que n'ayant jamais voulu voir ses voisins, il ne désiroit pas les connoître. Je lui dis qu'il y avoit cependant un trésor dans cette maison, puisqu'elle renfermoit la plus

aimable perſonne du monde. Cela ſe peut, me dit mon oncle, & je n'y prends aucun intérêt. Si vous vous intéreſſiez pour moi, repris-je, mon cher oncle, vous m'introduiriez dans cette maiſon. Non, mon neveu, me dit-il : j'ai eu du ſoin de vous juſqu'à préſent, & je ne m'en repens point puiſque vous m'avez toujours obéi. Croyez-moi, n'allez point dans cette maiſon : j'ai mes raiſons. Enſuite il ſe retira & me laiſſa ſeul.

Je fus ſenſible à ces paroles ; mais l'amour l'emporta, & dès le lendemain j'allai ſaluer comme voiſin, les parens de la Demoiſelle que j'avois vue la veille. La réception qu'ils me firent m'enchanta ; je m'apperçus que leur fille, en me regardant, avoit extrêmement rougi ; je crois que je n'étois pas trop bien de mon côté, ſentant un feu, qui m'avoit été juſqu'alors inconnu, ſe répandre dans tout mon corps. Les pere & mere de Dona Sophia, ainſi étoit ſon nom, ſçachant que j'étois le neveu de Don Lopez

Lopez de la Cruſca, me firent un reproche d'avoir été juſqu'alors ſans les venir voir. Je m'en excuſai le mieux que je pus, & leur dit que mon oncle étoit un homme ſi extraordinaire, qu'il ne voyoit perſonne; que de mon côté je me voulois beaucoup de mal de ne leur avoir pas rendu plutôt ma viſite, & qu'ils pouvoient compter ſur moi dorénavant, puiſqu'ils me le permettoient. Dona Sophia pendant que je parlois ne ceſſoit de me regarder, & je ſortis le plus enflammé de tous les hommes. Je continuai mes viſites pendant ſix mois entiers. Aucun bonheur n'égaloit le mien: j'aimois & j'étois aimé. Je formai le deſſein de demander Dona Sophia en mariage à ſes parens. Ils me l'accorderent, ſans héſiter, aux conditions que mon oncle y ſouſcriroit: que ſans cela, ils retiroient leur parole, attendu que je ne pouvois eſperer aucuns biens que de mon oncle. J'allai faire part à Dona Sophia de mon bonheur; elle rougit,

& pour la premiere fois j'eus le plaisir de l'embrasser. Je vis dans ses yeux que je ne lui déplaisois pas pour époux. Ses pere & mere vinrent nous interrompre : je rentrai chez mon oncle. En arrivant je me jettai à ses genoux, & je lui avouai que malgré sa défense j'avois été voir Dona Sophia, que j'aimois éperdument ; que ses parens consentoient à me la donner en mariage, pourvû qu'il ne mît aucun obstacle à ma félicité. Mon neveu, me dit-il, je n'en veux mettre aucun. Epousez votre maîtresse ; j'y consens. Je sçais qu'il y a six mois que vous la voyez regulierement : je ne vous en ai jamais parlé, vous me l'avouez aujourd'hui : soyez heureux : mais n'esperez jamais, pendant que je vivrai, aucun bien de moi. Ah ! mon oncle, votre consentement me suffit, & je préfere Dona Sophia à tous les biens de la terre. Le jour suivant je fis part à ma maîtresse de la reponse de mon oncle, elle en instruisit ses pere & mere, qui

allerent aussitôt rendre visite à Don Lopés, afin de concerter ensemble les arrangemens qu'ils prendroient pour notre mariage. Ils me laisserent avec leur fille, & allerent chez mon oncle, qui de son côté fut très-surpris de leur visite. Il les laissa parler tant qu'ils voulurent, & leur repondit qu'il consentoit fort à l'honneur qu'ils vouloient bien me faire : mais que je n'avois rien à esperer tant qu'il vivroit : que c'étoit là ses intentions. Ils eurent beau remontrer à mon oncle que je ne méritois point cette injustice ; ce vieillard implacable n'en voulut pas demordre, & leur tourna le dos. Les parens de Dona Sophia s'en offenserent cruellement, & rentrant chez eux, ils me dirent que mon oncle ne voulant rien faire pour moi, ils me prioient de ne plus mettre le pied dans leur maison, & qu'ils défendoient à leur fille de me voir.

Un criminel à qui on lit la sentence n'a jamais été plus saisi & plus troublé que je le fus à cette

nouvelle accablante. Je me trouvai si mal, que l'on fut obligé de m'emporter chez moi : je ne revins que longtems après, & mon oncle, que je peux appeller cruel, eut la barbarie de me laisser seul, & partit pour sa maison de campagne. Je demandai des nouvelles de Dona Sophia, on m'apprit que ses parens l'avoient envoyée à Carthagène dans un couvent où elle avoit une tante qui en étoit l'Abbesse. Quand je fus en état de sortir, j'y portai mes pas, mais il me fut impossible de voir celle que j'aimois. Désespéré, sans ressource, sans appui, je ne voulus point remettre les pieds chez mon oncle, ni le voir davantage. J'errai pendant deux ans de ville en ville, où ne sçachant que faire, j'ai servi jusqu'à ce qu'il plaise au Ciel de me retirer de ma misere. La mort seule peut finir mes malheurs.

Nos épouses vinrent nous interrompre, pour nous faire part des nouvelles de Madrid, qui portoient que le Seigneur Don Lopez de la Cruſca

étoit mort, & qu'ayant laissé à Don Carlos del Sol son neveu tous ses biens, il eut à se faire connoître : Don Carlos donna des larmes à sa mort, ce qui marquoit son bon naturel. Nos épouses n'étant pas prévenues du changement d'état d'Alvarés, étoient surprises de le voir pleurer ; nous leur apprimes ce qu'il étoit. Elles le félicitèrent de son bonheur. Don Carlos un moment après s'écria, Que je vais être heureux ! Mon oncle n'est plus. Il écrivit sur le champ aux parens de Dona Sophia cette nouvelle : en attendant la réponse, il nous quitta pour aller recueillir sa succession. Après nous avoir remercié, & nous avoir embrassé, il partit plus amoureux que jamais. Nous le fimes accompagner par un de nos valets qui vint nous éclaircir de son sort. Nous fumes un mois sans recevoir aucune nouvelle de lui, cependant il revint ; notre premier mouvement fut de demander des nouvelles de Don Carlos ; quel fut notre étonnement d'en-

tendre notre valet nous dire qu'il n'étoit plus ; il nous apprit, qu'étant à la maiſon de campagne de ſon oncle pour en prendre poſſeſſion, il y reçut la nouvelle qu'on lui accordoit Dona Sophia en mariage, & qu'il n'avoit qu'à ſe rendre à Madrid pour l'épouſer ; qu'on avoit écrit à Carthagéne pour qu'elle revint du couvent. Cette nouvelle fut ſi grande pour lui, que la joie qu'il en eut fut ſi violente, qu'après mille démonſtrations & mille extravagances que lui cauſoit ſon tranſport, il mourut entre les bras de pluſieurs amis à qui il avoit fait part de ſon bonheur.

On m'envoya à Madrid pour apprendre cette triſte nouvelle aux parens de Dona Sophia, qui écrivirent ſur le champ à l'Abbeſſe du couvent où elle étoit, que Don Carlos venoit de mourir de joie, & que leur fille pouvoit reſter avec elle: on apprit que Dona Sophia avoit reçu avec beaucoup d'indifférence la nouvelle qu'elle alloit épouſer Don

Carlos, aimant, disoit-elle, assez la solitude. Cependant quelques jours après dès qu'elle sçut que Don Carlos étoit mort, elle tomba évanouie, & si mal qu'elle resta huit jours sans connoissance. Elle avoit les yeux tournés vers le Ciel, & on l'entendoit qu'elle prononcoit ces paroles: Oh Ciel! est-il possible. Il n'est plus! Les soupirs qu'elle faisoit, & les larmes qu'elle versoit en abondance l'empechoient de continuer. Elle est morte dans cet état, sans vouloir prendre aucune nourriture.

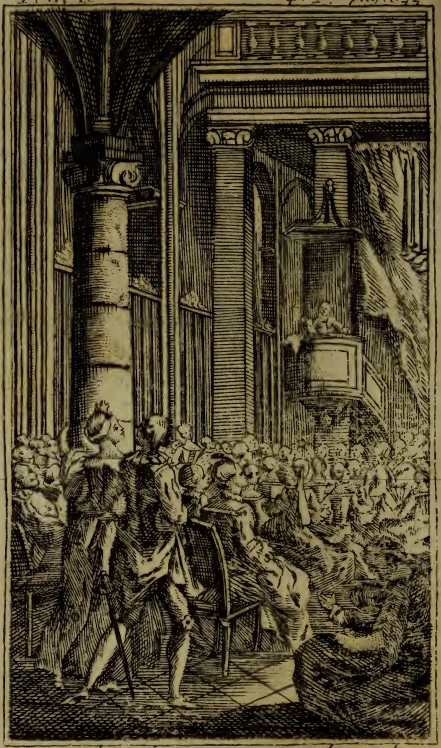
Ces nouvelles nous affligerent beaucoup, & nous ne pûmes refuser nos pleurs aux malheurs de l'infortuné Don Carlos & de Dona Sophia. Ce qui nous dissipa fut la visite de Don Gregorio mon beau-frere avec ma sœur. Ils resterent avec nous un mois, & prirent beaucoup de part à l'histoire tragique de Don Carlos, dont nous leur fimes le récit. Nous leur procurâmes tous les plaisirs que nous goutions ci-devant. C'est ainsi que nous en-

tretenions par nos visites reciproques l'amitié qui régnoit entre nous.

Fin de la troisieme Partie.

LE
BACHELIER
DE
SALAMANQUE.

LE
BACHELIER
DE
SALAMANQUE



Don Cherubin reconnoit dans le Prédicateur son ami le Licentié Carambola.

LE

BACHELIER

DE SALAMANQUE,

OU

LES MEMOIRES

ET AVENTURES

DE DON CHERUBIN

DE LA RONDA.

Par Monsieur LE SAGE.

NOUVELLE ÉDITION.

QUATRIEME PARTIE.

A PARIS,

Chez LAURENT PRAULT, Fils, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Gille-Cœur.

M. DCC. LXVII.

Avec Privilége du Roi.

LE BACHELIER DE SALAMANQUE, OU LES MEMOIRES ET AVENTURES DE DON CHERUBIN DE LA RONDA.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Don Chérubin de la Ronda quinze mois après son mariage, devient le plus malheureux des époux. Don Gabriel enleve sa femme; il poursuit inutilement le Ravisseur. Son entretien avec son valet: il cesse de chercher celle qui le fuit, & se résout d'aller au Mexique.

NOus vivions donc de cette sorte avec nos épouses, mes beau-freres & moi. Don Grégorio & Don Manuel me donnoient chaque jour quel-

que nouvelle marque d'amitié, comme de mon côté j'avois pour eux les déférences les plus attentives. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que nos Dames n'étoient pas moins unies entr'elles, que nous l'étions entre nous. Quoique nous ne fiſſions, pour ainſi dire, qu'un ménage de trois, elles s'accordoient merveilleuſement bien enſemble. Elles ne ſe contrediſoient preſque jamais, & lorſque cela arrivoit, c'étoit ſans aigreur. Leurs diſputes finiſſoient toujours par des ris.

Pour comble de bonheur, le Ciel nous fit bientôt connoître qu'il béniſſoit nos mariages. Iſmenie au bout de dix mois accoucha d'un garçon, Dona Paula d'une fille, & Dona Franciſca ma ſœur, en mit au monde deux à la fois, comme pour réparer par ce double enfantement une longue ſtérilité, ou, ſi vous voulez, pour faire voir à Clévillente que lui ſeul avoit le privilége de la rendre féconde.

Notre ſociété ravie de ces heureux

accouchemens, les célébra par des fêtes qui furent pour toute la ville autant de jours de réjouissances. Enfin, nous n'avions plus de vœux à faire. Dans quelqu'endroit que nous fussions, la joie régnoit toujours parmi nous ; & quoique nos plaisirs eussent dans notre seule famille une source inépuisable, nous avions encore un grand nombre d'amis qui venoient les augmenter en les partageant. Etions-nous au Château de Clévillente, les *Hidalgos* des environs nous y tenoient bonne compagnie ; & quand nous faisions notre séjour à Alcaraz, la maison de Don Manuel devenoit le rendez-vous de la noblesse de la ville, ainsi que des illustres étrangers qui s'y trouvoient.

Nous goûtions les douceurs de la félicité la plus parfaite, & en mon particulier j'étois fort satisfait de mon sort ; je trouvois dans les bras de Dona Paula la source de plaisirs purs & inexprimables. Je l'aimois, quoique marié, encore plus que jamais :

trop heureux si le bonheur dont je jouissois eut duré plus long-tems. Je croyois avoir atteint le terme de mes infortunes ; mais je n'avois point subi ma destinée, elle me réservoit des malheurs encore plus grands que ceux que j'ai déja essuyé.

Entre plusieurs Cavaliers qui venoient prendre part à nos plaisirs, il y en avoit un qui se faisoit appeller Don Gabriel de Monchique. Il se disoit du Royaume des Algarves, & se donnoit pour un parent du Comte de Villa-nova. En voyageant en Espagne par curiosité, il s'étoit arrêté à Alcaraz, & nous avions fait connoissance avec lui. Outre qu'il y avoit une suite de Seigneurs, il étoit fait de façon, & il avoit des manieres si nobles, qu'on ne pouvoit le soupçonner d'être un homme du commun. On l'auroit plutôt pris pour un jeune Prince qui parcouroit *incognito* les Provinces de la Monarchie Espagnole, que pour un simple Gentilhomme. Je n'ai jamais vû de Cavalier qui eut un meilleur air ni une fi-

gure plus gracieuſe. D'ailleurs, ſon eſprit répondoit à ſa bonne mine. Il nous charma, mes beaux-freres & moi, dès la premiere vûe, & nous n'épargnâmes rien pour devenir de ſes amis. Nous nous fîmes un plaiſir de le préſenter à nos Dames, qui peut-être en elles-mêmes, nous taxerent d'imprudence de leur faire voir un objet ſi dangereux. Pour nous autres maris, au lieu d'en craindre les conſéquences, nous en uſâmes avec lui comme de vrais François, en l'admettant bonnement dans notre ſociété à nos riſques, périls & fortunes.

Il nous fit bientôt connoître que nous avions introduit le loup dans la bergerie; & malheureuſement pour moi, ma femme fut la brebis qu'il eut envie de dévorer. Je m'apperçus bien qu'elle ne lui déplaiſoit pas; mais cette remarque ne m'allarma point. Je n'en fis que rire. Je félicitois même quelquefois en badinant Dona Paula d'avoir fait la conquête d'un ſi joli homme: & elle me répon-

doit sur le même ton, qu'elle étoit bien-aise d'avoir un sacrifice si flatteur à me faire. Je dirai plus : je me faisois, pour ainsi dire, un jeu de l'amour de Monchique. Bien loin d'en avoir quelqu'inquiétude, je m'applaudissois en secret de voir un amant si aimable soupirer inutilement. J'en sentois ma vanité flattée : en un mot, je croyois la sœur de Don Manuel trop sage pour s'écarter de son devoir ; mais je comptois trop sur sa sagesse. Le galant qui avoit formé le dessein de la séduire, n'y réussit que trop par le ministere d'une vieille soubrette, qui avoit un grand pouvoir sur l'esprit de ma femme, & dont il trouva moyen de corrompre la fidélité.

Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette séduction, c'est qu'elle fut ménagée si secretement, que je n'en eus pas le moindre soupçon. Ma femme étoit même déja loin d'Alcaraz, quand j'appris qu'elle avoit disparu avec Antonia sa suivante, aussi-bien que Don Gabriel ; & que vrai-

ſemblablement ce Cavalier les avoit enlevées.

Je n'ajoutai aucune foi au premier rapport qu'on me fit de ce raviſſement. Je n'y trouvois pas de vraiſemblance. Non, non, diſois-je, il n'eſt pas poſſible que mon épouſe, dont la vertu juſqu'ici ne s'eſt point démentie, commence par ſe porter à cette extrémité. Ce ſeroit un coup d'eſſai bien extraordinaire. Je ſerois moins ſurpris de cette aventure, ſi les femmes de mes beaux-freres en étoient les héroïnes. Cela leur conviendroit mieux en effet qu'à Dona Paula, dont la conduite a toujours été irréprochable. Cependant c'eſt elle, qui malgré l'excellente éducation qu'elle a reçue, vient de ſe couvrir d'infamie. Comment cela s'eſt-il pû faire? Il faut que Don Gabriel ait employé la force pour l'enlever. Mais par quelle adreſſe a-t-il pû l'arracher du ſein de ſa famille, & des bras d'un époux? Par quel enchantement a-t-il pû commettre ce crime ſans en laiſſer la moindre

trace ? Cet événement me confond.

Clévillente & Pédrilla ne sçachant que penser de ce rapt, n'en étoient pas moins étonnés que moi. Nous n'en demeurâmes pas aux réflexions que nous fîmes là-dessus. Nous nous donnâmes tous trois de grands mouvemens pour découvrir la route que le ravisseur pouvoit avoir prise avec sa proie. Nous fîmes, tant du côté de Murcie, que du côté de Valence, les plus exactes perquisitions, qui furent toutes infructueuses. Nous jugeâmes que Monchique avoit gagné la côte de Carthagene, & qu'il s'étoit embarqué là sur un bâtiment préparé par son ordre pour le transporter en Portugal avec son Helene. Je m'arrêtai à cette conjecture, & prenant la résolution de suivre ce nouveau Pâris, je me disposai à l'aller chercher dans le Royaume des Algarves, où je me flattois de le trouver.

Don Manuel ne se croyant pas moins intéressé que moi à tirer raison du procédé de Don Gabriel, vouloit

absolument m'accompagner, quelque chose que je pusse lui dire pour le détourner de son dessein, ne demandant pas mieux que de me prouver qu'un frere tel que lui n'étoit pas moins sensible qu'un époux à l'affront fait à la famille. Je n'eus pas peu de peine à obtenir de lui qu'il me laissât le soin de notre commune vengeance. Il se rendit pourtant aux opiniâtres instances que je lui en fis, & qui furent appuyées des pleurs de son épouse. Je me disposai donc à courir après Monchique : mais avant mon départ, je priai Don Manuel de se charger de l'éducation de ma fille sa niece, & de l'administration de mes revenus. Puis m'étant bien muni d'or & de pierreries, comme un homme qui pressentoit qu'il alloit s'éloigner d'Alcaraz pour long-tems, je pris congé de mes beaux-freres & de leurs femmes, que je ne quittai point sans exciter leurs larmes, ni sans en répandre aussi abondamment. Les Dames sur-tout s'attendrirent fort dans nos adieux, soit qu'elles fussent

véritablement affligées de mon départ, soit qu'elles fussent encore bonnes Comédiennes.

Je me rendis au Port de Vera, où je m'embarquai avec un valet, dont je connoissois le courage & la fidélité, sur un vaisseau freté pour Lagos, ville qui fait la pointe du Royaume des Algarves sur le bord de la mer. Je n'y fus pas sitôt arrivé, que je m'informai de Don Gabriel de Monchique : & comme on me dit qu'on ne le connoissoit point à Lagos, j'allai de ville en ville en demander des nouvelles. Je parcourus Tavira, Faro, Sagres, en un mot, tout le Royaume des Algarves, sans recueillir d'autre fruit de mes recherches, que le chagrin de les avoir faites inutilement. J'étois au désespoir de ne pas rencontrer mon ennemi. Je ne respirois que vengeance.

Quelle rodomontade pourront s'écrier en cet endroit les lecteurs, qui se rappelleront l'affaire de Don Ambroise de Lorca, & la peine que j'eux à me résoudre à un combat de

deux contre deux ! Cependant il est certain que j'aurois voulu déterrer Don Gabriel pour me couper la gorge avec lui. Il falloit que je fusse effectivement devenu brave depuis ce tems-là, ou que mon honneur offensé m'inspirât un esprit de vengeance qui suppléoit à la valeur.

Quoi qu'il en soit, Toston mon valet, commençant à se lasser de tant de courses vaines, me dit un jour : Monsieur, nous nous fatiguons tous deux infructueusement. Cessons de courir en Portugal après un homme qui peut avoir pris le chemin de Flandres, ou la route d'Italie. D'ailleurs, sçavez-vous si la Dame enlevée mérite que vous exposiez pour elle votre vie ? Pour moi, si vous me permettez de dire ce que je pense, je doute qu'elle voyage à regret avec son Don Gabriel, ou pour parler plus juste, avec un aventurier ; car je me trompe fort si ce galant n'est pas un nouveau Guzman d'Alfarache, ou quelque chose d'approchant. Si cela étoit ainsi, ajouta-t-il, ne se-

riez-vous pas beaucoup mieux d'abandonner une infidelle épouse à son mauvais destin, que de vouloir vivre encore avec elle ? Assurément, lui répondis-je. Ne t'imagine pas que je pense autrement que toi. Si je sçavois que son enlevement fût volontaire, le mépris que je concevrois pour elle, m'empêcheroit de la chercher plus long-tems. Que dis-je ? Au lieu d'en continuer la recherche, je la regarderois comme une infâme, dont je croirois ne pouvoir assez m'éloigner. Mais je ne puis la croire si coupable.

Quelle prévention, reprit mon confident ! Est-il possible, Monsieur, que vous vous imaginiez, avec le bon esprit que vous avez, qu'une femme vertueuse ne puisse pas cesser de l'être, quand elle est vivement poursuivie par un joli homme ? Quelle erreur ! Je juge moins favorablement que vous de Dona Paula ; & j'ai particulierement raison de douter de sa vertu. Il faut que je vous l'avoue. J'ai vû Don Gabriel un jour, & la vieille

Antonia, qui s'entretenoient d'un air mystérieux en particulier. Je suis sûr que vous étiez intéressé dans leur conversation, ou plutôt qu'ils concertoient ensemble l'exécution du projet qu'ils méditoient, & qu'enfin Madame étoit d'accord avec eux.

Ce zelé serviteur me dit encore tant d'autres choses, & revint si souvent à la charge, qu'il vint à bout de me persuader que j'avois été trompé par une épouse hypocrite. Je n'en doutai plus, & passant aussi-tôt d'une extrémité à l'autre : Toston, m'écriai-je, tu me dessilles les yeux ! Oui, j'ai été la dupe d'une fausse vertu. Certaines circonstances que tu m'as dites ne me le font que trop connoître. O Ciel ! quel aveuglement a été le mien ! Dona Paula est une perfide dont je ne veux plus me souvenir que pour la détester. Je suis ravi, me dit Toston, de vous voir dans ces sentimens. Le Ciel en soit loué ! Allons, mon cher Maître, ne courons plus après une personne qui s'est rendue

digne de votre haine. Retournons à Alcaraz, où les Seigneurs Don Manuel & Don Grégorio vos beaux-freres, &, qui plus est, vos amis, vous aideront à la bannir de votre mémoire.

Ah, Tofton, lui répondis-je, qu'oses-tu me proposer? Tu devrois plutôt me conseiller de passer les Colomnes d'Hercule, & d'aller au fond de l'Afrique cacher ma honte & mon nom. Je sens une répugnance invincible à revoir le séjour d'Alcaraz, après le coup mortel que mon honneur y a reçu. J'aime mieux m'en écarter pour jamais, ou du moins pour quelques années. Hé bien, reprit-il, puisque vous vous faites une si grande peine d'aller retrouver vos amis, prenons donc un autre parti. Faisons le voyage des Indes Occidentales. Après toutes les merveilles que j'ai ouï raconter du Mexique, je serois bien-aise que vous voulussiez voir ce pays charmant, qui mérite qu'on lui donne la préférence sur tous les climats du monde; un pays où regne,

à ce qu'on dit, un éternel printems ; où l'on ne voit presque point de malades ; où les entrailles de la terre sont d'argent, & où dans mille endroits les rivieres roulent leurs eaux sur un sable d'or. C'est là que, mon cher Patron, c'est là que vous devez aller. Tu m'en inspires l'envie, lui répartis-je, mon enfant. Je le veux bien, partons pour la nouvelle Espagne. C'en est fait, je me détermine à faire ce voyage. Peut-être me fera-t-il oublier plus facilement l'indigne sœur de Don Manuel.

Je n'eus pas plutôt formé cette résolution, qui véritablement étoit préférable à celle de m'obstiner à chercher une femme qui me fuyoit, que je me rendis à Cadix, où je n'attendis pas huit jours l'occasion de m'embarquer pour le Mexique. Je trouvai un navire marchand qui se préparoit à mettre à la voile pour Vera-Cruz, & je me hâtai de profiter de cette commodité.

CHAPITRE II.

Don Chérubin de la Ronda part de Cadix, & arrive à la Vera-Cruz, où il loue des mules pour aller par terre au Mexique. Du curieux entretien qu'il eut la premiere journée sur la route avec son Muletier. Histoires singulieres racontées par Tobie. Ce qu'il apprend du Mexique lui donne beaucoup d'espérance.

POur épargner au Lecteur un Journal ennuyeux de mon passage aux Indes, je me contenterai de dire qu'après avoir couru quelque péril sur la mer, j'arrivai heureusement à Saint Jean de Ulhua, autrement appellé la Vera-Cruz. Comme on va sur des mules de cette ville à Mexique, je priai le maître de l'hôtellerie où j'étois logé de me donner un Muletier de sa main. Il m'en fit venir un, & me le présentant : Seigneur Gentilhomme, me dit-il, vous voyez le meilleur Muletier de ce pays-ci sans contredit. Il vous four-

nira de très-bonnes mules, & aura un soin tout particulier de vos hardes. Outre cela, c'est un garçon d'esprit & de belle humeur, qui vous réjouira par ses chansons, & par le récit de cent petites histoires dont il a la mémoire farcie. N'est-il pas vrai, maître Tobie, ajouta-t-il, en lui adressant la parole ?

Oui, Seigneur Guttierez, lui répondit le Muletier. J'ai, graces à Dieu, dans mon sac une si copieuse quantité de ces denrées-là, que Monsieur n'en manquera pas d'ici à Mexique, bien que nous ayons quatre-vingts bonnes lieues à faire. Il y a deux mois, poursuivit-il, que je menois un gros Moine de la Merci. Je lui contai sur la route des historiettes qui le firent tant rire, qu'il en pensa crever.

Je jugeai par cette réponse que maître Tobie étoit un babillard, & je n'en fus pas fâché. Il pourra, dis-je, m'étourdir souvent les oreilles de ses chansons, & de ses récits; mais quelquefois en récompense il

me divertira. Je suis même persuadé qu'il m'apprendra des choses que je serai bien-aise de sçavoir. Pour Toston, il en eut d'autant plus de joie, qu'il espera qu'un homme de ce caractere l'aideroit à me tirer d'une noire mélancolie, dans laquelle je tombois de tems-en-tems malgré moi, l'image de Dona Paula au pouvoir de Monchique me revenant sans cesse dans l'esprit.

Le lendemain, dès la pointe du jour, maître Tobie, suivant l'accord fait entre nous, entra dans la cour de l'hôtellerie avec quatre mules, dont il y en avoit une pour moi, une autre pour lui, la troisieme pour mon valet, & la derniere étoit destinée à porter un coffre & une valise, qui contenoient tous mes effets. Nous nous mîmes en chemin, & nous eûmes à peine fait un quart de lieue, que voilà maître Tobie qui fait entendre une grosse voix qui auroit pû faire honneur à un Chantre de Cathédrale. Il entonna des couplets composés du tems de Charles-quint, sur la

conquête du Mexique. J'aimois trop la gloire de ma nation pour écouter sans plaisir les exploits héroïques du vaillant Cortez & de ses compagnons: mais outre que j'avois entendu raconter mille fois l'histoire incroyable de cette conquête, les vers que chantoit maître Tobie n'en rendoient pas le récit fort agréable à l'oreille. La poësie n'étoit pas mesurée à la dignité du sujet.

Après avoir essuyé une vingtaine de couplets sur le même air, j'interrompis le chanteur qui m'ennuyoit, quoique ses couplets fussent assez ridicules pour devoir me réjouir. Je m'avisai pour mes péchés, de lui adresser la parole : Maître Tobie, vous chantez à merveilles; mais en voilà assez pour cette fois, mon ami. Le Seigneur Guttierez mon hôte, m'a dit, comme vous sçavez, que vous avez la mémoire ornée d'une infinité d'histoires divertissantes, voulez-vous bien nous en conter quelques-unes ? Très-volontiers, répondit-il, & plutôt dix qu'une, pour vous faire voir que Guttierez

vous a dit la vérité. Je veux même, ajouta-t-il en souriant d'un air malin, puisqu'il vous a fait fête des histoires que je sçais, commencer par la sienne qui vous paroîtra peut-être assez plaisante. En même-tems il m'en fit le récit à-peu-près dans ces termes.

Le Seigneur Guttierez, natif de Zamora, étant allé faire un voyage en Portugal, y épousa la fille d'un bourgeois de Santarem, jeune & jolie. Un mois après son mariage, il s'embarqua dans le port de Lisbonne avec elle pour la Vera-Cruz, dans le dessein de s'y établir. Se flattant d'y faire fortune, il loua la maison qu'il occupe aujourd'hui, & se mit à tenir hôtellerie. Il s'apperçut bientôt qu'il avoit fait une très-bonne affaire d'être venu à la Vera-Cruz. Sa taverne étoit toujours remplie de monde que la gentillesse de sa femme y attiroit. On ne parloit dans la ville que de la belle Portugaise ; (car elle fut ainsi nommée, & l'on peut dire qu'elle faisoit autant de conquêtes

qu'il

qu'il alloit de jeunes gens dans sa maison. Guttierez naturellement jaloux, ne put voir sans effroi ce concours de galans ; & pour soustraire sa femme aux yeux des hommes, il la renferma dans une chambre, où il lui faisoit porter à manger par un esclave Negre qui possédoit sa confiance. Vous jugez bien qu'un époux qui traitoit ainsi sa femme, sans avoir sujet de se plaindre d'elle, & seulement par jalousie, ne manqua pas de se rendre odieux à tous ceux qui sçavoient sa tyrannie ; c'est-à dire, à toute la ville, puisqu'il n'y avoit personne qui l'ignorât. Chacun s'intéressant pour la belle Portugaise, faisoit des vœux au Ciel pour qu'elle fût promptement délivrée de son tyran : & ces vœux furent exaucés. Le Negre, à qui seul il étoit permis d'entrer dans la chambre de cette Dame, l'entendant tous les jours gémir & se plaindre, fut touché de ses lamentations ; de sorte qu'une belle nuit il la tira d'esclavage, & disparut avec elle de la Vera-Cruz:

on ne les a pas vûs depuis l'un & l'autre, ni même appris de leurs nouvelles.

Le Muletier s'étant arrêté dans cet endroit, se mit à faire des éclats de rire aux dépens de Guttierez. Comme j'étois assez sérieux, Tobie crut que cette histoire ne m'avoit pas plû; & pour me donner une humeur plus gaie que celle qu'il me voyoit, il commença à nous faire le récit d'un songe qu'avoit fait dernierement un bon bourgeois de la Vera-Cruz dont la femme étoit extrêmement œconome. Elle menoit son mari, & étoit la maîtresse de la maison. Il est vrai qu'elle avoit raison, dit le Muletier, cet homme étoit un joueur de profession, qui n'ayant pas plutôt de l'argent, alloit le jouer & le perdre: lorsqu'il revenoit à la maison, ce n'étoit plus un homme, mais un diable; ce qui avoit fait prendre à sa femme le parti de maîtriser, & de se mettre à la tête des affaires de son commerce, où elle réussissoit fort bien. Si toutes les femmes suivoient ce modele, que de ménages heureux il y auroit! mais

il y en a beaucoup, que lorsque le mari ne fait rien, la femme de son côté en fait de même ; & quelles sont les raisons de la plûpart des femmes ? c'est qu'elles ne prennent un mari que pour s'assurer de quoi vivre : elles ont même la sotte gloire de le dire tout haut. On reconnoît bien les femmes à ce portrait ; mais je m'égare, continua le Muletier ; & il reprit ainsi. Une des qualités que possédoit encore cette femme, étoit la propreté qui régnoit dans sa maison depuis la cave jusqu'au grenier.

Un certain jour son mari revint fort tard de l'Académie où il avoit coutume d'aller jouer ; & n'ayant pas un sol, il demanda à sa femme de l'argent pour le lendemain, disant qu'il le devoit, & qu'il avoit donné sa parole d'honneur à celui qui l'avoit gagné : mais on le refusa selon la coutume. Sa colere fut extrême ; il prit les chaises & les jettoit les unes sur les autres. Il accabla sa femme d'injures, & ne cessoit de

l'envoyer au Diable : je crois que si le Diable fut venu dans ce moment, qu'il lui auroit laissé emporter sa femme, tant sa fureur étoit grande. Il vouloit quitter la maison, se promettant bien de ne plus revenir. La femme accoutumée à cette sorte de vie, se contentoit de préparer son souper, & laissoit marmoter monsieur son mari tant qu'il vouloit. Le couvert mis, il soupa avec sa femme; soit qu'il oublia sa colere, ou que le vin dissipa sa fureur, il resta tranquille & mangea comme quatre : ensuite il alla se coucher, ruminant toujours dans sa tête comment il auroit de l'argent. Il s'endormit avec tous les projets qu'il faisoit. Sa femme l'entendant ronfler en fit autant que son mari, & se coucha auprès de lui le plus doucement qu'elle pût, dans la crainte qu'elle avoit de le réveiller. Mais notre homme, le cerveau échauffé de l'avidité du gain & de la perte de l'argent qu'il venoit de faire, fit le songe le plus plaisant que j'aye jamais entendu, continua

Tobie. Le voici ; & vous en jugerez vous-même. Il rêva qu'il sortoit de grand matin de sa maison, & que ne sçachant quel parti prendre pour avoir de l'argent, il se résolut d'en aller emprunter sous le nom de sa femme. Dans son chemin, il rencontra un petit homme mal fait, bossu & ayant trois jambes, dont une naturelle & deux de bois, qui l'arrêtant ; Zador, (c'étoit son nom) lui dit-il, où vas-tu si matin ? Je viens de chez toi, & ne t'ayant pas trouvé, je suis bien-aise de te rencontrer, pour sçavoir si tu es dans la même intention où tu étois hier. Comment, répondit Zador ; & qui êtes-vous ? Je ne vous connois pas & je ne vous ai jamais vû. Il est vrai dit l'autre, que je ne te suis pas connu ; mais tu peux avoir entendu parler de moi, ayant déja fait assez de bruit dans l'Espagne & dans bien des Cours étrangeres où je brille encore. Je suis *le Diable boiteux*, mon nom est *Asmodée*. Quoi ! reprit Zador, c'est vous qui avez rendu tant de services au jeune *Cléofas ?* Moi-

même, répartit le Diable; & comme je veux t'en rendre aussi de fort importans, dis-moi si tu veux me donner ta femme, ainsi que tu l'as fait hier, en l'envoyant au Diable. Je mérite bien la préférence, & si tu me la donne je te ferai présent d'un trésor inépuisable qui est hors de cette ville, & où tu puiseras tout l'or & tout l'argent dont tu pourras avoir besoin pour assouvir ta passion dominante du jeu. Je crois que tu ne peux balancer au change que je te propose; & comme je suis un bon Diable, ta femme ne peut être en meilleures mains que les miennes. Quoi! répondit Zador, étonné de ce qu'il venoit d'entendre, vous me donneriez un pareil trésor pour ma femme; mais la connoissez-vous bien pour faire une telle proposition? Si je la connois, sans doute, reprit le Diable, mets la main dans la mienne pour assurance de ta parole, mon trésor est à toi, comme ta femme est à moi. Je le veux, dit Zador, ma femme est à toi, & je te la donne pour ce prix; on ne peut avoir un

tréſor à meilleur marché, & peut-être bien je t'aurois donné ma femme pour rien. Avec le tréſor que tu me donne, j'en trouverai plus d'une. Je ſuis perſuadé de ta généroſité, reprit le Diable. Mais fais-moi voir le tréſor, reprit Zador, & rends-m'en à cette heure l'unique poſſeſſeur. Cela eſt juſte; ſuis-moi, dit Aſmodée. Il conduiſit Zador par-de-là les portes de la ville, juſques dans un pré charmant, dont la verdure enchantoit les yeux, & dont l'étendue étoit immenſe. Lorſqu'il fut au milieu de ce pré, le Diable fit arrêter Zador qui regardoit de tout côté s'il ne verroit pas ſon tréſor. C'eſt là, dit Aſmodée, où eſt le tréſor que je te donne: tout ce que tu vois couvert de cette verdure eſt rempli d'or & d'argent; mais il n'y a que par ce ſeul endroit où tu peux en puiſer. Regarde bien, continua le Diable, ce que je vais faire. Il ſe baiſſa, & après avoir arraché pluſieurs poignées d'herbes, il découvrit la terre, aidé de Zador qui ne ceſſoit de regarder le Diable.

Il lui fit voir de l'or & de l'argent en toutes sortes de monnoies. Ce que tu vois, dit Asmodée, est à toi, & je t'en fais présent. Adieu, je n'ai plus besoin ici; maintenant je vais te débarrasser de ta femme. Tu feras bien, dit Zador, que je ne la trouve pas quand je rentrerai chez moi; car elle s'empareroit encore de ce trésor. Cela suffit, dit Asmodée, je vais te satisfaire. Si par hazard tu as besoin de moi, tu n'as qu'à m'appeller trois fois, le ventre à terre, par ces mots: *Asmodée le meilleur des Diables, viens à moi*; tu me verras paroître. Aussi-tôt il disparut. Zador à la vûe de son trésor ne se possédoit pas de joie; il remplit ses poches d'or & d'argent, & se chargea comme un mulet. Dès qu'il eut fait, de peur qu'un autre ne s'apperçut du trésor qu'il possédoit, il boucha le trou que le Diable avoit fait, & remit les poignées d'herbes par-dessus la terre, afin qu'on ne s'apperçut de rien; il s'en alla. Lorsqu'il fit réflexion que s'il revenoit, il auroit bien de la

peine à retrouver l'ouverture du tréſor, cela l'inquieta beaucoup ; il ſe retourna même, & il ne reconnoiſſoit déjà plus la place que le Diable lui avoit indiquée ; il fit beaucoup de chemin dans cette prairie pour retrouver ſon tréſor ſans qu'il le pût jamais. Il ſe reſſouvint de ce que le Diable lui avoit dit avant que de le quitter ; Il ſe coucha le ventre à terre, & appella par trois fois : *Aſmodée le meilleur des Diables, viens à moi :* le Diable apparut tout d'un coup à lui, & lui demanda ce qu'il vouloit. Ah ! reprit Zador, je ſuis dans un grand embarras ; le pré eſt ſi vaſte que je ne pourrai jamais trouver le tréſor que tu viens de me donner, à cauſe de la verdure qui le couvre ; je l'ai même déja perdu. Le Diable le conduiſit à l'endroit où étoit le tréſor : Zador le reconnut, & exprimoit ſa joie au Diable par des ſauts qu'il faiſoit. Mais ce n'eſt pas encore aſſez, dit Zador, il faut que tu m'inſtruiſe de la façon que je m'y prendrai pour reconnoître mon tréſor. S'il n'y a que

cela qui t'embarrasse, dit Asmodée, je vais te donner le moyen le plus sûr pour retrouver cette place. Mon avis est que tu fasses ton cas dessus l'ouverture même. Ton conseil est fort bon, répondit Zador, & personne n'osera par ce moyen y mettre la main, encore moins le nez. Asmodée, lui dit, tu n'as plus besoin de moi; adieu. Zador se voyant seul se mit en devoir d'exécuter l'avis du Diable, & après quelques efforts, il fit un cas assez considérable pour reconnoître son trésor. Il s'applaudissoit déjà de sa fortune présente, lorsqu'il se sentit pressé avec tant de force qu'il tomba, la frayeur qu'il en eut l'éveilla en sursaut, & sa surprise fut bien grande d'entendre sa femme qui lui disoit: Que viens-tu de faire, misérable que tu es, tu m'empeste, & je ne puis y résister. Comment, dit Zador, à demi-éveillé, est-ce que je suis dans mon lit? Où veux-tu donc être? reprit sa femme. Je suis bien malheureux, dit Zador; j'ai fait le plus beau songe qu'on puisse

jamais faire ; c'est bien le plus puant, répondit sa femme. Mais, tiens, dit Zador à sa femme, regarde dans mes poches tout l'argent que je possede, & que j'ai pris dans mon tréfor. Vas, vas, dit-elle, leve-toi, & regarde dans ton lit. Sa surprise fut extrême, en voyant que ce qu'il avoit fait dans un pré pour reconnoître son tréfor, il venoit de le faire dans son lit.

On ne m'a pas dit la suite, continua le Muletier, qui ne pouvant s'empêcher de rire avec tant d'éclat, me fit croire qu'il étoufferoit & qu'il creveroit comme le gros Moine de la Merci qu'il conduisoit avant nous. Pour moi, dans la disposition d'esprit où j'étois, je ne fus pas tenté d'en faire autant ; l'histoire d'une femme enlevée, & un songe, n'étant guères propres alors à me divertir. Toston devinant bien pourquoi je ne riois pas, remarquant même que j'aurois voulu au Diable Tobie & ses histoires, dit à ce Muletier pour changer de discours : Ce que vous venez de nous raconter est

assez plaisant ; mais voulez-vous bien que nous parlions un peu de Mexique, vous qui connoissez parfaitement cette grande ville, vous êtes en état de nous en dire des particularités intéressantes ? Qu'y trouvez-vous de plus beau à voir ? Cinq choses, répondit Tobie : les femmes, les habits, les chevaux, les rues, & les carosses de la Noblesse, qui surpassent en magnificence & en beauté ceux de toutes les Cours de l'Europe, sans exception. Il est vrai que pour les orner on n'épargne ni l'or ni l'argent. On y employe même les pierres précieuses avec les plus belles soies de la Chine. Les chevaux portent des brides enrichies de perles fines : ils ont des fers d'argent & l'on diroit à leur allure fiere, qu'ils sentent l'avantage qu'ils ont d'être les plus parfaits animaux de leur espece.

Venons aux rues, poursuivit-il, elles sont presque toutes d'une largeur prodigieuse : ce qui est nécessaire à une ville où quinze mille carosses roulent tous les jours. Mais il faut

admirer en même-tems leur propreté. Car il n'y a pas de ville au reste du monde où les rues soient si nettes; & ce seroit dommage qu'elles ne le fussent pas, à cause des boutiques qui offrent aux yeux des passans un air d'opulence qu'on ne voit point ailleurs. Celles entr'autres de la rue des Orfévres, sont remplies de richesses immenses, & d'ouvrages merveilleux.

J'attends maître Tobie aux femmes, interrompit Toston. Votre impatience est juste, reprit le Muletier. Ce que j'ai à vous dire des femmes mérite assurément d'être entendu. Les Dames Espagnoles de Mexique sont belles en général; & elles s'habillent d'une maniere qui releve encore leur beauté. Elles ont une si prodigieuse quantité de pierreries, qu'elles paroissent plus brillantes que les étoiles. Quel luxe! quelle magnificence! Il faut les aller voir sur la fin du jour au Champ de la *Alomeda*, qui est la promenade des Gentilshommes & des principaux bourgeois. C'est là que vous pourrez juger de la dé-

penſe exceſſive qu'elles font en habits. Mais elles ont beau être aimables naturellement, & richement vêtues, elles ne font tout au plus que partager les regards des hommes avec les filles Indiennes de leur ſuite, qu'elles font marcher aux portieres de leurs caroſſes. Ces Négreſſes ſont ſi jolies & ſi mignones, que ſouvent on les préfere à leurs Maîtreſſes.

Fi donc, maître Tobie, s'écria mon valet en faiſant la grimace, ne badinons point. Ces faces bazanées peuvent-elles être regardées avec quelque plaiſir? Avec quelque plaiſir! lui repartit le Muletier fort ſérieuſement; ah! que vous parlez bien en homme qui vient d'Eſpagne, & qui n'a jamais vû ces brunettes! Allez, allez, quand vous les aurez bien conſidérées, vous ne les trouverez pas ſi dégoûtantes. Les Gentilshommes, ajouta-t-il, & les Officiers de la Chancellerie, leur rendent plus de juſtice. Le Viceroi lui-même leur fait fête, & Son Excellence prend tant de goût à leur converſation, que

les railleurs disent que le noir est devenu sa couleur favorite.

Je ne pus me défendre de rire à ces paroles de maître Tobie ; & pour l'engager à me dire tout ce qu'il sçavoit du Comte de Gelves, qui étoit alors Viceroi de la nouvelle Espagne, je lui fis plusieurs questions sur ce Seigneur, auſquelles il répondit d'une façon qui me fit connoître que les vices & les vertus des hommes en place n'échappent point au Public. Le Comte de Gelves, nous dit le Muletier, aime un peu trop l'argent, & ces Négresses dont je viens de parler. Quoiqu'il ait tous les ans cent mille ducats à prendre dans l'épargne du Roi, & qu'il tire un million, pour le moins, tant des présens qu'il reçoit du pays, que du commerce qu'il fait en Espagne & aux Philippines, tout cet argent ne peut rassasier son appétit pour les richesses. A cela près, c'est un Viceroi parfait. Il sçait mieux que ses prédécesseurs faire respecter les Loix & l'autorité Royale. Il est si sévere, qu'on l'appelle par excellence, *le Boucher des Brigands.*

Il mérite bien en effet ce surnom, continua Tobie, par le soin qu'il a pris & qu'il prend encore tous les jours, de nettoyer de voleurs les grands chemins; car depuis qu'il est Viceroi, il a fait exécuter plus de malfaiteurs & d'assassins, qu'on n'en a vû punir depuis que les Etats du grand Montezume ont changé de maître. Mais il faut tout dire: si le Gouvernement de Mexique fait tant d'honneur au Comte de Gelves, je crois, entre nous, qu'il est un peu redevable au Seigneur Don Juan de Salzedo, son premier Secrétaire, qui est un homme de mérite, & sur lequel il a raison de se reposer des plus pénibles soins de la Viceroyauté.

J'interrompis Tobie pour lui demander si Don Juan de Salzedo dont il parloit n'avoit pas été employé dans les Bureaux du Duc d'Uzede. Oui vraiment, me répondit-il, & il y seroit encore si depuis la mort de notre bon Roi Philippe III. le Duc d'Uzede n'eût point été exilé; mais immédiatement après la disgrace de ce

Miniſtre, Don Juan a quitté la Cour pour venir trouver à Mexique le Comte de Gelves, qui eſt de ſes anciens amis, & dont il eſt plutôt le Collegue que le Secrétaire.

Je fus ravi d'apprendre par cette nouvelle que je ſerois à Mexique en pays de connoiſſance; car Don Juan de Salzedo étoit ce même Secrétaire qui m'avoit fait choiſir pour aller porter à Naples des dépêches importantes au Duc d'Oſſone, & qui avoit la mauvaiſe habitude de citer à tout propos des paſſages d'Auteurs latins. Je dis au Muletier que je connoiſſois ce Don Juan de Salzedo, & même que je pouvois me vanter d'avoir autrefois été de ſes amis. Ah! Seigneur Gentilhomme, s'écria là-deſſus maître Tobie, avec beaucoup de vivacité, que vous êtes heureux d'avoir un ami de cette importance! J'ignore ce qui vous amene à Mexique; mais dans quelque deſſein que vous y puiſſiez venir, ſoyez sûr que vous réuſſirez, puiſque vous connoiſſez un homme qui diſpoſe de tous les emplois

que le Viceroi peut donner, & qui, pour ainſi dire, eſt la cheville ouvriere du Gouvernement.

Lorſque le Muletier Tobie eut parlé de cette ſorte du Comte de Gelves & de ſon Secrétaire, il ſe remit ſur les agrémens de Mexique. Quand vous aurez vû, nous dit-il, cette ville & ſes environs, vous conviendrez que s'il y a quelque pays ſur la terre qui ſoit comparable au paradis terreſtre, c'eſt celui-là. L'Andalouſie & la Lombardie, ſi vantées par les Voyageurs, n'en approchent point : & ſur cela maître Tobie nous en fit une deſcription aſſez intéreſſante, mais ſi longue, qu'elle n'étoit pas encore finie quand nous arrivâmes à Xalapa, premiere Bourgade qu'on trouve ſur le chemin, & dans laquelle il y a une hôtellerie ordinairement bien pourvûe de toutes ſortes de proviſions.

CHAPITRE III.

De la rencontre que Don Chérubin fit d'un Religieux de l'Ordre de Saint François en entrant dans Xalapa. Suite de cette rencontre. Il soupe avec le Gardien du Monastere : portraits des Religieux qui se trouvent avec lui : après le repas il joue, gagne & se retire à minuit du Couvent.

COmme nous descendions à la porte de cette hôtellerie, il passa près de nous un Religieux de l'Ordre de Saint François, que nous regardâmes, mon valet & moi, avec toute l'attention qu'il nous parut mériter. Il étoit monté sur un bon cheval, & accompagné de deux esclaves Mores qui marchoient à ses étriers. Il portoit une robe de laine brune retroussée & attachée à sa ceinture de soie blanche cordonnée, laissant voir des caleçons de toile de Hollande brodés par le haut, des bas de soie bleue avec des souliers de ma-

roquin à talons rouges. Il avoit sur son froc un chapeau de castor du Canada, dont la coëffe étoit de satin incarnat. Une si grande propreté dans un Religieux mendiant me parut un peu scandaleuse; mais ayant appris que dans ce pays-là les yeux y étoient tout accoutumés, je me préparai à voir d'autres choses qui me surprendroient.

On me dit que ce Cordelier étoit le Gardien du Couvent de Xalapa, qui probablement alloit faire quelque visite à l'extrémité de la Bourgade. Je le saluai d'un air respectueux, & il me rendit le salut avec beaucoup de civilité. Je ne l'eus pas sitôt perdu de vûe, que je ne pensai plus à lui; & j'étois fort éloigné de deviner que nous souperions ensemble ce soir-là, quand, trois heures après, il entra dans l'hôtellerie un petit Moine qui demanda le Muletier Tobie. Ils se parlerent un moment en particulier, après quoi ils vinrent me trouver. Seigneur, me dit le Muletier en me présentant le Moine, voilà un petit

Frere qui vient ici pour s'acquitter d'une commission que son Supérieur lui a donnée. Oui, Seigneur Cavalier, me dit le Moine, notre Révérendissime Pere Gardien vous prie de vouloir bien lui faire l'honneur de venir souper avec sa Révérence. Je répondis poliment au petit Frere, que la proposition étoit trop agréable pour ne la pas accepter avec plaisir; qu'il pouvoit assurer son Révérendissime Supérieur, que je m'allois disposer à me rendre à son Monastere : ce que je fis effectivement, laissant Toston & le Muletier à l'hôtellerie.

Je trouvai à la porte du Couvent le Pere Gardien qui m'attendoit pour me conduire lui-même à son appartement. Seigneur Cavalier, me dit-il en me saluant d'un air aisé, pardonnez à un de vos compatriotes d'avoir pris la liberté de vous inviter à souper; mais j'ai coutume d'en user de la sorte avec tous les Cavaliers Espagnols qui passent par cette Bourgade pour aller à Mexique. Je me fais un extrême plaisir de les recevoir, &

d'apprendre d'eux des nouvelles de ma patrie ; car je suis natif de Bilbao, capitale de la Biscaye, ce que mon accent vous fait assez connoître. Je descends des anciens Comtes de Durango qui se sont tant signalés dans les guerres de Ferdinand contre les Mores, & dans celles de Charles-quint dans les Pays-bas.

Je jugeai par ce début que le Moine, malgré les vœux qu'il avoit faits, conservoit toujours le caractere Biscayen. Aussi lui répondis-je, pour flatter sa vanité, qu'à son air noble & majestueux, je m'étois d'abord bien douté qu'il devoit être un homme de condition : que cela sautoit aux yeux, & qu'enfin je me trouvois bien honoré de l'invitation qu'il m'avoit faite.

Là-dessus ce Religieux qui paroissoit un homme de quarante & quelques années, m'introduisit dans une grande salle décorée de tableaux qui représentoient divers Saints de son Ordre. De-là m'ayant fait traverser une vaste cour remplie de palmiers & d'orangers, il me mena dans un

corps de logis isolé où il logeoit. Pour me montrer toutes les pieces de son appartement, il me fit passer par plusieurs chambres tapissées de tapisseries de coton, & parées de buffets garnis de vases de porcelaine. Ce bon Pere m'ouvrit ensuite un cabinet où il couchoit sur une simple mante de laine étendue sur une natte. Comment donc, mon Révérend Pere, m'écrai-je, est-ce là dessus que repose votre Révérence ? Je vous croyois un lit plus mollet. Que vous êtes bon, me répondit-il avec un sourire ! Ne me trouvez-vous pas bien à plaindre ? Apprenez que je dors sur cette natte d'un sommeil plus profond que celui des Inquisiteurs qui couchent sur du duvet. Admirez la force de l'habitude. Je n'ai plus, poursuivit-il, que ma bibliotheque à vous faire voir. En même tems il me fit entrer dans une chambre toute nue, & dans laquelle j'apperçus une vingtaine de vieux bouquins par terre, entassés les uns sur les autres, mal reliés, couverts de poudre & de toile d'araignées, &

ſur leſquels il y avoit une guittare, quelques papiers de muſique avec quantité de boëtes de conſerves. A cette vûe, qui me parut avoir quelque choſe de ridicule, je n'eus pas peu de peine à garder mon ſérieux. Je réſiſtai pourtant à la tentation de rire, & je fis bien; car le Révérend Pere y alloit de la meilleure foi du monde.

Lorſqu'il fut tems de ſe mettre à table, nous paſſâmes dans une ſalle, où il y avoit trois jeunes Religieux qui devoient ſouper avec nous, & qu'il me préſenta en faiſant leur éloge. Il me vanta leurs talens: l'un, à ce qu'il me dit, avoit la voix belle; l'autre faiſoit bien des vers, & le troiſieme ſçavoit jouer de toutes ſortes d'inſtrumens. C'étoient ſes courtiſans & ſes convives ordinaires quand il régaloit des étrangers. Ces jeunes Moines, ce que j'aurois tort d'oublier, étoient vêtus dans le goût de leur Supérieur. Ils laiſſoient appercevoir ſous leurs larges manches des pourpoints piqués de ſatin blanc; &

les

les poignets de leurs chemiſes de toile de Hollande étoient garnis de dentelles. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'à l'exemple de leur Gardien, ils ſe diſoient tous Gentilshommes, ſoit qu'ils le fuſſent véritablement, ſoit que ne ſe connoiſſant pas les uns les autres, chacun crût pouvoir impunément s'aggréger à la Nobleſſe. Au reſte, ils avoient de l'eſprit, & leurs manieres étoient plus militaires que monacales.

Je fus étonné de l'abondance des mets qui nous furent ſervis. Il y en auroit eu aſſez pour raſſaſier un Chapitre général. Toutes ſortes de groſſe viande, de volaille & de gibier compoſerent le premier ſervice, & le ſecond ne me ſurprit pas moins par la diverſité des fruits & des confitures, tant ſéches que liquides, dont la table fut couverte. Je me ſouviens entr'autres choſes, que trouvant quelques conſerves d'un goût exquis, je dis au Gardien : Voilà des conſerves admirables ! Que vous êtes heureux mon Pere, d'avoir de ſi habi-

les Confiseurs dans votre Couvent ! Ces conserves, me répondit-il, n'ont point été faites dans notre maison. C'est l'ouvrage de quelques bonnes Religieuses dont le Monastere est dans notre voisinage, & qui se donnent la peine de les faire pour nous.

Pendant le souper, tous ces Moines ne cesserent de me faire des questions sur la Cour d'Espagne. Les uns me demandoient de quel caractere étoit le Roi ; les autres, si le nouveau Ministre, le Comte Duc d'Olivarès, remplaçoit dignement les Ducs de Lerme & d'Uzede ; & le Gardien sur-tout tranchant de l'homme d'importance, s'informoit successivement de tous les Grands, se disant de leurs maisons. Il se vanta d'être cousin du Duc d'Ossone, neveu des Ducs de Frias & d'Alburquerque, allié des Marquis de Peguafiel & d'Avila-Fuente. En un mot il fit sa généalogie, dans laquelle il comprit modestement les plus grands noms de la Monarchie d'Espagne.

Après le repas, quelques-uns proposerent de jouer à la prime, & cette proposition fut généralement acceptée. On apporta des cartes. Le premier qui les prit pour les mêler, s'en acquitta de bonne grace & d'un air qui marquoit bien qu'ils étoient dans l'habitude d'en manier. Nous voilà donc engagés au jeu. D'abord la fortune sembla ne vouloir favoriser personne. Tantôt elle flattoit ses compagnons; mais enfin elle se déclara contre deux Moines, qui, perdant leur sang froid avec leur argent, apostropherent cette divinité dans des termes peu mesurés pour des Religieux, & plus convenables à un tripot qu'à un Monastere.

Le petit corps de logis du Révérend Pere Gardien retentissoit encore de leurs apostrophes, quand j'entendis sonner minuit. Alors m'adressant à ce Supérieur, je le priai de me permettre de me retirer, lui représentant que j'avois une grande journée à faire, & que je de-

vois avant l'aurore me remettre en chemin. Il eut la politesse de ne vouloir pas m'arrêter plus longtems. Je pris congé de sa noble Révérence, après l'avoir remerciée de sa gracieuse réception, & je regagnai mon hôtellerie au grand regret des autres Moines, qui m'auroient volontiers retenu toute la nuit dans l'espérance de rattraper quelques pistoles que je leur emportois malgré leur sçavoir faire.

CHAPITRE IV.

De l'arrivée de Don Chérubin à Mexique, & dans quel endroit il alla loger. Il est charmé de la femme de son Hôte, quoique Mauricaude.

DÈs que je fus de retour à mon hôtellerie, je me couchai pour prendre quelque repos; mais à peine le sommeil se fut-il emparé de mes sens, que la bruyante voix de Tobie me réveilla. Il étoit déja sur

pied & chantoit à pleine tête en apprêtant ses mules. Je me levai aussitôt, & comme j'achevois de m'habiller on m'apporta mon chocolat; après quoi je remontai sur ma mule pour continuer mon voyage.

Le Muletier, ennemi du silence, le rompit bientôt. Il chanta ce jourlà des romances sur les guerres de Grenade. Ensuite il nous débita quelques historiettes, les mêmes peut-être qui avoient tant fait rire son gros Pere de la Merci; mais elles ne firent pas sur nous un si bon effet. Au contraire, elles nous ennuyerent à un point que nous trouvâmes le chemin plus long qu'il n'étoit. Aussi j'en ferai grace au Lecteur, de même que de celles qu'il nous fit essuyer les jours suivans. Hâtons-nous d'arriver à Mexique.

En entrant dans cette célébre ville, je demandai à Tobie à quel endroit il se proposoit de nous conduire. Dans le quartier de la Noblesse, me répondit-il; dans une hôtellerie où logent ordinairement

les Gentilshommes qui viennent d'Espagne, chez un Espagnol natif de Carmona près de Séville, & qui se nomme Maître Jerôme Juan Moralès. Se voyant sans bien dans sa patrie, il la quitta pour venir à Mexique où il tient hôtellerie avec une jeune Indienne qu'il a épousée, & qui fait tomber des pluies d'or dans sa maison. Garre le More, s'écria Tofton en faisant un éclat de rire! Oh, il n'y a point ici de More à craindre, lui repartit le Muletier; Moralès loin de ressembler à votre Hôte de la Vera-cruz, n'est nullement jaloux, quoiqu'il ait pour femme une Indienne des plus appétissantes. Vous avouerez, quand vous l'aurez vûe, qu'il y a des faces bazanées qu'on peut envisager sans horreur.

Sur ce pied-là, dis-je au Muletier, son cabaret ne doit pas être mal achalandé. Il ne l'est pas non plus, répondit Tobie. Il y va tous les jours d'honnêtes gens, moins pour boire que pour la voir. Elle les reçoit d'un air si affable, qu'ils en sont enchantés;

& les conversations qu'ils ont avec elle ne manquent guères d'être suivies de présens ; ce qui plaît fort à Moralès, qui est ravi de posséder une jolie femme & de voir qu'on la cajole.

Ce discours me frappa, & me fit souhaiter d'être à l'hôtellerie pour le vérifier par mes propres yeux, ne pouvant me mettre dans l'esprit qu'une Indienne fût capable de charmer des Européens. Maître Tobie secondant l'impatience que je marquois d'arriver chez Moralès, nous fit doubler le pas. Il nous mena dans la rue de l'Aigle, où il ne demeure que des Gentilshommes & des Officiers de la Chancellerie. Nous descendîmes à la porte d'une maison qui avoit pour enseigne un serpent avec ces paroles : *Al Basilico*, *buena cama*, Au Basilic, bon gîte. Parbleu, dis-je en moi-même, cette enseigne me paroît assez plaisante : il semble qu'elle ait été faite pour avertir les étrangers qu'il y a du danger pour eux à loger dans cette hôtellerie ; mais je

trouvois le péril trop agréable pour en être effrayé. Malgré tout ce que Tobie m'avoit dit de l'hôteſſe, au lieu de craindre ce Baſilic, je m'expoſai ſans héſiter à ſes regards.

Je les ſoutins d'abord impunément. Je dirai plus, ſon tein bazané me déplut. Néanmoins je m'y accoutumai bientôt. Que dis-je ? elle me faſcina les yeux inſenſiblement par des manieres aiſées & toutes gracieuſes ; de ſorte qu'après un quart-d'heure de converſation, je ſentis que les cœurs n'étoient pas moins en danger avec de pareilles Indiennes, qu'avec les beautés de Madrid les plus redoutables. Elle reſſembloit un peu à la Gitanilla dont j'ai parlé dans le premier volume de ces Mémoires ; je dis un peu, car l'Indienne étoit encore plus picquante.

Il eſt vrai que lorſqu'elle s'offrit à ma vûe, elle étoit ajuſtée d'une façon qui donnoit un grand relief à ſes charmes. Elle portoit une juppe de toile de la Chine, chamarrée

d'argent, avec un ruban couleur de feu, dont les bouts ornés d'une frange d'or, descendoient jusqu'en bas devant & derriere. Elle avoit par-dessus une chemisette de la même toile à manches larges, brodée de soie rouge, mêlée d'argent & lacée avec des lacets d'or. Ajoutez à cela une ceinture de soie bleue, & enrichie de pierres précieuses, un collier & des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles de diamans fins.

Il est constant qu'il étoit difficile de la voir dans cet état sans émotion, ou plutôt sans l'aimer. Je pensai m'y laisser prendre moi-même. Du moins il est certain que le premier jour je ne fus occupé que de ses appas qui s'obstinerent toute la nuit à se présenter à mon esprit; mais ma raison, plus opiniâtre encore que son image, m'empêcha de céder à mes tendres mouvemens. Hé bien, mon ami, dis-je à Toston le lendemain, que penses-tu de notre Hôtesse? T'a-

t-elle un peu reconcilié avec les Indiennes ? Parfaitement, me répondit-il. Tobie avoit bien raiſon de dire que je jugerois autrement que je ne faiſois. Hier au ſoir je fatiguai les muſcles de mes yeux à force de les tendre en contemplant la femme de Moralès. Quelle éveillée ! Je ne pouvois me raſſaſier de ſa vûe, & l'on peut dire qu'elle a changé mon goût du blanc au noir.

CHAPITRE V.

Don Chérubin va voir le Palais du Viceroi. Il y trouve Don Juan de Salzedo qui le reconnoît. Du bon accueil que lui fit ce Secrétaire, & de la premiere converſation qu'ils eurent enſemble, & dont Chérubin fut extrémement flatté.

JE me ſentois une ſi vive impatience de voir la ville, & principalement le Palais du Viceroi, que pour avoir cette ſatisfaction, je ſortis dans la matinée avec mon valet. Moralès

voulut absolument m'accompagner pour répondre, disoit-il, aux questions que je pourrois avoir envie de lui faire par curiosité. Je me laissai conduire par un si bon guide. Il me fit traverser le marché, qui est la place la plus considérable de Mexique, & dont tout un côté est bâti en arcades, sous lesquelles on voit des boutiques pleines de toutes sortes de marchandises.

Comme je regardois de toutes parts, j'apperçus une grande maison. Je demandai à qui elle appartenoit : C'est le Palais du Viceroi, me dit mon hôte. Vous le voyez tel que Cortez le fit bâtir sur les ruines de celui de Montezume. Est-il possible, m'écriai-je avec étonnement, que ce soit là ce Palais dont j'ai tant de fois entendu vanter la magnificence ? Il y a des Hôtels aussi beaux dans toutes les grandes villes d'Espagne. Je m'étois attendu à un bâtiment plus superbe. Vous vous trompez, reprit Moralès, ce n'est point ce Palais dont les voyageurs font de si belles descrip-

tions ; c'eſt de celui qui a été réduit en cendre. On aſſure qu'il pouvoit paſſer pour une nouvelle merveille du monde.

Quelle exagération, m'écriai-je encore ! Je veux bien croire que les murs, comme diſent ces Meſſieurs, étoient faits d'une maçonnerie mêlée de jaſpe, & d'une certaine autre pierre noire, ſur laquelle il paroiſſoit des veines rouges & auſſi brillantes que des rubis. Je crois bien encore que les toits pouvoient être parquetés de cedres & de cyprès ; mais je ne puis ajouter foi aux choſes extraordinaires qu'ils rapportent de l'Empereur Montezume pour égayer apparemment leurs Lecteurs. Ils diſent, par exemple, qu'il avoit dans ſon Sérail plus de deux mille femmes, dont il y en avoit toujours pour le moins, deux cents enceintes en même-tems : miſéricorde, s'écria Toſton en éclatant de rire, il en avoit donc encore plus que Salomon. Il n'y a rien là-dedans qui doive vous étonner, dit alors Moralès, puiſque Monte-

zume pouvoit en avoir plus de trois mille, étant en droit d'enlever les filles des principaux Indiens quand elles lui plaisoient.

En nous entretenant ainsi, nous nous approchâmes du Palais. Il y avoit à la porte quelques Soldats qui laissoient passer librement tout le monde. Nous entrâmes dans une cour spacieuse & quarrée pour aller gagner un large escalier qui conduisoit à l'appartement du Viceroi. Nous suivîmes plusieurs Cavaliers qui alloient au lever de ce Seigneur. Nous traversâmes avec eux trois ou quatre chambres ornées de riches ameublemens, & nous parvînmes jusqu'à celle où le Comte se faisoit habiller par ses valets-de-chambre. Nous nous rangeâmes tous trois dans un coin d'où nous pouvions facilement observer tout.

Je m'attachai d'abord à considérer le Maître, qui me parut un homme de cinquante ans. Il possédoit au suprême degré la gravité espagnole. Il avoit des cheveux plats, des sourcils

noirs & fort épais, l'air farouche & terrible. Néanmoins je fis une remarque assez singuliere, pendant qu'il s'entretenoit avec des Gentilshommes qui lui faisoient leur cour : il sourioit de tems-en-tems, & toutes les fois que cela arrivoit, il devenoit tout-à-coup si différent de lui-même, qu'il sembloit avoir deux visages. Enfin, lorsqu'il étoit sérieux, il faisoit peur ; & dès qu'il prenoit un air riant, il paroissoit tout agréable.

L'entretien qu'il avoit avec ces Gentilshommes, fut interrompu par l'arrivée de son Secrétaire dans lequel je reconnus Don Juan de Salzedo mon ancien ami. Il tenoit à la main un gros paquet de papiers ; vieille politique des Ministre d'Espagne, qui, pour paroître accablés d'affaires, se montrent toujours hérissés de paperasses. Le Viceroi ne l'eût pas sitôt apperçu, qu'il alla au-devant de lui. Ils se retirerent tous deux près d'une fenêtre, & se parlerent près d'un quart-d'heure en particulier. Pendant ce tems-là, je fis une obser-

vation qui s'accordoit avec ce que m'avoit dit Tobie, & qui marquoit bien l'ascendant que Salzedo avoit sur l'esprit du Comte. Je ne sçais de quoi il s'agissoit entr'eux ; mais il me sembla que son Excellence écoutoit son Secrétaire avec complaisance, & qu'elle applaudissoit à ses discours.

Je résolus de ne pas sortir du Palais sans avoir salué Don Juan. Dans ce dessein j'allai l'attendre sur son passage dans l'anti-chambre, fort curieux de voir l'accueil qu'il me feroit. Je doutois qu'il reçût affectueusement un homme qui n'avoit pas voulu à Madrid profiter de ses bontés. Je doutois même qu'il daignât me reconnoître. Cependant ses yeux ne m'eurent pas plutôt démêlé dans la foule, qu'il s'approcha de moi, & m'adressant la parole d'un air riant : Je ne crois pas me tromper, me dit il, vous êtes Don Chérubin de la Ronda. Je lui répondis que j'étois charmé qu'il se souvînt encore de moi. Je ne vous ai point banni de ma mémoire, me répliqua-t-il, *tantum*

abeſt ! De votre côté, pourſuivit-il, vous ne devez pas avoir oublié que je vous aimois en Eſpagne. Je me rappelle ce tems avec plaiſir, & je ſens renaître, en vous revoyant, toute l'amitié que j'avois pour vous.

Touché, pénétré de l'affection qu'il me témoignoit, je voulus me répandre en diſcours reconnoiſſans ; mais il me coupa la parole, & me tirant à part : Don Chérubin, continua-t-il d'une voix baſſe, laiſſons là les complimens : vous ſçavez bien que je ſuis homme réel, quoique j'aye été toute ma vie à la Cour. Parlez-moi confidemment. Que venez-vous faire à Mexique ? Je crois le deviner : *Auri ſacra fames.* N'eſt-ce pas ? Avouez-le-moi hardiment. Je ſuis en état de vous réconcilier avec elle. J'ouvris encore la bouche pour remercier le Secrétaire de ſa généroſité, & il me la ferma une ſeconde fois en me diſant : Je ne puis m'arrêter avec vous plus longrems. J'ai des affaires preſſantes qui m'occuperont le reſte de la matinée. Venez me

revoir tantôt, nous nous entretiendrons à loisir. *Vale.*

En crachant ce mot latin, qu'il accompagna d'une vive accolade, il me quitta pour aller travailler, me laissant transporté de joie de la réception qu'il venoit de me faire. Toutes les personnes qui en avoient été témoins, regardant Salzedo comme un Viceroi en second, envierent mon bonheur, & jugerent que je devois être un Espagnol de distinction, puisque le Seigneur Don Juan m'avoit fait l'honneur de m'embrasser. Mon hôte m'en fit compliment, & en eut plus de considération pour moi.

A l'égard de Toston, il en étoit dans un ravissement inexprimable : Monsieur, me dit-il, en nous en retournant à l'hôtellerie, n'êtes-vous pas bien-aise présentement d'être venu aux Indes ? Que ne devez-vous pas vous promettre de l'amitié du Seigneur Don Juan ? Vous pouvez vous flatter que par son crédit... Hé ! quelles espérances, interrompis-je,

mon ami, veux-tu que je conçoive ? Tu sçais que je suis assez riche pour devoir me contenter de ce que j'ai. Non non, me répliqua-t-il, abondance de bien ne nuit pas. D'ailleurs, songez que vous avez une fille. Vous ne sçauriez amasser trop de richesses pour en faire une grande héritiere.

CHAPITRE VI.

De la visite qu'il rendit l'après-dîner à Don Juan de Salzedo, & de son second entretien avec lui. Quel en fut le fruit. Don Chérubin de la Ronda est reçu Gouverneur de Don Alexis fils du Viceroi. Joie de Toston en apprenant cette agréable nouvelle.

JE ne manquai pas de me rendre au Palais du Viceroi l'après-midi. On m'y enseigna le logement du Seigneur de Salzedo, & j'allai me présenter à la porte. J'y trouvai un valet-de-chambre, à qui je n'eus pas plutôt appris mon nom, qu'il me

dit d'un air respectueux : Seigneur, mon Maître vous attend dans un cabinet où je vais vous conduire. En même-tems il me fit traverser cinq à six chambres pour le moins, toutes plus superbes les unes que les autres ; car l'appartement du Secrétaire étoit aussi richement meublé que celui du Viceroi, & peut-être même davantage. On y voyoit une infinité de tableaux des meilleurs Peintres d'Italie, avec les plus beaux ouvrages de plumes de Mechoacan & de poils de lapins.

Enfin mon guide m'ouvrit la porte d'un cabinet où Don Juan étoit seul & assis sur un sopha de soie de la Chine. D'abord qu'il me vit, il se leva pour venir m'embrasser, en me disant : Mon cher Don Chérubin, je vous attendois avec impatience, pour sçavoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce pays-ci, & pour vous assurer de nouveau que si vous êtes mal dans vos affaires, vous ne le serez pas long-tems : en un mot je me charge de vous faire à Mexique

un fort agréable. Je suis, lui répondis-je, aussi sensible que je dois l'être à vos bontés; mais ce seroit en abuser, si je vous disois que l'envie de m'enrichir m'amene à Mexique. Non, Seigneur, quoique je n'aye qu'une fortune médiocre, j'en suis satisfait, & le seul desir de voir la nouvelle Espagne m'en a fait entreprendre le voyage.

Vos sentimens sont un peu trop philosophiques, répliqua Don Juan. N'avoir que le bien dont on a précisément besoin pour vivre, ce n'est pas être à son aise; & la nécessité de ne faire qu'une certaine dépense, est triste pour un homme du monde, pour peu qu'il soit généreux. Croyez-moi, conservez ce que vous avez déjà, & ne dédaignez pas les nouvelles faveurs que la fortune s'apprête à répandre sur vous par mon ministere. Il m'est venu une idée, ajouta-t-il, qui vous sera très-utile. Je veux vous placer..... Ne me proposez pas, interrompis-je assez brusquement, une place dans vos bureaux. Ma vivacité fit rire Sal-

zedo : Non, non, reprit-il, je sçais bien que vous n'aimez point les postes de Commis. Je vous en destine un autre qui vous conviendra mieux. C'est celui de Gouverneur du jeune Don Alexis, fils unique du Viceroi. Laissez-moi vous ménager cela. Dès aujourd'hui je parlerai à Son Excellence, & j'oserois vous répondre du succès de cette affaire.

Comme je m'étois accoutumé à l'indépendance, & que je me trouvois alors en état de me passer du misérable emploi de Gouverneur d'enfant, je ne fus point ébloui du projet de Salzedo. J'allois même lui dire avec franchise quelle étoit ma pensée là-dessus; mais ce qu'il ajouta me fit garder le silence, & me parut mériter quelqu'attention. Ne vous imaginez pas, me dit-il, que je vous propose un mauvais parti. Je sçais, comme vous, qu'à Madrid & dans les autres villes d'Espagne, ce n'est pas un trop bon métier que celui de Gouverneur, & que ces Messieurs gagnent à peine de quoi s'entretenir,

ſur-tout quand ils ont la folie de vouloir porter de riches habits. A Dieu ne plaiſe que je ſois tenté de vous procurer ici un pareil établiſſement ! Ce ne ſeroit pas vous rendre un grand ſervice. Mais daignez m'écouter juſqu'au bout. Je prétends en vous faiſant confier la conduite de Don Alexis, que vous ſoyez ſur un autre pied chez le Viceroi. Je veux qu'on vous y regarde comme un *Mentor*, & qu'on vous traite avec diſtinction. En un mot, vous y ſerez conſidéré, aimé, reſpecté, & vous aurez des appointemens conſidérables, ſans compter les profits qui vous reviendront tous les ans par mes ſoins.

Le Secrétaire Salzedo m'en dit tant, qu'il me perſuada : Je ne puis, lui dis-je, tenir contre de ſi flateuſes promeſſes ; & ce qui me plaît encore plus que tout le reſte, c'eſt de vous voir prendre tant d'intérêt à ma fortune. Il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir ſi j'aurai le bonheur de plaire à Son Excellence. C'eſt de quoi je ne ſuis nullement en peine, interrom-

pit Don Juan. Le portrait que je lui ferai de vous, ne manquera pas de le prévenir en votre faveur, & votre figure ne gâtera rien. Revenez, ajouta-t-il, revenez ici demain, & je vous préſenterai à Monſeigneur après ſon diner.

Telle fut la ſeconde converſation que j'eus avec mon ami Salzèdo, qui me dit le jour ſuivant quand je l'abordai : Votre affaire eſt faite ; vous êtes Gouverneur de Don Alexis. Le Comte de Gelves vous donne un logement au Palais avec douze cents piſtoles tous les ans pour vos honoraires. Outre cela, quand vous voudrez aller en viſite ou à la promenade il y aura toujours deux laquais & un caroſſe à vos ordres.

En vérité, Seigneur Don Juan, m'écriai-je à ces paroles, je ſuis confus des marques d'amitié que vous me donnez. Oh, ce n'eſt pas tout encore, reprit-il ; je ne ſerois pas content de moi, ſi je bornois là l'envie que j'ai de vous obliger. Je compte de joindre chaque année à vos ap-

pointemens deux mille écus pour le moins qui vous reviendront du commerce que nous faisons Son Excellence & moi, tant en Espagne qu'aux Philippines, & dans lequel je vous intéresserai. Ah! c'en est trop, lui dis-je! Qu'ai-je fait pour mériter tant de bontés, & comment pourrai-je les reconnoître? En m'aimant autant que je vous aime, répondit-il, c'est tout ce que j'exige de votre reconnoissance. Mais, poursuivit-il, en changeant de discours, allons voir Monseigneur, il est dans son cabinet où il doit avoir fait la sieste. Saisissons ce moment.

Il me conduisit aussi-tôt jusqu'à la porte, & lorsque nous y fûmes, il me dit: Attendez là un instant. A ces mots, il entra seul dans un cabinet, où il demeura près d'un quart-d'heure; ensuite étant revenu à moi, il me prit par la main, & m'introduisit. Le Viceroi me parcourut des yeux depuis la tête jusqu'aux pieds, & le coup d'œil me fut favorable: Je crois, me dit Son Excellence, d'un air

air de bonté, que Salzedo ne m'a point surfait. Vous avez une physionomie qui confirme l'éloge qu'il m'a fait de vous. Je vous confie Don Alexis. Je suis persuadé qu'il ne sçauroit être en de meilleures mains. A l'égard de vos intérêts, ajoûta-t-il, Don Juan doit vous avoir dit mes intentions, & sur quel pied je prétendois que vous fussiez chez moi. Je répondis à ce Seigneur que je mettrois mon attention toute entiere à me rendre digne de l'emploi dont il vouloit bien m'honorer.

Là-dessus, je sortis avec mon Mécène, qui me mena chez Don Alexis, que nous trouvâmes occupé dans son appartement à composer un thême sous les yeux de son Précepteur, qui étoit un vieux Prêtre Galicien, qui avoit, comme on dit, rôti le balai. Mon jeune Seigneur, dit Salzedo à Don Alexis, voici le Gouverneur dont Son Excellence a fait choix pour vous conduire dans le monde, & vous former à la vertu : je puis vous assurer que vous serez con-

content de lui, & j'espere aussi qu'il le sera de vous. Don Alexis pour toute réponse ouvrit de grands yeux pour me considérer. Je lui adressai la parole pour le faire parler, & pour sonder son esprit, qui me parut bien enfoncé dans la matiere. Tandis que je l'entretenois, son Précepteur, qui étoit un homme hérissé de latin, citoit des passages de Virgile & d'Horace, & Don Juan qui ne demandoit pas mieux que d'en faire autant, se répandoit aussi en citations latines. Après qu'ils s'en furent donnés tous deux au cœur joie, Salzedo me dit : Seigneur Don Chérubin, retournez à votre hôtellerie pour vous préparer à venir ici demain vous installer dans votre poste. Vous y trouverez un appartement convenable à la place que vous y devez remplir.

Je fis aussi-tôt la révérence à la compagnie, & regagnai le Basilic où mon valet m'attendoit avec la derniere impatience pour apprendre le succès de ma visite. Toston, lui dis-je, il

faut aller demeurer au Palais du Viceroi. Je suis Gouverneur de Don Alexis. Je n'eus pas sitôt prononcé ces paroles, que s'abandonnant à une joie immodérée, il se mit à faire des sauts & des bonds devant moi, comme un fou. Quand il fut las de sauter, il s'arrêta pour prendre haleine, & me dit : Nous voilà donc, Dieu merci, en train, vous de grossir votre fortune, & moi de commencer la mienne ; car je compte que l'un n'ira pas sans l'autre. Tu as raison, lui répondis-je, mon ami ; si j'acquiers dans ce pays-ci des richesses, je t'assure que je t'en ferai part. Cette promesse remit Toston en humeur de sauter.

Pendant qu'il faisoit de nouvelles gambades, Moralès qui survint, demanda pourquoi il se réjouissoit tant. Je lui en dis le sujet, & lui fis un détail circonstancié des avantages attachés à mon emploi. Mon hôte en fut ébloui, & me regardant déja comme un haut & puissant Sei-

gneur, il me pria de lui accorder ma protection. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que je la lui donnai d'un air sérieux, en lui faisant de sinceres protestations de lui rendre service si j'en trouvois l'occasion. Le jour suivant, après avoir chargé Toston du soin de faire porter mes hardes à ma nouvelle demeure, je dis adieu à ma belle hôtesse, qui me parut un peu mortifiée de notre séparation, quoiqu'elle n'eût pas grand sujet de l'être, ne perdant en moi qu'un homme qui refusoit de sacrifier à ses appas.

CHAPITRE VII.

Don Chérubin Gouverneur de Don Alexis de Gelves, fils unique du Viceroi, rend une visite à la Vicereine. Conversation qu'il a avec le Précepteur de Don Alexis; portrait de ce dernier.

JE retournai au Palais, où j'allai d'abord chercher Salzedo, qui pour m'installer dans mon poste me conduisit lui-même à mon appartement, lequel consistoit en trois petites pieces de plein-pied, meublées fort proprement, avec une garderobe où il y avoit un lit pour mon valet. Vous ne serez pas mal logé, comme vous voyez, me dit Don Juan, & vous mangerez en particulier avec le Docteur Gaspard de Aldagna, Précepteur de Don Alexis, si cela vous est plus agréable que d'être servi tout seul dans votre appartement. Ce Docteur est un fort honnête Ecclésiastique, d'un très-bon caractere,

qui ne manque pas d'esprit, & qui parle latin à ravir. Je répondis que je serois bien-aise de dîner & souper avec un pareil collegue, & cela fut ainsi réglé.

La premiere démarche que je crus devoir faire pour commencer à m'acquitter de mon devoir, fut d'aller saluer la Vicereine. Salzedo me mena chez elle. Je m'attendois à un accueil plein de fierté, m'imaginant que la Comtesse étoit une femme orgueilleuse & enivrée de sa grandeur. Point du tout. La bonne Dame au contraire, me reçut d'autant plus gracieusement, que Don Juan lui avoit déja fait un magnifique éloge de mon mérite. Elle me fit plusieurs questions, pour juger par mes réponses si on ne lui avoit pas trop vanté mon esprit; mais heureusement pour moi, elle fut si contente de mon entretien, qu'elle dit en ma présence à Salzedo: Je vous sçais bon gré, Don Juan, d'avoir fait un pareil choix. Ce Gentilhomme me paroît propre à élever un jeune Seigneur. Voilà le sujet

qu'il faut pour façonner mon fils, qui, je l'avoue, a peu de disposition à devenir un Cavalier parfait. Cela viendra, Madame, dit alors Don Juan; Don Alexis a un esprit tardif qui se développera peu-à-peu, à l'aide d'un bon Gouverneur.

Après avoir eu conversation avec la Vicereine, je me rendis auprès de mon élève avec lequel j'en eus une autre qui m'affligea. Je vis que j'avois affaire à un disciple qui me préparoit bien de l'occupation, à un sujet des plus pésans, à un automate. J'en témoignai mon chagrin au Docteur Gaspard qui n'en devoit pas avoir moins que moi, à ce qu'il me sembloit; cependant il me parut avoir pris son parti là-dessus. Je conviens, me dit-il, qu'il est désagréable pour vous & pour moi d'avoir un écolier imbécile; car Don Alexis en est un véritablement. Il est déja dans sa quinzieme année, & il n'est pas capable encore de faire tout seul la plus simble version, quoique depuis dix-huit mois que je suis son Précep-

teur je sue sang & eau pour lui enseigner la langue latine. Quelquefois las de semer sur le sable, j'ai perdu patience, & demandé mon congé à Monsieur le Comte, mais il n'a jamais voulu me l'accorder. Seigneur Docteur, m'a-t-il toujours dit, de grace n'abandonnez pas mon fils. Je sçais bien que ce n'est pas votre faute, si jusqu'à présent il n'a point profité de vos leçons. N'importe, continuez, à force d'entendre répéter les mêmes choses, il pourra bien en retenir quelqu'une, & cela suffira pour lui; car je ne prétends point en faire un Sçavant. Pour obéir à Son Excellence, poursuivit le Docteur, je demeure donc, & vais toujours mon train. Je donne à mon petit Seigneur des thêmes & des versions qu'il fait comme il plaît à Dieu.

Pendant ce tems-là, je fais bonne chere dans ce Palais. Mes honoraires, qui sont assez considérables, me sont exactement payés, & j'attraperai peut-être à la fin quelque bon bénéfice; car quand on est au service des

Grands, on n'eſt pas toujours mal récompenſé. Imitez-moi, Seigneur Don Chérubin, continua-t-il; hé pourquoi prendre les choſes ſi fort à cœur ? Conduiſez dans le monde Don Alexis, reprenez-le lorſqu'il fera des actions répréhenſibles, ou qu'il dira quelque ſotiſe, & mocquez-vous du reſte. Si notre éleve n'eſt qu'une bête naturellement, nous n'y ſçaurions que faire. Voyez ſes autres Maîtres : ſont-ils plus avancés que nous ? Non vraiment. L'un ne peut lui apprendre la muſique, ni l'autre les principes de la danſe, quoiqu'il y ait quinze mois qu'ils lui montrent. Penſez-vous que cela les chagrine ? Nullement. Ils donnent à tout hazard leurs leçons au ſot, & en font une vache à lait.

C'eſt ainſi que le Galicien m'exhortoit à me conſoler des mauvaiſes diſpoſitions de Don Alexis, & je trouvois en effet qu'il avoit raiſon. Je commençai donc à exercer mon miniſtere à telle fin que de raiſon. Je m'attachai avant toutes choſes à

gagner l'amitié de mon petit homme par des manieres douces & insinuantes, & j'y réussis en peu de jours. Il est vrai que je ne lui tins que des discours plus propres à le divertir, qu'à l'instruire, de peur de lui déplaire en dogmatisant.

CHAPITRE VIII.

Il va se promener avec son Disciple au Champ appellé la Aloméda, *qui est la principale promenade de Mexique. Des remarques qu'il fit dans ce champ, & de l'extrême étonnement qu'elles lui causerent. Evénement tragique dont il est témoin.*

JE passai trois jours à m'arranger sans sortir du Palais; mais le quatrieme, sur les cinq heures du soir je montai dans un carosse magnifique avec Don Alexis, & nous roulâmes vers le champ de *la Aloméda*, me faisant un grand plaisir de le voir après ce que le Muletier Tobie m'en avoit dit.

Ce champ eſt d'une vaſte étendue. Il contient une grande quantité d'allées bordées d'arbres, & l'on peut s'y promener ſans être incommodé du Soleil. Le *Zocodover* de Tolede, & le *Pardo* même de Madrid n'approchent point de cette promenade, qui préſente aux yeux un ſpectacle enchanteur. On y voit arriver juſqu'à deux mille caroſſes pleins de Gentilshommes, de Bourgeois, & de Dames de toute condition. Les Gentilshommes, ceux principalement qui ſe diſent deſcendus des Capitaines de Cortez, ont pour la plûpart des équipages ſuperbes, & ſont ſuivis d'eſclaves Mores, couverts de riches livrées, en bas de ſoie, & portant des roſes de pierreries à leurs ſouliers. Outre cela, ces eſclaves ont tous l'épée au côté, de ſorte que leurs orgueilleux Maîtres peuvent ſe vanter d'avoir des Gardes comme les Rois.

Les Dames ne ſe promenent pas d'un air moins faſtueux que les hommes. Elles font marcher aux portie-

res de leurs caroſſes leur ſuite, qui eſt compoſée de ces gentilles Négreſſes dont j'ai déja fait mention, & qui ſont ajuſtées de maniere qu'elles dérobent ſouvent à leurs Maîtreſſes les regards des hommes. Celles-ci pourtant ne négligent rien pour paroître charmantes. Tout ce qu'elles peuvent emprunter de l'art ne manque point à leur parure, & les pierres précieuſes y ſont employées dans le goût le plus coquet de l'Amérique.

De quelque côté que je tournaſſe la vûe, je n'appercevois que des perles & des diamans : ce qui faiſoit pour les femmes un effet ſi avantageux, qu'elles me ſembloient toutes plus belles les unes que les autres. Où ſuis-je donc ici, diſois-je en moi-même ? A voir tant d'objets raviſſans, peu s'en faut que je ne me croie dans le Paradis de Mahomet.

J'étois en effet ébloui des beautés brillantes qui s'offroient à ma vûe de toutes parts. Mais aucune de ces Dames ne faiſoit plus d'impreſſion que

les autres ; car au moment que j'en remarquois une qui me frappoit, il en passoit une nouvelle qui s'attiroit mon attention. De maniere que je vis impunément bien des visages que j'aurois trouvés fort redoutables chacun en particulier.

Le plaisir que je prenois à regarder à droite & à gauche, fut troublé par un événement qui n'est que trop ordinaire dans cette promenade, où les amans jaloux ne pouvant souffrir que leurs rivaux parlent à leurs maîtresses, ni même qu'ils s'approchent d'elles de trop près, vont fondre sur eux le poignard ou l'épée à la main. Je découvris à deux ou trois cents pas de moi à la portiere d'un carosse, deux cavaliers qui se battoient avec tant de fureur, que j'en vis bientôt tomber un sur le carreau. Dans le moment vingt épées furent tirées, les unes pour venger le vaincu, & les autres pour défendre le vainqueur. Les amis de ce dernier furent les plus forts. Ils le délivrerent des mains de ses ennemis, & l'emmenerent à

la premiere Egliſe où ils le mirent en ſûreté, l'immunité des Egliſes étant inviolable en ce pays-là. Quelque crime qu'un homme puiſſe avoir commis, s'il eſt aſſez heureux pour ſe ſauver dans un de ces aſyles ſacrés, il échappe à la rigueur des loix, ſans que le Viceroi lui-même ait le pouvoir de l'en arracher, pour le livrer à la Juſtice.

Après avoir été témoin de cette triſte aventure, je continuai de me promener, & de lorgner les Dames, juſqu'à ce que la nuit vînt ſouſtraire leurs charmes à mes regards. Alors je retournai avec mon éleve au Palais, fort occupé de ce que j'avois vû, & ne pouvant aſſez admirer la magnificence des habitans de Mexique. Quand je les mettois en parallele avec ceux de Madrid, ces derniers ne gagnoient point à la comparaiſon.

CHAPITRE IX.

Comment l'esprit vient à Don Alexis. Entretien de Don Chérubin avec son valet : ce qu'il apprend de son valet l'étonne. Conseils prudens qu'il donne à Toston, il en veut profiter.

SI j'avois un disciple stupide, en récompense il étoit docile & obéissant. S'il ne faisoit pas bien ce que je souhaitois qu'il fit, il tâchoit du moins de le bien faire ; sa bonne volonté suppléa peu-à-peu aux dispositions qui lui manquoient. Au bout de neuf à dix mois, ce qui m'étonna moi-même, il parut tout autre au Comte son pere, qui m'en fit des complimens aussi-bien que la Comtesse. *Macte animo*, * me dit un matin mon ami le Secrétaire : on est très-content de vous. *Perge*, ** &

* Courage, courage.
** Continuez.

ne vous mettez pas en peine du reſte : cela me regarde.

Flatté d'un commencement ſi heureux, je m'attachai plus que je n'avois fait encore à mon éleve ; & ſes autres Maîtres me ſecondant chacun de ſon côté, nous en fîmes en moins de deux ans un Cavalier qui en valoit bien un autre. Il ſçavoit ſe préſenter de bonne grace, & ſoutenir la converſation ſur le ton de la bonne compagnie Mexicaine. C'étoit une vraie métamorphoſe. Elle me fit beaucoup d'honneur, auſſi bien qu'au Docteur Gaſpard, lequel à force de rebattre les mêmes choſes à Don Alexis, étoit enfin parvenu à lui mettre un peu de latin dans la tête.

Nous étions tout fiers l'un & l'autre de l'heureux ſuccès de nos peines. Cependant quelque ſujet que nous euſſions tous deux de nous applaudir d'avoir débourré notre diſciple, je ne ſçais ſi Toſton n'y eut pas encore plus de part que nous. Il y contribua du moins autant ; ce que ce valet

m'apprit un jour que je me vantois en sa présence d'avoir fait de mon éleve un fort joli garçon : Monsieur, me dit-il en souriant d'un air malin, vous méritez sans doute des louanges, & j'aurois tort de vous les refuser ; mais qu'il me soit permis, s'il vous plaît, de vous dire que vous ne devez pas seuls, Monsieur le Docteur Gaspard & vous, vous donner les violons, puisque j'ai travaillé au même ouvrage, ou plutôt apprenez que c'est moi qui ai dégourdi notre jeune Seigneur : ou bien, si vous voulez, c'est un miracle de l'amour.

Parles-moi, lui dis-je, plus clairement. Expliques-toi. C'est, reprit-il, ce que je vais faire en peu de mots. Il y a parmi les femmes de la Vicereine une Créole de dix-sept ans, qui a de l'esprit & de la beauté. C'est cette petite personne qui est le principal auteur du changement dont vous vous attribuez la gloire.

Que dis-tu, Toston, m'écriai-je ? Tu m'annonces une nouvelle qui me

cauſe un extrême étonnement. Hé ! comment Don Alexis eſt-il devenu amoureux de cette Créole ? Lui a-t-il fait connoître ſes ſentimens ? Où en eſt-il enfin avec elle ? A la queue du Roman, répartit mon valet. Je ne puis revenir de ma ſurpriſe, lui répliquai-je avec précipitation ; racontes-moi, je te prie, de quelle façon cette intrigue s'eſt nouée. C'eſt ce que je vais vous détailler fidélement, me dit-il ; faites-moi l'honneur de m'écouter.

Vous ſçavez, continua-t-il, que je fais aſſiduement ma cour à Don Alexis, & que nous vivons enſemble aſſez familierement. Je ne ſuis pas moins ſon valet-de-chambre que le vôtre, & je poſſede ſa confiance. Blandine, la plus aimable des ſuivantes de la Vicereine, l'a charmé. Il m'a fait confidence de ſon amour, & m'a prié d'employer mon adreſſe pour lui procurer de ſecrets entretiens avec ſa Nymphe ; ce que je fais la nuit ſi heureuſement, que perſonne n'en a le moindre ſoupçon.

Voilà ce que j'avois à vous apprendre. Jugez à préſent, ajouta-t-il, ſi ce ſont ces converſations nocturnes, ou vos leçons qui ont donné de l'eſprit à notre jeune Seigneur.

Ainſi parla l'officieux & ſecret agent de Don Alexis. Après quoi, je lui dis en branlant la tête : Monſieur Toſton, ſi vous attendez que je vous loue d'avoir contribué de cette ſorte au changement de mon éleve, vous êtes dans l'erreur. A Dieu ne plaiſe que j'approuve le coupable moyen dont vous vous êtes ſervi pour lui faire perdre ſon imbécillité. il auroit mieux valu qu'il l'eût toujours conſervée. D'ailleurs, êtes-vous bien aſſuré que vous ne vous repentirez point d'avoir été ſi obligeant ? Vous connoiſſez la ſévérité du Viceroi. Il vous ſçaura peut-être mauvais gré de rendre de pareils ſervices à ſon fils, ſi par malheur pour vous, cela vient à ſa connoiſſance ; & la Comteſſe auſſi pourra ne pas trouver bon que vous débauchiez ſes filles. Enfin, mon ami, vous jouez à vous faire

enfermer dans un cachot, & à me faire mettre à la porte, moi, pour m'apprendre à choisir des valets moins vicieux que vous. Voyez à quoi vous nous exposez tous deux.

Toston me laissa parler tant qu'il me plût sans m'interrompre ; mais au lieu d'être ému de ce que je lui représentois, il prêtoit une oreille distraite à mes discours ; & lorsque j'eus tout dit, il me répondit dans ces termes en souriant : Rien n'est plus judicieux que ce que vous venez de me remontrer. Vous êtes un homme plein de prudence. Mais vous ne sçavez pas tout. Madame la Comtesse n'ignore point ce qui se passe. Je vous dirai même que c'est par son ordre que je conduis cette intrigue.

Qu'entends-je, m'écriai-je à ces paroles ! Ne me trompes-tu pas ? Dois-je ajouter foi à ton rapport ? N'en doutez point, Monsieur, répartit-il. C'est un fait constant. S'il m'échappe quelquefois des mensonges, du moins ce n'est pas avec vous.

La Vicereine, pourſuivit-il, m'ayant un jour envoyé chercher, me dit en particulier : Mon ami, je veux emprunter ton miniſtere ; mais ſois diſcret. Don Alexis n'a plus l'air de ſtupidité qu'il avoit auparavant. Son eſprit ſe ſubtiliſe de jour en jour. Il ne faut plus pour l'achever, qu'un peu de commerce avec les femmes. Il m'eſt venu une idée : fais-lui faire ſecretement connoiſſance avec Blandine, qui eſt la plus jolie & la plus ſpirituelle de mes filles. Elle ne manquera pas de lui inſpirer de l'amour, & cet amour produira deux bons effets : il perfectionnera le Cavalier, & l'empêchera de s'attacher, comme ſon pere, aux Négreſſes ; goût déteſtable, dont je voudrois préſerver mon fils, & que je ne puis pardonner aux Eſpagnols. Au reſte, ajouta la Comteſſe, en faiſant la réſervée, ſi je te charge de cette commiſſion, qui te paroît peut-être un peu délicate, c'eſt que je ſuis perſuadée que Blandine n'a rien à riſquer. Elle a de la ſageſſe, & mon fils eſt

trop timide pour être capable d'allarmer sa vertu.

Je ne voulus pas, continua Toston, dire à Madame la Comtesse que je l'avois prévenue, & que déja par mon entremise, les deux parties intéressées vivoient dans la plus douce union. Pour lui en faire honneur, je lui promis d'exécuter son projet, comme s'il ne l'eût pas encore été. Voilà ce que vous ignoriez, ajouta-t-il; vous ne devez plus trembler ni pour vous, ni pour moi. Cela ne me rassure point, lui dis-je; si le Viceroi vient à sçavoir que tu ménages à son fils des tête-à-tête avec Blandine, un triste salaire pourra bien être le prix de tes services; & la Vicereine, quoique ta complice, te laissera dans la nasse, au lieu de t'en tirer. Fais là-dessus tes réflexions.

L'avis parut de conséquence à ce Monsieur l'intriguant, qui pour en profiter, résolut de mesurer si bien ses démarches, qu'il pût impunément continuer de servir la passion

de Don Alexis; ce qu'il fit en effet avec tant d'adresse & de bonheur, que pendant deux années entieres personne au Palais n'en eut connoissance.

CHAPITRE X.

Don Chérubin de la Ronda roule dans l'or & dans l'argent. Il les dépense à des parties de plaisir avec des Dames qu'il connoît. Il va voir jouer une Comédie. Ce que c'étoit que cette piece, & quelle impression elle fit sur lui.

D'Un autre côté, le Comte de Gelves ravi de voir que son fils se polissoit à vûe d'œil, & s'imaginant que c'étoit mon ouvrage, ne sçavoit quel compte m'en tenir. Il ne se contentoit pas, tout avare qu'il étoit, de me faire exactement payer mes honoraires, il m'accabloit de présens. Ajoutez à cela que Salzedo étoit fort ponctuel à tenir les promesses qu'il m'avoit faites, de sorte

que je commençai à rouler sur l'or. Pour peu que j'eusse eu de penchant à l'avarice, je serois infailliblement devenu avare dans un poste si lucratif ; mais ce n'étoit pas là mon vice, & bien loin de thésauriser, je dépensois mon argent comme je le gagnois.

Je faisois souvent des parties de plaisir, & donnois des fêtes aux Dames avec qui j'avois fait connoissance. J'allois chez elles passer l'après-diner à jouer ; ce qui se fait librement à Mexique, où le jeu est la principale occupation des femmes. Je les menois aussi quelquefois au théâtre des Comédiens entretenus par le Viceroi, ou pour mieux dire par le Public ; car Son Excellence leur donnoit une pension si modique, qu'ils n'en auroient pû subsister. Leur troupe, composée de sujets Mexicains, étoit assez bonne. Il y avoit parmi eux cinq à six Acteurs excellens ; ce qui fait l'éloge d'une troupe comique, qui le plus souvent n'en a pas trois qui méritent des applaudissemens. Un

Un jour que ces Comédiens jouoient pour la troiſieme fois une Comédie nouvelle qui avoit été fort bien reçûe, je l'allai voir avec Don Juan, & deux Dames de ſes amies. Elle étoit d'un Auteur eſtimé. On la vantoit dans la ville, & elle avoit pour titre : *La Nobia ſonſacada.* * Je m'y laiſſai entraîner par complaiſance, on plutôt malgré moi, me ſentant peu curieux d'entendre une piece qui me promettoit moins de plaiſir que de chagrin. Le rapport que le titre avoit avec mon aventure m'effrayoit, & je ne doutois pas qu'il n'y eût dans cette Comédie de quoi faire rire à mes dépens.

Néanmoins, quoique frappé d'une crainte ſi juſte, je me mêlai parmi les ſpectateurs, réſolu, puiſqu'ils ne ſçavoient pas mon hiſtoire, de faire bonne contenance, & d'applaudir même le premier aux traits railleurs que j'entendrois lancer con-

* La Mariée enlevée.

treles maris malheureux ; mais je ne fus point à la peine de me trahir jusques-là, puisqu'il n'y avoit pas le mot pour rire dans la piece, bien que ce fut une Comédie. L'Auteur n'étoit pas de ceux qui prennent pour modeles les Plaute & les Terence : au contraire, ennemi juré des ris & du plaisant, il n'admettoit que les soupirs & les pleurs dans ses pieces, qu'il farcissoit de sentences & de tirades de morale rimée, qui plaisoient infiniment à Messieurs les Amériquains.

Mais si mes oreilles ne furent frappées d'aucune raillerie que je pusse m'appliquer, je n'en fus pas pour cela quitte à meilleur marché. Comme il s'agissoit dans cette Comédie de l'enlevement d'une femme, celui de Dona Paula que je commençois à oublier, vint tout-à-coup se retracer vivement à mon souvenir, & me causa un trouble inconcevable. J'eus beau me contraindre, & faire tous mes efforts pour me rendre maître des secrets mouvemens qui m'agi-

toient, il me fut impossible de les cacher à Salzedo, qui remarquant de l'altération sur mon visage, me dit en souriant: Oh, oh! il me paroît que la piece vous intéresse. On ne peut pas davantage, lui répondis-je en rougissant. Que l'Auteur possede bien l'art de remuer les passions! mais il faut avouer aussi que voilà d'admirables Acteurs! Je suis charmé principalement de celui qui joue le rolle du Marié. Il représente si parfaitement un tendre époux à qui l'on a enlevé sa femme, qu'il me communique sa douleur! Je me mets à sa place. Je m'imagine avoir perdu une épouse chérie. Je souffre autant que lui.

Ma réponse fit rire le Secrétaire & les deux Dames de notre compagnie. Ils se mocquerent tous trois de l'excès de ma sensibilité. Je les laissai s'égayer à mes dépens tant qu'ils voulurent, aimant beaucoup mieux essuyer leurs plaisanteries, que de leur apprendre ce que j'étois bien-aise qu'ils ignorassent. M'étant remis du

désordre où avoient été mes esprits, je dis à Salzedo lorsque la piece fut finie : Je suis satisfait du dénouement de cette Comédie. Le Marié, au lieu de s'abandonner sottement au désespoir, comme j'ai crû d'abord qu'il alloit faire, prend sagement le parti de se consoler. Il fait bien, répondit Don Juan, puisque la Mariée paroît être d'accord avec son Ravisseur. Si j'avois le malheur de me trouver dans le cas, je ne serois pas, je vous assure, assez sot pour me laisser mourir de chagrin d'avoir perdu une femme qui m'auroit trahi.

Comme je n'étois pas là-dessus d'un autre sentiment que Salzedo, l'impression que la *Nobia sonsacada* venoit de faire sur mon esprit, en fut bientôt effacée ; ou plutôt, je profitai de cette piece en épousant les sentimens du Marié, & en prenant de nouveau la résolution d'oublier Dona Paula.

CHAPITRE XI.

Du plus grand embarras où Don Chérubin se soit jamais trouvé ; de quelle maniere il en sortit : Salzedo lui propose sa fille en mariage. Il la refuse. Surprise de son ami.

DAns ce tems-là, Salzedo, qui étoit veuf depuis quelques années, retira Blanche sa fille, du Couvent où il l'avoit mise en arrivant à Mexique. Comme elle avoit déjà quatorze ans, & qu'il songeoit à la marier, il vouloit auparavant qu'elle prît un peu l'air du monde. C'étoit une petite personne éveillée, fort jolie, & dans laquelle on remarquoit assez d'esprit pour juger qu'elle en auroit beaucoup avec le tems.

Pour contribuer de ma part à la former, ou plutôt pour faire ma cour à son pere, qui me prioit de la voir, & de l'entretenir le plus souvent qu'il me seroit possible, je ne laissois guè-

res passer de jours sans avoir avec elle quelque conversation, dans laquelle je lui donnois des leçons de morale que j'égayois par des discours assez réjouissans pour ne les pas rendre ennuyeuses.

Cela alloit le mieux du monde ; mais il survint un accident qui gâta tout Le Précepteur ne pût se défendre d'aimer son Ecoliere. Sitôt que je démêlai mes sentimens, je me les reprochai. Que prétends-tu faire, me dis-je à moi-même ? Pour reconnoître les bontés de Don Juan, veux-tu séduire sa fille ? Je ne me contentai pas de me reprocher une passion si déplacée, je résolus de la combattre ; ce que je fis d'abord infructueusement, parce qu'en continuant de voir Blanche, sa vûe l'emportoit toujours sur mes réflexions. Si bien que je fus obligé d'employer le remede efficace dont Ovide nous conseille de nous servir en pareille occasion, c'est-à-dire, l'absence.

Je cessai donc de rendre à la jeune Dame de si fréquentes visites, & en-

core quand je l'allois voir, je n'avois plus avec elle qu'un moment d'entretien. Picquée du changement qu'elle appercevoit dans ma conduite, elle me dit un jour : Vous vous ennuyez avec moi, je le vois bien ; vous me regardez comme une petite fille qui n'eſt pas digne de vous amuſer. Je ne ſçavois que lui répondre, ne pouvant me réſoudre à lui dire pourquoi je la fuyois, de peur de me rendre plus coupable en me juſtifiant.

Enfin Blanche remarquant que je ſemblois de jour en jour prendre plus de ſoin de l'éviter, s'en plaignit à ſon pere, qui ne manqua pas de m'en faire des reproches. Quoi donc, me dit-il en ſouriant, Blanche ſe plaint de ſon Maître ! Vous vous laſſez, dit-elle, de lui donner des leçons ? Se peut-il qu'à meſure qu'elle devient grande, vous trouviez ſa compagnie moins agréable ? Cela m'étonne. Cela ſeroit en effet fort étonnant, lui répondis-je ſur le même ton ; mais ne puis-je pas au con-

traire vouloir discontinuer mes leçons, parce que sa compagnie commence à devenir trop dangereuse ? Plût au Ciel, répliqua Don Juan, que ce fût cette raison qui fît abandonner votre Ecoliere ! Hé ! quelle autre raison, lui répartis-je, pourroit me faire éviter les charmes de Dona Blanca ? Oui, Seigneur, si je les fuis, c'est qu'il m'est impossible de les voir impunément. Après cet aveu que vous venez de m'arracher, je crois que vous me louerez du soin que je prends de combattre dans sa naissance un amour qui pourroit en augmentant me faire perdre votre amitié.

Salzedo sourit à ce discours, qui me paroissoit pourtant fort propre à lui faire prendre son sérieux. Don Chérubin, me dit-il, c'est trop vous défier de votre vertu. Ayez plus de confiance en elle. Continuez vos leçons. Revoyez ma fille tous les jours. Je vous crois incapable d'abuser de la liberté que je vous donne de l'entretenir. Je suis sans inquiétude là-

dessus. Je ne veux pas vous en dire davantage.

Cette réticence me plongea dans une profonde rêverie. Quelle peut-être la pensée de Salzedo, disois-je quand il m'eut quitté? Auroit-il envie de me faire épouser Blanche? C'est, ce me semble, ce que signifient les derniers mots qui viennent de lui échapper. Son amitié pour moi iroit-elle jusqu'à vouloir m'en donner un semblable témoignage. Quelle folie à moi d'avoir cette pensée! Ce Secrétaire est trop riche pour n'avoir pas des vûes plus élevées : & sa fille unique n'est pas faite pour un homme tel que moi. Mais quelle que puisse être son intention en exigeant que je revoye Blanche, il faut le contenter.

Je me déterminai donc à lui obéir, me promettant bien de me tenir en garde contre les appas de sa fille, ce qui étoit plus facile à dire qu'à exécuter; car chaque jour elle devenoit plus redoutable. Comme elle sçavoit jusqu'à quel point j'étois chéri

de son pere, elle me recevoit d'une façon si familiere & si obligeante, que je n'avois pas moins à craindre des marques d'amitié qu'elle me donnoit, que du pouvoir de ses yeux. J'étois dans une situation tout-à-fait embarrassante.

Pour surcroît d'embarras, Don Juan me dit un jour : Il est tems que je vous communique un dessein que j'ai conçû. Connoissez toute l'affection que j'ai pour vous. Ma fille est présentement *matura viro ;* & c'est vous que j'ai choisi pour mon gendre.

Je ne pus entendre prononcer ces paroles sans en être déconcerté. Salzedo expliqua mal mon trouble. Il crut que la joie en étoit la cause ; & dans cette erreur il me dit : Oui mon cher Don Chérubin, je me fais un plaisir extrême de lier votre sort à celui de ma fille pour vous attacher encore plus étroitement à moi. Il accompagna même ces mots d'une embrassade qui me perça le cœur. Dans le chagrin que je ressentis dans le

moment de ne pouvoir être son beau-fils, je laissai tristement échapper un soupir, qu'il n'expliqua pas mieux qu'il avoit fait mon trouble. Il s'imagina que Blanche n'étoit pas de mon goût, & qu'enfin j'avois de la répugnance à l'épouser. Il en fut vivement picqué, & jettant sur moi des yeux où le dépit étoit peint, il m'adressa ces paroles d'un ton ironique : Monsieur le Bachelier, je suis fâché que ma fille n'ait pû trouver le chemin de votre cœur. Vous n'aimez que les beautés bisayeules ; il faut pour vous plaire une Dona Louise de Padilla.

A ce trait railleur, j'enviſageai Don Juan d'un air si mortifié, que ce Secrétaire jugeant qu'il se passoit alors en moi quelque chose d'extraordinaire, se mit à me considérer avec attention. Ah ! Seigneur, lui dis-je, pensez-vous que je ne connoisse pas le prix de l'honneur que vous me voulez faire ? Rendez-moi plus de justice. La possession de Dona Blanca auroit mille charmes pour moi ;

mais, hélas ! elle m'eſt interdite. Je ſuis marié. Vous, s'écria Salzedo d'un air ſurpris, vous marié ! Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Si je vous en ai fait un myſtere, lui répondis-je, c'eſt qu'en vous parlant de mon mariage, j'aurois été obligé de vous apprendre le malheur qui l'a ſuivi de près, & que je voudrois pouvoir enſevelir dans un éternel ſilence. Ne me le celez plus ce malheur, reprit-il, peut-être vous aiderai-je à le réparer. Il faut donc vous révéler ce ſecret, lui répartis-je, pardonnez-moi de ne vous l'avoir pas dit plutôt. En même-tems, je lui fis la confidence entiere, & je remarquai en la lui faiſant qu'il partageoit mes peines.

Don Chérubin, me dit-il, lorſque j'eus achevé mon récit, je ſuis vivement touché de ce que vous venez de me raconter. Je ne m'étonne plus à préſent ſi vous me parûtes troublé à la Comédie de la *Nobia ſonſacada*. Cette piece ſans doute vous faiſoit reſſouvenir de votre

infortune. Mais que votre raiſon écarte toujours de votre eſprit ces triſtes images. A l'égard de ma fille, pourſuivit-il, n'en parlons plus. En ceſſant de la voir, vous ceſſerez bientôt de l'aimer. J'aurois fort ſouhaité d'être votre beau-pere, & je l'aurois indubitablement été, ſi la fortune n'y eut pas mis un obſtacle inſurmontable. Contentons-nous donc d'être unis des nœuds de la plus tendre amitié.

CHAPITRE XII.

Hiſtoire de Don André d'Alvarade & de Dona Cinthia de la Carrera. Avis de Don Chérubin ; Don André le goûte & ſe réſout à le ſuivre.

POur oublier plus facilement la fille de Salzedo, je m'attachai plus que jamais à faire ma cour aux Dames de Mexique les plus aimables. Je voyois auſſi de jeunes Gentilshommes avec qui je faiſois

tous les jours des parties de plaisir. Je formai entr'autres une étroite liaison avec Don André d'Alvarade, arriere-petit-fils de ce fameux Alvarade dont il est fait une mention si honorable dans l'histoire de la conquête de Mexique. Nous devînmes intimes amis.

Un jour l'étant allé voir, je le trouvai dans sa chambre étendu sur un sopha de soie de la Chine, & plongé dans une rêverie si profonde, que j'entrai sans qu'il s'en apperçût. Je demeurai quelques momens devant lui; il étoit tellement occupé de ses pensées, qu'il ne me voyoit pas, & s'imaginant être seul, il prononça ces paroles à haute voix: Oui, je crois que cette créature-là me fera devenir fou. En parlant de cette sorte, il sortit de sa rêverie & se mit à rire en me voyant. Ah! cher ami, me dit-il, vous voilà? vous me trouvez absorbé dans mes réflexions; & puisque vous m'avez entendu, je ne vous ferai point un mystere de l'état où je suis. J'aime, ou plutôt j'a-

dore une Dame qui me déſeſpere.

Hé, qui eſt cette cruelle, lui dis-je, cette ingrate dont vous vous plaignez? C'eſt, répondit-il, Dona Cinthia de la Carrera, fille de Don Joachim de la Carrera, Conſeiller de la Chancellerie. Vous ne l'avez jamais vûe, & c'eſt une nouvelle connoiſſance que j'ai faite pour mon malheur. C'eſt une Dame d'une beauté raviſſante; mais l'eſpérance de lui plaire m'eſt interdite. Elle eſt recherchée par Don Bernard de Oroſco & par Don Julien de Martara, qui ſont deux jeunes Seigneurs d'un grand mérite.

Je vous entends, interrompis-je, mon ami; ces concurrens vous font de la peine; leur recherche vous épouvante. Fort peu, répliqua-t-il; tout redoutables qu'ils ſont, je les crains moins que l'étrange caractere de Cinthia. Elle eſt ſi altiere & ſi dédaigneuſe, qu'elle ne croit pas qu'il y ait ſur la terre un homme qui ſoit digne de ſon attention. Elle devient comme une furie dès qu'on lui parle

d'amour. Don Joachim ſon pere, qui voudroit bien la marier, mais qui ne veut pas la contraindre, la trouve ſi oppoſée à ſon intention, qu'il n'oſe plus la preſſer de prendre un époux. Croiriez-vous bien que dans l'appartement de cette inhumaine, tout annonce qu'elle eſt ennemie de l'amour. On n'y voit que des tableaux qui repréſentent des femmes dont ce Dieu n'a pû triompher. Ici c'eſt Daphné qui fuit les embraſſemens d'Apollon, & là c'eſt Aréthuſe qui aime mieux être changée en fontaine, que de ſe rendre à l'amour d'Alphée. En un mot, toutes les peintures qui s'y préſentent aux yeux, marquent qu'elle dédaigne les hommes.

Vous me faites là le portrait d'une Dame bien extraordinaire, lui dis-je, aſſez ſurpris d'apprendre qu'il y en eut une pareille à Mexique, où les femmes, naturellement, ſont moins cruelles qu'en aucun lieu du monde. Elle a donc apparemment fort mal reçu l'aveu de votre paſſion ? Je ne la lui ai point encore déclarée, me

répondit-il, & je ne sçais, entre nous, ce que je dois faire. Si je romps le silence on me fermera la bouche par des discours pleins de fierté, & si je m'obstine à me taire, mon sort demeurera toujours incertain.

Vous voyez mon embarras, poursuivit Don André; si vous étiez à ma place, quel parti prendriez vous? Un extrême, lui répondis-je. Au lieu d'encenser l'idole, & de nourrir son orgueil par des flatteries & des soins empressés, j'opposerois à sa fierté une feinte indifférence, j'employerois dédain pour dédain, j'enchérirois sur l'aversion qu'elle témoigne pour les tendres engagemens. C'est ainsi que j'en userois avec une personne si singuliere. Que dites-vous de ma façon de penser? Vous la trouverez peut-être extravagante. Point du tout, s'écria Don André. Je l'approuve fort; & pour marque de cela, je me détermine à jouer ce personnage auprès de Cinthia. Il me semble que je ne m'en acquitterai point mal, quoique je brûle pour elle de la plus vive ar-

deur. Nous verrons ce que produira cet artifice. J'irai la voir aujourd'hui, & je vous rendrai compte demain de ce qui se sera passé entre nous.

Nous nous séparâmes là-dessus, & le jour suivant Alvarade vint me trouver du grand matin chez moi. Je n'étois pas moins impatient de sçavoir ce qu'il avoit fait, que lui de me le raconter. Don Chérubin, me dit-il d'un air gai, je serai bien trompé si notre stratagême ne réussit pas. Hier lorsque j'entrai chez Cinthia, je rencontrai Laure sa suivante, que j'ai déjà sçû mettre dans mes intérêts. Je lui ai fait confidence de notre projet. Je lui ai dit quel rolle je prétendois jouer auprès de sa Maîtresse, & rien ne lui a paru plus ingénieusement imaginé. Laure, continua-t-il, ne s'est point contentée d'applaudir à mon dessein, elle m'a promis de le seconder, & je fais grand fond sur cette promesse; car c'est une fille qui a de l'esprit & qui peut me servir. Mais, dis-je à Don André, ne vîtes-vous pas hier Cinthia? ne lui parlâ-

tes-vous point ? Pardonnez-moi, répondit-il ; j'entrai dans son appartement où elle étoit avec quelques Dames de ses amies & Don Bernard de Orosco. Je me mêlai à la conversation, sur le mariage. Don Bernard en vantoit les agrémens, & faisoit consister le bonheur de la vie dans l'union de deux tendres époux. La fille de Don Joachim soutenoit au contraire qu'il n'y avoit point de condition plus malheureuse que celle de deux personnes attachés au joug de l'hymen : Je suis du sentiment de Madame, m'écriai-je sur cela. Je ne crois pas qu'il y ait un sort plus misérable que celui de deux époux. Aussi depuis que j'ai l'âge de raison, je regarde l'hymen avec horreur de même que l'amour ; car c'est cette dangereuse passion qui nous conduit ordinairement au mariage.

Toute la compagnie éclata de rire en m'entendant parler de cette sorte. Don André, me dit une Dame, vous êtes donc ennemi déclaré de notre sexe ? Non, Madame, lui ré-

pondis-je, ne me faites pas plus coupable que je ne le suis. A Dieu ne plaise que je haïsse les femmes ! Je les respecte & les honore infiniment ; mais c'est tout ce qu'elles doivent attendre de moi. Je ne veux ni les aimer, ni être aimé d'elles. Hé quoi ! me dit alors la fille de Don Joachim, si quelque belle Dame s'avisoit de jetter les yeux sur vous, elle pourroit donc courir risque de ne trouver en vous qu'un ingrat ? Oui, Madame, n'en doutez pas, elle auroit le chagrin d'aimer toute seule, fut-elle aussi aimable que vous.

Les Dames renouvellerent leurs ris à ces paroles que je prononçai d'un air très-sérieux, & desquelles Cinthia me parut un peu émue. Mesdames, reprit-elle en s'adressant à ses amies, vous voyez qu'Alvarade ne veut pas nous tromper, puisqu'il nous déclare ses sentimens en termes si clairs. Don André, s'écria une Dame qui n'avoit point encore parlé, accordez-vous avec vous-même. On vous a vû donner des fêtes aux Da-

mes ; ce qui suppose que vous n'êtes pas si insensible que vous le dites à leurs attraits. Cela ne prouve pas que je les aime, lui répondis-je. Cela marque seulement que je suis galant, ainsi que tout Cavalier le doit être. Je ne m'en défends pas ; mais je vois les Dames sans m'en laisser charmer, ni sans avoir aucune envie de leur plaire.

Voilà ce qui se passa hier chez la fille de Don Joachim, poursuivit Don André d'Alvarade ; & pour vous dire ce que je pense ; je crus remarquer dans les yeux de Cinthia un secret dépit de rencontrer un homme qui sembloit la défier de se soumettre à son empire. Je ne sçais après tout si je ne me suis point trompé en imaginant cela. Je n'en voudrois pas jurer ; & l'indifférence que j'affecte pour l'orgueilleuse, ne servira peut-être qu'à m'en faire mépriser davantage : Non, lui dis-je, mon ami, je crois plutôt que pour venger sa vanité blessée, elle voudra tenter de vous mettre dans ses fers.

CHAPITRE XIII.

Continuation de l'Hiſtoire de Don André d'Alvarade, & de Dona Cinthia de la Carrera. Réuſſite des avis de Don Chérubin ; il en eſt remercié par Don André.

EFfectivement dès ce jour-là même, Alvarade étant allé trouver Laure dans une maiſon où elle lui avoit donné rendez-vous, il apprit d'elle que ſa Maîtreſſe avoit donné dans le piége. Oui, Seigneur Don André, lui dit la ſuivante, vous avez ſoulevé contre vous l'orgueil de la fiere Cinthia. Elle ne peut, dit-elle, vous pardonner votre inſenſibilité, & je vous avertis qu'elle eſt dans la réſolution de ne rien épargner pour en triompher. Elle n'a pas repoſé toute la nuit, elle n'a fait que gémir & ſoupirer de rage que vous braviez le pouvoir de ſes yeux. Mais, Madame, lui ai-je dit, quel ſujet avez-

vous de vous plaindre de Don André d'Alvarade ? Pouvez-vous trouver mauvais qu'il soit en homme ce que vous êtes en femme. Il n'est pas plus blâmable d'être insensible aux charmes des Dames, que vous l'êtes de dédaigner ceux des Cavaliers les plus accomplis. Ne prends point son parti, Laure, m'a-t-elle répondu ; ne cherche pas à l'excuser. Je le déteste & je ne serai pas satisfaite, que je ne voye ce Sauvage mourir d'amour à mes pieds. Je donnerois toutes les richesses du monde si je les possédois, pour avoir ce plaisir-là.

Vous jugez bien par ce que je viens de dire, ajouta la soubrette, que la fille de Don Joachim se prépare à mettre tout en œuvre pour vous enflammer. Réglez-vous là-dessus, & soyez persuadé que vous pouvez tout espérer en continuant de feindre comme vous avez commencé. Adieu, Seigneur Don André, ajouta-t-elle, je vais rejoindre ma Maîtresse. Revenez dans cette maison tantôt sur les six heures ; j'aurai peut-être quel-

que chose de nouveau à vous apprendre. En effet Alvarade s'y étant rendu à l'heure marquée, y retrouva la suivante qui lui dit : Tenez-vous bien sur vos gardes ; ma Maîtresse se prépare à vous attaquer avec ses plus fortes armes. Comme nous sommes dans le Carnaval, elle veut donner demain au soir *un Sarao*, * dans lequel on fera si bien, que vous aurez tous deux des ceintures de la même

* C'est une assemblée qui se fait au Carnaval. Elle est composée de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, qui sont déguisés, mais démasqués. Une femme qui tient une corbeille pleine de ceintures de soie de diverses couleurs, en présente une à chaque Dame qui entre dans la salle du *Sarao*. Une autre femme chargée de pareilles ceintures les distribue aux Cavaliers. Après quoi chacun d'eux reconnoissant à la couleur de sa ceinture la personne qui doit être sa Dame ce soir-là, l'aborde & passe à ses genoux tout le tems que dure le *Sarao*. Il lui est permis de lui tenir les plus tendres discours, sans qu'elle puisse s'en offenser. C'est la regle ; ce qui occasionne souvent des intrigues. Le *Sarao* finit par des danses.

couleur.

couleur. Elle se promet bien de vous enchanter par les œillades flatteuses qu'elle vous prodiguera. Défiez vous de cette Syrene, qui n'a d'autre but en vous charmant, que de vous accabler de mépris, si vous êtes assez foible pour vous démentir. Défiez-vous aussi de vous-même. Je crains que transporté de joie & trop plein de votre amour, vous ne vous trahissiez. Non, non, ma chere Laure, lui répondit Don André, perdez cette crainte. Il suffit que je sois averti du péril pour que je l'évite. Laissez-moi faire; la superbe Cinthia pourra bien elle-même y être attrapée.

Alvarade, après avoir eu cette nouvelle conversation avec Laure, vint m'en rendre compte, & nous nous en réjouîmes tous deux. La fille de Don Joachim de son côté méditant la conquête d'un homme qui n'étoit que trop épris de sa beauté, faisoit pour le lendemain au soir les apprêts de son *Sarao*. Elle envoya des billets aux Dames qu'elle vouloit mettre de la fête; & comme Don Bernard &

Don Julien étoient du nombre des Cavaliers qui y furent auſſi invités, cela plût fort à Don Joachim, qui ſe flatta de l'eſpérance que l'un ou l'autre de ces deux galans pourroit ſe rendre agréable à ſa fille. Don André, comme on peut bien ſe l'imaginer, ne fut pas oublié. Il reçut auſſi ſon billet, & le jour ſuivant lorſque l'heure de ſe rendre au *Sarao* fut venue, il y alla déguiſé fort galamment & diſpoſé à bien faire ſon perſonnage.

Sitôt qu'il fut entré dans la ſalle, la femme qui tenoit les ceintures deſtinées pour les hommes, lui en préſenta une qui étoit verte. Il s'en ceignit auſſi-tôt ; puis cherchant des yeux la Dame qui en devoit avoir une de la même couleur, il la trouva dans la fille de Don Joachim. Il s'avança vers elle, & l'abordant d'un air poli : Madame, lui dit-il, je regarde ce jour-ci comme le plus heureux de ma vie, puiſque la charmante Cinthia me tombe en partage. Ne vous applaudiſſez pas tant de votre bon-

heur, lui répondit-elle, le péril où vous êtes doit plutôt vous faire trembler. Plaignez-vous du hazard qui vous auroit été plus favorable s'il vous eût adressé une autre Dame que moi. Vous auriez pû lui plaire, au lieu que vous ne tirerez aucun avantage de l'entretien que nous allons avoir ensemble. Je veux bien même vous avertir charitablement, que si vous avez le malheur de devenir amoureux de moi, je vous traiterai avec la derniere rigueur. C'est sur quoi vous pouvez compter.

Vous croyez m'effrayer, reprit mon ami, mais craignez vous-même que votre fierté ne céde à la mienne; car enfin, poursuivit-il en s'attendrissant, pourrez-vous n'être pas touchée de mes peines, quand profitant de la liberté que le *Sarao* me donne de vous parler d'amour, je vous exposerai l'état déplorable où vous m'avez réduit. Oui, belle Cinthia, mon cœur est embrasé de mille feux. En achevant ces mots il lui baisa la main avec transport. Alvarade, lui

dit alors la Dame en le repoussant doucement, vous vous démentez : vous vous exprimez d'une maniere & dans des termes qui me font croire que vous m'aimez véritablement, quoique vous vous imaginiez que vous ne m'aimez point. Vous ne vous souvenez plus que je vous ai dit que je payerai vos soupirs de mépris & de rigueur. C'est vous, Madame, répondit Don André, c'est vous qui oubliez que nous sommes dans un *Sarao*. Tout ce que j'ai dit n'est qu'une feinte. Quoi, répliqua la Dame, vous ne sentez pas ce que vous venez de me dire ? Le Ciel m'en préserve, repartit le Cavalier en changeant de ton. Qui ? moi, j'augmenterois le nombre de vos esclaves ? Non, Madame. Quand je serois capable de vous aimer, la honte m'obligeroit à vous le céler.

Vous sçavez donc bien feindre, dit Cinthia. Parfaitement, répondit Alvarade. J'emprunte quand il me plaît, les yeux & le langage de l'a-

mant le plus tendre. Par exemple, si je voulois vous faire une déclaration d'amour, je vous dirois : Adorable Cinthia, ce n'eſt point par galanterie, ni pour remplir les devoirs du *Sarao* que je vous apprends que mon cœur s'eſt rendu à vos premiers regards ; c'eſt pour vous découvrir mes ſecrets ſentimens, puiſque je puis aujourd'hui vous les faire connoître ſans vous révolter contre ma témérité. Et cela n'eſt qu'une feinte ? interrompit avec précipitation la Dame ; ne m'en dites pas davantage, Alvarade. J'entrevois votre fineſſe. Vous feignez d'être inſenſible à la beauté des Dames, vous flattant que par ce moyen vous pourrez me rendre plus traitable. Je vous pénétre, n'eſt-ce pas ? avouez-le-moi de bonne grace, & vous ne vous en repentirez point. Fiez-vous à la promeſſe que je vous en fais.

Don André héſita quelques momens avant que de lui répondre ; mais ſe déterminant enfin à la ſatisfaire aux dépens de qui il appartien-

droit, il lui avoua tout ; après quoi il dit : Madame, j'attends préſentement mon arrêt ; daignez le prononcer, décidez de mon ſort. Je pourrois, répondit Cinthia, m'offenſer de la ſupercherie que vous m'avez faite, & pour vous en punir, vous traiter comme mes autres Amans ; mais je vous la pardonne à cauſe de l'invention, & vous donne la préférence ſur tous vos Rivaux.

Je laiſſe à concevoir au Lecteur le raviſſement que ces derniers mots cauſerent à mon ami, qui tant que dura le *Sarao*, c'eſt-à-dire juſqu'au lendemain matin, ne ceſſa de donner des marques de ſa reconnoiſſance à la fille de Don Joachim. A peine eut-il quitté cette Dame, qu'il accourut chez moi pour me faire part de ſa joie. Il me rendit un million de graces de lui avoir conſeillé de jouer le rolle qu'il avoit fait, en me diſant que j'étois l'auteur de ſa félicité. Enfin quinze jours après il épouſa ſa Maîtreſſe, au préjudice de ſes deux Rivaux, qui dans le fonds lui étoient préférables.

CHAPITRE XIV.

Don Chérubin va par curiosité entendre prêcher un Pere de l'Ordre de Saint Dominique. Quel homme c'étoit que ce Religieux. Sa surprise en le reconnoissant. Et de l'entretien qu'il eut avec lui.

PEu de tems après ce mariage, il arriva qu'un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique vint de Guatimala demeurer à Mexique. Il prêcha d'abord dans la Cathédrale, & fit tant de bruit dès son premier Sermon, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de la ville. Dans quelque maison que j'allasse, je n'entendois parler que du Pere Cyrille. Les femmes, sur-tout, le vantoient, & le mettoient au-dessus des plus fameux Prédicateurs de la Merci, de S. François, & même des Jésuites, bien que parmi ces derniers il y en eût alors de très-célébres. Devoit-il prêcher dans

une Maiſon Religieuſe, toute la Nobleſſe y couroit en foule ; on augmentoit le prix des places. L'auditoire éclatoit en brouhaha. L'on y battoit même des mains, & l'on ſortoit de l'Egliſe en élevant juſqu'aux nues l'éloquence du Prédicateur.

Je ne pus tenir contre la réputation du Pere Cyrille, & je voulus juger par moi-même de ſes talens. Ayant appris qu'il devoit prêcher le jour de l'Aſſomption dans ſon Couvent, je m'y rendis, & j'y trouvai une nombreuſe & brillante aſſemblée, quoique ce Monaſtere ſoit à une lieue de Mexique. Je m'aſſis parmi les auditeurs pour mon argent; & en attendant le Sermon, je m'entretins avec un Cavalier qui étoit auprès de moi. Je lui demandai s'il avoit déja entendu le Pere Cyrille : Deux fois, me répondit-il ; & je vous proteſte que jamais aucun Prédicateur ne m'a fait tant de plaiſir que celui-la.

Vous allez, pourſuivit-il, être ſurpris de ſon ſtile éblouiſſant, & de

la beauté de ſes portraits. Il a un choix de termes, & une élégance qui enlevent, des métaphores heureuſes, des allégories juſtes & raviſſantes, des beautés de détail, des tours qui lui ſont particuliers, & ſur-tout des tranſitions de la derniere fineſſe. Je ne vous en dis pas davantage pour vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe. Je vous avertis ſeulement qu'il faut l'écouter avec toute l'attention dont vous êtes capable; car il a une volubilité de langue qu'on a de la peine à ſuivre. J'étois à ſon dernier Sermon aux Peres de la Merci. J'eus le malheur d'éternuer, & mon éternument me fit perdre une période. Je lui répondis qu'il y avoit de certains Prédicateurs qui parloient ſi vîte, qu'il ne falloit pas ſeulement détourner les yeux de deſſus eux, à moins que l'on ne voulut perdre le fil de leurs Sermons.

Cependant ce diſcours redoubloit l'impatience que j'avois d'entendre ce fameux perſonnage; je le vis paroître dans la chaire, & l'Egliſe re-

tentit auſſi-tôt d'une acclamation générale ; ce qui me fit connoître juſqu'à quel point le public étoit prévenu en ſa faveur. Le Pere Cyrille ne me parut pas plus grand qu'un Nain ; & il étoit en effet ſi petit, qu'on ne lui voyoit que la tête. Je le regardai attentivement. Ses traits me frapperent, & à peine eut-il prononcé le texte de ſon Sermon, que j'achevai de le reconnoître à ſa voix. C'eſt lui, dis-je en moi-même. Oui, ma foi, c'eſt le Licencié Carambola. La plaiſante aventure ! Il ſemble que nous nous ſuivions l'un & l'autre. Nous nous diſons adieu à Tolede, & nous nous revoyons à Madrid. Là, nous étant quittés, nous nous retrouvons à Barcelone. On diroit que la fortune prend plaiſir à nous rejoindre. Enſuite, doutant du rapport de mes yeux & de mes oreilles ; Ne me tromperois-je point auſſi, diſois-je en me reprenant ? Voilà ſa voix & ſa figure à la vérité ; mais ne voit-on pas tous les jours des hommes qui ſe reſſemblent parfaitement ? D'ailleurs, ſe peut-il

que Carambola ait pris le froc, &, ce qui me passe, qu'il soit devenu un grand Prédicateur? c'est ce que je ne puis concevoir. Cependant, plus j'écoutois & considerois le Pere Cyrille, & plus je voulois que ce fut mon Licencié Biscayen.

En attendant que je pusse convertir mon doute en certitude, je prêtai une oreille attentive au Religieux, pour juger si le public avoit raison d'admirer son éloquence; mais il débita son Sermon si rapidement, que j'en perdis plus de la moitié sans éternuer. J'en entendis pourtant assez pour me consoler de cette perte. Je fis même une remarque qui ne tournoit point à la gloire du Prédicateur. J'observai que les Auditeurs n'étoient touchés que de la beauté du style, & que l'Orateur visoit moins au cœur qu'à l'esprit.

Quand le Sermon fut fini, je me fis conduire à la chambre du Pere Cyrille, qui me revit avec une surprise égale à celle qu'il m'avoit cau-

sée en se montrant dans la chaire. Nous nous embrassâmes tous deux avec affection. Monsieur le Licencié, lui dis-je, graces au Ciel, nous nous rencontrons donc encore une fois ; mais avouez que cette derniere rencontre est plus surprenante que les autres. Je ne me serois jamais attendu à vous retrouver sous l'habit d'un Jacobin. Mon étonnement, répondit-il, est pareil au vôtre, & vous imaginez bien que je ne suis pas peu curieux d'apprendre ce que vous faites à Mexique. Je crois que vous ne l'êtes pas moins de sçavoir comment je suis devenu Moine, &, qui plus est, un Prédicateur de la premiere volée. Il faut nous contenter l'un & l'autre ; mais remettons, s'il vous plaît, la partie à demain pour deux raisons : outre que je suis fatigué, j'ai un long récit à vous faire. Et moi, lui dis-je, de mon côté j'ai une infinité de choses à vous raconter. Adieu, Pere Cyrille, reposez-vous. Nous nous reverrons demain.

Je quittai là-dessus mon Prédica-

teur ; & l'étant venu rejoindre le jour ſuivant l'après-midi, nous nous enfermâmes dans ſa chambre, où nous nous préparâmes à nous faire une confidence réciproque de ce qui nous étoit arrivé depuis notre derniere ſéparation. Je parlai le premier, & perſuadé que je pouvois tout dire à mon ami Carambola, je ne lui déguiſai rien. Lorſque j'eus ceſſé de parler, il prit la parole à ſon tour, & me conta l'hiſtoire de ſa métamorphoſe avec la même ſincérité.

Fin de la quatrieme Partie.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS

dans cette quatrieme Partie.

CHAPITRE I. page 5.

Don Chérubin de la Ronda quinze mois après son mariage, devient le plus malheureux des époux. Don Gabriel enleve sa femme ; il poursuit inutilement le Ravisseur. Son entretien avec son valet : il cesse de chercher celle qui le fuit, & se résout d'aller au Mexique.

CHAPITRE II. page 20.

Don Chérubin de la Ronda part de Cadix, & arrive à la Vera-Cruz, où il loue des mules pour aller par terre au Mexique. Du curieux entretien qu'il eut la premiere journée sur la route avec son Muletier. Histoires singulieres racontées par Tobie. Ce qu'il apprend du Mexique lui donne beaucoup d'espérance.

CHAPITRE III. page 43.

De la rencontre que Don Chérubin fit d'un Religieux de l'Ordre de Saint François en entrant dans Xalapa. Suite de cette rencontre. Il soupe avec le Gardien du Monastere : portraits des Religieux qui se trouvent avec lui : après le repas il joue, gagne & se retire à minuit du Couvent.

CHAPITRE IV. page 52.

De l'arrivée de Don Chérubin à Mexique, & dans quel endroit il alla loger.

Il est charmé de la femme de son Hôte, quoique Mauricaude.

CHAPITRE V. page 52.

Don Chérubin va voir le Palais du Viceroi. Il y trouve Don Juan de Salzedo qui le reconnoit. Du bon accueil que lui fit ce Secrétaire, & de la premiere conversation qu'ils eurent ensemble, & dont Chérubin fut extrêmement flatté.

CHAPITRE VI. page 66.

De la visite qu'il rendit l'après-dîner à Don Juan de Salzedo, & de son second entretien avec lui. Quel en fut le fruit. Don Chérubin de la Ronda est reçu Gouverneur de Don Alexis fils du Viceroi. Joie de Toston en apprenant cette agréable nouvelle.

CHAPITRE VII. page 77.

Don Chérubin Gouverneur de Don Alexis de Gelves, fils unique du Viceroi, rend une visite à la Vicereine. Conversation qu'il a avec le Précepteur de Don Alexis; portrait de ce dernier.

CHAPITRE VIII. page 82.

Il va se promener avec son Disciple au Champ appellé la Aloméda, *qui est la principale promenade de Mexique. Des remarques qu'il fit dans ce champ, & de l'extrême étonnement qu'elles lui causerent. Evénement tragique dont il est témoin.*

CHAPITRE IX. page 87.

Comment l'esprit vient à Don Alexis. Entretien de Don Chérubin avec son va-

let : ce qu'il apprend de son éleve l'étonne. Conseils prudens qu'il donne à Toston, il en veut profiter.

CHAPITRE X. page 95.

Don Chérubin de la Ronda roule dans l'or & dans l'argent. Il le dépense à des parties de plaisir avec des Dames qu'il connoît. Il va voir jouer une Comédie. Ce que c'étoit que cette piece, & quelle impression elle fit sur lui.

CHAPITRE XI. page 101.

Du plus grand embarras où Don Chérubin se soit jamais trouvé ; de quelle maniere il en sortit : Salzedo lui propose sa fille en mariage. Il la refuse. Surprise de son ami.

CHAPITRE XII. page 109.

Histoire de Don André d'Alvarade & de Dona Cinthia de la Carrera. Avis de Don Chérubin ; Don André le goûte & se résout à le suivre.

CHAPITRE XIII. page 327.

Continuation de l'Histoire de Don André d'Alvarade, & de Dona Cinthia de la Carrera. Réussite des avis de Don Chérubin ; il en est remercié par Don André.

CHAPITRE XIV. page 118.

Don Chérubin va par curiosité entendre prêcher un Pere de l'Ordre de Saint Dominique. Quel homme c'étoit que ce Religieux. Sa surprise en le reconnoissant. Et de l'entretien qu'il eut avec lui.

Fin de la Table des Chapitres.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 003 908 288